
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA



MATTHIEU-MAXIME GORCE

# SAINT VINCENT FERRIER

## (1350-1419)

*Avec une gravure et une carte*




PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6e



**3e édition**

# SAINT VINCENT FERRIER

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1924.



SAINT VINCENT FERRIER PRÊCHANT.

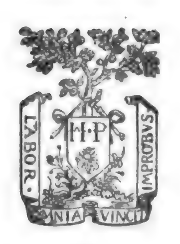
(D'après une gravure de J. D. Tiepolo).

MATTHIEU-MAXIME GORCE

---

# SAINT VINCENT FERRIER

## (1350-1419)

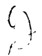



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

# AVANT-PROPOS

Saint Vincent Ferrier, né en 1350, est mort en 1419 : il est donc fort loin de nous et pourtant il nous intéresse à bien des titres. Contemporain de la guerre de Cent ans, il fut l'un des personnages les plus caractéristiques du moyen âge à son déclin. Moine mendiant déjà voûté par les années, à l'heure où les autres songent à la retraite, il se mit à parcourir l'Europe occidentale à pied ou monté sur une méchante « bourrique ». Il prêchait chaque jour à des foules immenses qui parfois se déplaçaient avec lui. Les rois le recherchaient, lui demandaient des conseils, les peuples le prenaient pour arbitre. Vincent a disposé d'une couronne et fut l'un des principaux artisans de l'unité espagnole. Aux temps troublés du schisme d'Occident, il a été confesseur d'un pape douteux, puis a déposé ce pape. Il s'est placé par là à la tête de ceux qui rétablirent l'unité de l'Église. Philosophe puissant, ami des hommes souhaitant leur réconciliation, théologien original, mystique célèbre, il a été en même temps un actif, un « habile manœuvrier » qui adaptait ses principes aux variations des circonstances et aux diffi-







cultés des réalisations. Par-dessus tout, il a été l'homme aux vertus héroïques que l'Église a canonisé.

Pour connaître saint Vincent Ferrier sous un aspect des plus séduisants, il suffit de se laisser aller au charme de la lecture de certains hagiographes. Que d'art savoureux en ces belles légendes, quelle grâce, quelle psychologie, quelle finesse, quelle distinction, quelle gaîté de bon aloi ; comme on se sent loin du terre à terre de l'érudition. Certes, nous nous garderons bien de jeter la pierre aux anciens biographes. Était-ce leur faute si l'Espagne, berceau de maître Vincent, et la Bretagne son tombeau, ont l'une et l'autre un goût si vif du merveilleux? Était-ce leur faute si leur meilleure source historique était un procès de canonisation plein d'authentiques miracles? Était-ce leur faute s'il y avait déjà dans l'existence du saint tant d'événements extraordinaires qu'il semblait tout naturel d'en ajouter? Considérez les mentalités pieuses, louables des hagiographes d'autrefois, leur désir de satisfaire au goût populaire et vous ne vous étonnerez plus que les faits historiques aient échappé à leur attention toute à l'affût du merveilleux. Dans les vies de saint Vincent, les miracles ont chassé l'histoire.

Or, si la légende de notre héros est intéressante, son histoire ne l'est pas moins. Elle est comme un superbe conte qui aurait sur tous les autres cet avantage d'avoir été vécu. Un assez récent biographe, le Père Fages l'avait compris : il lui fallait prendre le bâton de pèlerin de maître Vincent et visiter, en quête des pièces d'archives, les centaines de villes françaises,

espagnoles, italiennes, où le saint avait jadis prêché. Il consacra son existence à cette tâche (1) et fut ainsi en mesure de publier, outre son *Histoire de saint Vincent*, quatre précieux volumes d'éditions de textes (2).

Malheureusement, cette figure de maître Vincent Ferrier que le Père Fages avait réussi en partie à faire revivre, est demeurée peu connue. Ce vieux prêcheur d'autrefois reste encore populaire en Bretagne, en Espagne, en certaines contrées de l'Italie, mais la majorité de nos compatriotes ignore jusqu'à son nom. Ils sont d'ailleurs parfaitement excusables, puisque les plus savants spécialistes soupçonnent à peine cette existence : les meilleurs ouvrages sur le schisme d'Occident, tels ceux de Noël Valois et de Salembier, ne tiennent guère compte de ce grand rôle historique de Vincent. Il y avait donc lieu de rendre au saint sa physionomie véritable, de le faire connaître un peu à ceux qui l'ignorent, et de le faire connaître mieux à ceux qui le connaissent mal.

Cette besogne n'est pas facile. En beaucoup de points au sujet de sa politique surtout, il faut recourir aux conjectures. Les documents livrent des faits très matériels. Ils disent en détail combien a coûté chacun des

(1) Le Père Fages est mort de froid, sur une route de Bourgogne, le 21 novembre 1915. Il se rendait, malgré ses soixante-seize ans, dans un village éloigné et dépourvu de prêtres, pour y célébrer sa deuxième messe du dimanche. Il méditait encore de nouveaux voyages d'études.

(2) Deux volumes d'œuvres de Vincent Ferrier — un volume de notes et documents — un volume. Procès de canonisation. Pour plus amples renseignements, voir GORCE, *les Bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier*.

a

légumes de la soupe de maître Vincent, ou chaque fagot de son feu, ou l'avoine de son âne, ou le pourboire de l'ouvrier qui décora la chaire de belles draperies d'or ; mais nous ignorons complètement les conversations de Vincent avec le duc de Bretagne et le roi d'Angleterre et nous ne saisissons son activité diplomatique que dans ses conséquences, au jour où en grande pompe il nomme un roi ou dépose un pape. Le présent travail se justifie pourtant par des notes et une bibliographie (1) aussi abondantes que le permettait la nature rapide de l'exposé.

Cette brièveté est en effet voulue. A quoi bon donner une importance outrée à saint Vincent Ferrier? Si grand homme qu'il soit, ce n'est qu'un homme et un homme ne suffit pas à lui seul à expliquer ou à faire l'humanité. Et puis, ramassés en un court volume, les multiples aspects de cette existence médiévale risquent moins de rebuter qu'un texte abondant. C'est par les grands traits et par quelques petites touches que le peintre et le sculpteur rendent la vérité et la vie.

Il reste à expliquer l'ordonnance d'aspect bien artificiel de ce récit. Distribuer une matière aussi vaste en trois *livres* et en trois *livres* aux titres aussi peu évocateurs que : *l'Idéal de la chrétienté*, *l'Enseignement de la chrétienté*, *la Défense de la chrétienté*, n'est peut-être pas très habile. Cette division a pourtant l'avantage de sauvegarder l'ordre chronologique. En même temps, elle groupe les divers événements

(1) Cette bibliographie a même été conçue comme une recherche des *Bases de l'étude historique de saint Vincent.*

autour du grand fait central de conscience qui explique saint Vincent Ferrier : l'idée et l'amour de la chrétienté.

« Chrétienté », Vincent aimait à prononcer ce mot : il ne répondait pas uniquement dans son esprit à la juxtaposition pure et simple des peuples chrétiens. La chrétienté, pour lui, c'était l'ordre social de son époque, c'était le Christ réalisé sur terre. Autour de lui il trouvait, vivante encore, la tradition du grand siècle chrétien, le treizième siècle. Cinquante ans durant, à partir de cette tradition, il se bâtit un *Idéal de la chrétienté.*

Son âme était essentiellement donnante, essentiellement apostolique. Déjà quinquagénaire, il se fit voyageur à travers l'Europe. Il voulait prêcher ces idées qu'il avait tant à cœur et en faire vivre les hommes. Il y réussit. C'est *l'Enseignement de la chrétienté.*

Mais il n'avait pas seulement à enseigner du haut de la chaire toute une sociologie adaptée à son époque. Sa chère chrétienté était menacée par le schisme dans son existence même. En cette affaire, maître Vincent qui était profondément catholique ne pouvait qu'intervenir avec énergie et persévérance. Comme son rôle social l'amenait à s'occuper de sa patrie espagnole ou de la terrible guerre de Cent ans, là encore il ne pouvait pas ne pas agir selon les intérêts de la chrétienté. C'est, de toute manière, *la Défense de la chrétienté.*

Voilà comment dans le cadre de trois *livres*, la vie

de saint Vincent Ferrier apparaît comme une galerie de tableaux s'expliquant par leur enchaînement même : le disciple, le penseur, le pérégrinant, le prédicateur, le civilisateur, le catholique, le patriote, le pacificateur, et pour conclure : l'homme et le saint (1).

(1) C'est ici l'occasion de remercier tous ceux qui par leurs conseils, leurs encouragements, leurs recherches parfois longues et patientes sont venus en aide à ce travail. Ces remerciements ne peuvent être que collectifs. Qu'ils s'adressent cependant d'une façon plus spéciale à ceux qui ont fait bon accueil à l'auteur dans ses voyages d'études à travers l'Espagne et la France.

# SAINT VINCENT FERRIER

(1350-1419)

## LIVRE PREMIER

### L'IDÉAL DE LA CHRÉTIENTÉ

(1350-1399)

### CHAPITRE PREMIER

#### LE DISCIPLE

**I. Le milieu familial. — II. L'entrée en religion. — III. La formation intellectuelle dominicaine. — IV. L'expérience de la vie politique et sociale à Valence et à la cour papale d'Avignon.**

Suivre Vincent Ferrier depuis sa naissance jusqu'à l'âge de cinquante ans, c'est envisager des périodes bien dissemblables. Pourtant, à des titres divers, dans le milieu familial ou dans le milieu dominicain, ou par l'expérience de la vie, il poursuit sa formation. Si l'on veut bien accepter ce terme un peu insolite, nous dirons qu'il reste un « enseigné ». Au sens très large du mot, il demeure le « disciple » de sa race, de son

temps, de ses proches, de tous ceux qui sont à un titre quelconque les maîtres de sa pensée et de son action.

## I

C'était au quatorzième siècle, lors des troubles de la guerre de Cent ans, dans l'enfance des nationalités modernes, déjà à la fin du moyen âge et du régime féodal, à l'époque de Pétrarque et de la papauté d'Avignon.

La famille de notre saint Vincent habitait Valence et s'appelait la famille Ferrer. En France, l'usage a prévalu de muer ce nom en celui de Ferrier. On a attribué à ces ascendants du saint une haute noblesse. Puisque cent ans auparavant la chevalerie chrétienne avait conquis la ville de Valence sur les Maures, on eut l'idée de faire du premier Ferrier valencien l'un de ces grands conquistadors. Il devint même le fils d'un lord anglais et le lieutenant préféré du preux roi Jacques le Conquérant. Cette thèse est bien difficile à soutenir. La famille Ferrier se présente comme une bonne famille de bourgeois de terroir. Il est pas de nom plus commun en tout pays catalan que ce nom de « Ferrer ».

Le père de notre héros, Guillaume Ferrier, était un brave notaire, au demeurant fort estimé et le meilleur homme du monde. Sa maison, convertie en chapelle natale de saint Vincent, existe encore. Mais l'abondance des dorures ne dissimule pas l'exiguïté du local. C'est une maison modeste.

D'autre part, une page de garde d'un vieux grimoire

de généalogie valencienne (1) présente un essai de reconstitution de l'ascendance de Vincent Ferrier. Elle ne remonte qu'à quatre générations. C'est une ascendance plébéienne. D'ailleurs, la question de cette soi-disant noblesse est parfaitement résolue par le propre frère de Vincent, Boniface, qui écrit : « Les miens n'étaient pas des nobles. Ils étaient seulement du peuple humble et commun (2). » Ce qui n'excluait pas une véritable aisance.

L'enfant naquit (3) probablement en janvier 1350

(1) Archives du couvent dominicain de Valence, manuscrit nº 1 (numérotation rouge), *Armes des chevaliers qui conquirent Valence*, par Jacques Feber.

Voici le tableau généalogique qu'il donne de saint Vincent Ferrier :

Francisco Juan Lopez
Francisco Lopez
Madelena Ferrer   Blas Lopez
Pédro Ferrer
Aurias Ferrer
Pédro Ferrer
Guilhem Ferrer
Vincent Ferrer

Il est à noter que Vincent devrait ainsi s'appeler Vincent Lopez, le nom de Ferrer lui venant de son ascendance féminine.

(2) Boniface Ferrer, *Traité du schisme pisan*, édité par Martene et Durand. Le passage intéressant se trouve dans Morro, *Bonifacio Ferrer*, p. 5. On se demande pourquoi cet auteur veut que Boniface soit quand même noble et parle ainsi par humilité.

(3) Plusieurs hagiographes rapportent, au sujet de cette naissance et de cette enfance, quelques miracles dont la source est Ranzano, *Acta Sanctorum*. Avril, I A p. 485. Le récit s'en trouve dans Fages, *Histoire de saint Vincent*, 1re édit., notamment p. 19, 24, 30. Ne reposant sur aucun document historique, ces miracles sont en outre amoraux, immoraux, sans lien avec une mission surnaturelle. Les théologiens ne peuvent les admettre, pas plus que les historiens.

et s'il faut modifier cette date, c'est pour la reculer d'un ou deux ans au plus. Les vigoureuses polémiques soutenues à ce sujet ne sauraient intéresser ici que de très loin (1).

On porta le nouveau-né aux fonts baptismaux de l'église de San-Esteban — notre Saint-Étienne — petite nef sombre et recueillie qui sommeille encore toute proche de l'énorme cathédrale. San-Esteban, paroisse du futur prêcheur, allait être plus tard le tombeau d'un autre ascète dominicain : saint Louis Bertrand. La dévotion des Valenciens s'est emparée comme d'un trésor de ces fonts baptismaux de saint Vincent Ferrier. C'est la sainte Pila à laquelle on se mit à rendre un culte. Le culte dépassa même la mesure et, à plusieurs reprises, au dix-septième et au dix-huitième siècles, les archevêques durent intervenir.

L'enfant avait reçu le nom de Vincent, nom bien national pour un citoyen de Valence. La grande gloire ecclésiastique du pays est en effet saint Vincent, martyr de la persécution impériale romaine.

On aimerait à suivre le jeune Vincent dans les diverses étapes de son enfance. Par malheur, les documents font défaut. Les témoins de cette période de sa vie n'ont guère été interrogés au procès de canonisation. Les tribunaux d'enquête siégèrent bien loin, à Avignon et à Toulouse, à Naples et à Vannes. Et d'autre part, aucune des personnes bien renseignées n'a eu l'heureuse idée de nous confier par écrit ses souvenirs. Voici pourtant ce que rapporte un reli-

(1) On trouvera sur cette question deux bonnes études qui se complètent très heureusement dans *Grande année dominicaine*, édition de Lyon, 1er avril, p. 152, et dans Martinez, *Algo de Bibliographia*, p. 94.

gieux de la chartreuse de Porta Cœli (1). « J'ai entendu dire que maître Vincent dans son enfance était d'un bon naturel, dévot et tendant à la pénitence, au point que presque tous s'étonnaient de la conversation honnête qui apparaissait en lui, étant donné son jeune âge. » C'est bref mais évocateur. Ce que nous connaissons du milieu familial où se développa le jeune homme répond à cette note bourgeoise, rangée, religieuse qui se retrouverait même de nos jours, presque identique, dans un certain nombre de familles.

S'il fallait aviver ce tableau d'un peu de couleur locale, il faudrait aller la demander aux confidences de sainte Thérèse sur sa propre jeunesse.

Donc l'enfant grandissait pieusement au milieu de ses frères et sœurs. L'une de celles-ci devint plus tard une personne de grande dévotion, peut-être tertiaire dominicaine (2). Nous retrouverons un de ses frères, Boniface, devenu grand politique et général des chartreux, lorsque Vincent lui-même sera célèbre. Ainsi les années passaient, enseignant à Vincent les choses de la religion, le respect croissant des prêtres dont, suivant une coutume encore conservée dans le pays, il baisait souvent les mains.

Sous son ciel bleu et avec son climat d'Afrique, Valence, conquise sur l'Islam, était une citadelle du catholicisme (3). Le tempérament des Valenciens,

(1) Procès-enquête de Vannes, témoin Jean Placentis. L'édition du procès donnée par le Père Fages n'étant pas toujours très critique, nous répugnons à y renvoyer en indiquant sa pagination dans nos références.

(2) Procès-enquête de Naples, déposition de Petrus-Julius de Valencia, marchand.

(3) A cette époque où le protestantisme n'existait pas, il n'y avait que des chrétiens et pas à proprement parler de catho-

disent les méchantes gens, a quelque chose de « fanatique » : mettez de foncièrement religieux, ce sera plus juste. Au reste, ce catholicisme de Valence n'avait rien de monotone. Les Valenciens ne sont pas mornes. Ils se montrent à la fois actifs et amis des plaisirs. Leur ascendance catalane, car ils sont issus de colons catalans, leur a transmis les allures hâtives des peuples du Nord. Leur christianisme avait gardé, du conflit perpétuel avec le maure et le juif, quelque chose de conquérant et de viril. La religion qui s'apprenait au jeune Vincent Ferrier, c'était une vie. En plein moyen âge, dans un pays tout nouvellement chrétien, en une famille toute pieuse, l'enfant ne souhaitait rien de plus beau que de devenir un homme d'Église. C'était le grand rêve de son enfance et c'était surtout le grand désir de son père, personnage plein de sagesse et de prévoyance qui le fit tonsurer à sept ans et le pourvut à onze ans d'un bénéfice ecclésiastique, à savoir de revenus de la chapelle de sainte Anne, sise en l'église paroissiale de Saint-Thomas (1). Le jeune ecclésiastique dut alors suivre à Valence les cours de quelque maître pédagogue. L'espèce n'en manquait pas dans

liques. Mais les formes de piété, la mentalité même de ce christianisme espagnol du quatorzième siècle sont celles du catholicisme.

(1) Père Fages, *Histoire*, I, 1re édit., p. 36 et 37.

Pour plus amples renseignements sur ce minuscule bénéfice et les difficultés de gestion que Vincent Ferrier y rencontra : Sanchis Sivera, *La Eglesia parroquial de Santo Tomas de Valencia*, in-8°, 1913, p. 18 et 19.

On avait laissé éteindre la lampe de l'autel de sainte Anne et négligé de célébrer une messe anniversaire, l'une et l'autre obligations à la charge du bénéficiaire Vincent Ferrier. L'évêque de Valence dans une visite s'en était aperçu. Nous ne connaissons pas la fin de cette anecdote.

la ville. A défaut de l'université qui ne se forma que bien plus tard, il y avait de nombreuses écoles particulières. Vincent dut y apprendre ce qu'apprenaient les étudiants de sa génération et entre autres matières, beaucoup de logique (1).

## II

Cependant, le petit clerc Vincent Ferrier ne devait pas conserver longtemps son bénéfice de l'église Saint-Thomas. Quelques années plus tard, il le rétrocède à son frère Boniface. C'est qu'il était entré en religion dans l'ordre des frères prêcheurs, en des conditions qui durent être parfaitement normales et naturelles. Le clergé régulier constituait dans la Valence médiévale une véritable armée beaucoup plus mêlée que nous le croyons à la vie des citadins. Vincent coudoyait sans cesse dans les rues, dans l'officine paternelle, ces moines de toutes couleurs : moines à proprement parler : fils de saint Benoît ; religieux mendiants surtout, vrais maîtres de ces villes du bas moyen âge : augustins, carmes, franciscains, dominicains. Ces deux derniers ordres étaient fort puissants ; ils avaient rajeuni le catholicisme, puis ils avaient su maintenir leur prépondérance.

Les Prêcheurs ou Dominicains étaient particulièrement bien vus en Espagne (2) d'où leur fondateur

(1) En effet, plus tard, dans l'ordre dominicain, il ne fit que deux ans d'études de logique au lieu de quatre ou cinq et devint aussitôt professeur très expert en cette discipline.

(2) Louis Gillet, *Histoire artistique des ordres mendiants*, p. 349.

Dominique de Guzman était originaire. En un siècle et demi, la vieille Europe s'était couverte de centaines de couvents de Prêcheurs. Professeurs des Universités, confesseurs des princes, prédicateurs populaires, grands soldats de la papauté, souvent savants, parfois artistes, toujours instruits et cultivés, ils avaient contribué pour une part très importante à la civilisation chrétienne du treizième siècle. Ils avaient fait disparaître l'hétérodoxie albigeoise. C'étaient des vainqueurs. Leur idéal : la prédication apostolique préparée par des années d'études et de prières silencieuses, avait je ne sais quoi d'immense et de simple à la fois qui attirait, comme attirait leur habit noir et blanc, symbole d'une vie à la fois angélique et humble, comme attirait leur éblouissante renommée. Nulle part peut-être en Europe ce prestige n'était plus vif que dans les pays catalans où, à la conquête militaire du roi Jacques, avait succédé, sans transition, la conquête religieuse et sociale de saint Raymond de Pennafort et de ses dominicains.

Le jeune Vincent Ferrier subit cette attirance. Et son choix était fort heureux. Ce petit bourgeois réfléchi, studieux, mais nerveux et ardent, avait tout ce qu'il fallait pour s'adapter à merveille à la vie dominicaine, pour y puiser d'incroyables richesses, pour y dépasser de beaucoup le niveau des médiocres, pour s'y muer en un homme complet, en un homme supérieur. Donc, âgé de dix-sept ans (1), en 1367, il revêtit l'habit de saint Dominique. Le croirait-on? pour l'époque c'était presque une vocation tardive. La peste de 1349

(1) Les hagiographes originaires de Valence ont vu avant les révolutions de l'époque contemporaine les pièces officielles concernant ce fait. Fages, *Notes et documents*, p. 39.

et des années suivantes avait quelque peu dépeuplé les couvents. On comblait les vides par un recrutement hâtif de tout jeunes écoliers.

Le nouveau religieux risquait de se fourvoyer dans un milieu de vie dissolue. Toutes sortes d'abus s'étaient glissés dans les cloîtres, peu à peu d'abord, puis, très rapidement, à la faveur de la peste. Il serait toujours si doux de se laisser vivre quand les aumônes des pieux fidèles suffisent à la subsistance de chaque jour et même au superflu. A quoi bon toutes ces règles sévères, règle du silence, règle du réfectoire, règle de l'étude, règle de la prière, règle de la pauvreté. Les religieux devinrent propriétaires. Ils eurent leur bourse et lorsque cette bourse était bien garnie, ils se bâtissaient dans l'intérieur de la clôture des appartements particuliers. Ils eurent tables à part et domestiques. Le rude idéal des saints fondateurs était bien oublié.

Hélas, le couvent dominicain de Valence où entrait Vincent Ferrier n'avait pas échappé au sort commun, du moins s'il faut croire certaines anecdotes (1). Au reste, à côté des mauvais exemples, il y en avait d'excellents. Quinze ans plus tôt, le bienheureux prêcheur catalan Dalmace Moner était mort. Nicolas Eymeric (2), personnage que l'on retrouvera par la suite, venait d'écrire sa biographie. Le jeune frère Vincent pouvait la méditer. Le père maître des novices, chargé de sa formation religieuse, le sévère père Thomas Carnicer (3), n'était pas grand ami des mœurs relâ-

(1) RANZANO, AA. SS. 5 avril, *passim*. Pierre D'AREYNS, *Chroniques*, en entier, édition Reichert, p. 66.

(2) Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, article Eymeric.

(3) DIAGO, *Hist. Prov. Arag. O. P.*, consacre des notices à chacun de ces religieux importants. — *Grande année dominicaine*, novembre, t. II, p. 821.

chées. C'est sans doute sous son influence que Vincent contracta ces habitudes de vie pénitente qui devaient faire plus tard l'admiration de son entourage.

On raconte de cette première année de noviciat une jolie légende. Un jour, le jeune homme vit arriver sa mère qui se mit à pleurer et qui lui fit comprendre d'un regard ce qu'elle désirait. S'il sortait du couvent, c'était une belle existence qui s'ouvrait devant lui. Jeune, actif, travailleur comme il était, il serait la joie des siens en même temps qu'il serait heureux. Le jeune homme finit par acquiescer à ces desseins. On fit des projets d'avenir. Mais après cette conversation, une lutte s'engagea dans l'âme de Vincent entre le frère novice et l'enfant affectueux. Ce fut le novice qui remporta la victoire et quand le lendemain sa mère revint le voir elle ne retrouva plus la soumission de la veille. Il réussit à la convaincre, à lui donner honte d'elle-même, à lui faire accepter sans réserve son entrée en religion. La bonne dame repartit triste, mais résignée. Et voici que, dans la rue, un pauvre mystérieux l'aborda, la consola avec une douceur extrême et disparut (1)...

Il paraît d'ailleurs que les parents de frère Vincent se consolèrent vite du nouveau genre de vie qu'avait choisi leur fils. Les documents du couvent de Valence nous les montrent en effet tout à fait familiers de la maison (2). A toute époque, des familles se sont attachées avec prédilection à une institution religieuse, à une communauté, à une paroisse : c'était le cas des Ferrier, vis-à-vis des frères prêcheurs.

(1) Fages, t. I, p. 39.
(2) Teyxidor, *Annales manuscrites*, t. II, p. 18.

## III

Quelqu'un était encore plus heureux que les autres membres de la famille Ferrier. C'était frère Vincent lui-même tout à fait habitué à cette existence religieuse qui commençait pour lui. En février 1368, il s'était lié, d'une manière définitive, par sa profession, à l'ordre de Saint-Dominique (1). Désormais, par vocation comme par goût personnel, il va mener, à côté de sa vie de prières, une vie d'études compliquée et intense qui ne cessera qu'avec sa mort. En effet, les frères prêcheurs sont voués par nature au travail intellectuel.

Il serait peut-être rebutant d'entrer ici *in abstracto* dans ces préoccupations studieuses (2). On les pénétrera mieux en voyant à l'œuvre frère Vincent Ferrier. Il appartenait à la province dominicaine d'Aragon et les sujets d'élite y étaient tout d'abord appliqués à un cycle d'études de quinze années. Comment qualifier cette organisation scolaire? Formidable, extraordinaire, sont de bien grands mots. Dans le cas présent, ils conviendraient presque. Le jeune homme apprenait la grammaire pendant un an. Il devenait ensuite étudiant de logique pendant quatre ans, étudiant de sciences physiques et naturelles pendant deux ans,

(1) Les anciens hagiographes valenciens ont vu les documents officiels, perdus depuis. Cf. Fages, *Histoire*, t. I, p. 55.

(2) Mgr Douais l'a fait avec succès dans *l'Organisation des études dans l'ordre des frères prêcheurs au treizième-quatorzième siècle.*

professeur de logique pendant deux ans, étudiant d'Écriture sainte pendant deux ans, professeur de physique pendant deux ans, étudiant de théologie approfondie pendant un an. On passait une année dans un couvent, une année dans un autre. Chaque cloître abritait un collège pour une spécialité. Celui de Gérone était un centre d'études de grammaire, ceux de Lérida et de Majorque brillaient pour la logique. Les sciences physico-naturelles s'apprenaient à Valence, mais le grand centre d'études, le *Studium generale*, était à Barcelone. On y enseignait tout : la métaphysique, la logique, la physique et plus encore l'Écriture sainte et les langues orientales. Enfin la dernière année, année décisive, nécessitait un long voyage. Il fallait aller suivre les cours des maîtres célèbres dans l'une ou l'autre des grandes universités de la chrétienté : Paris, Bologne, Toulouse. Là, les jeunes dominicains se trouvaient de taille à rivaliser avec les meilleurs étudiants laïcs, séculiers ou religieux, avec ceux qui terminaient les études les plus approfondies.

On doit ici un grand merci à deux condisciples de frère Vincent Ferrier : frère Jean de Mena et frère Pierre d'Areyns. C'est grâce à leurs chroniques (1) qu'il est possible de reconstituer ce cycle d'études. N'est-ce pas curieux que par un heureux hasard nous puissions suivre ainsi dans ce lointain moyen âge trois jeunes écoliers : tout à fait du même âge, auditeurs des mêmes cours, professeurs des mêmes matières, se succédant les uns aux autres dans les mêmes chaires.

(1) Publiées par Reichert, Rome, 1905. Voir aussi Cormier, *André Abellon*, p. 37.

Il reste maintenant à parcourir avec frère Vincent Ferrier ce dédale de disciplines abstruses, à surveiller, d'année en année, les progrès de ses connaissances et plus encore le développement de son esprit.

Pour Vincent la durée du cycle préliminaire : grammaire-logique fut abrégée (1). Il était dans sa dix-neuvième année et avait déjà terminé avant d'entrer dans l'ordre ce que nous appellerions ses études secondaires. Il eût été inutile de les lui faire recommencer avec des enfants de treize ou quatorze ans. On se borna à l'appliquer à la logique pendant deux années, au couvent de Barcelone.

A cette période de l'adolescence où la pensée se forme déjà, Vincent se révélait très intellectuel. Son esprit se mouvait à l'aise parmi les syllogismes et les arguties de la scolastique décadente. Les dominicains suivaient en effet dans leur enseignement la doctrine aristotélicienne que dans les premiers temps de leur ordre le bienheureux Albert le Grand

(1) Tableau comparatif des études faites dans la province d'Aragon par Jean de Mena, Pierre d'Areyns et Vincent Ferrier :

| | Durée normale | Jean de Mena | Pierre d'Areyns | Vincent Ferrier |
|---|---|---|---|---|
| Age de début....... | | 13 ans | 13 ans | 18 ans |
| Dates du cycle...... | | 1371-1386 | 1364-1378 | 1368-1377 |
| Grammaire ........... | 1 | 1 | 1 | 0 |
| Logique (Barcelone Lérida)................ | 4 | 4 | 5 | 2 |
| Physique (Valence-Barcelone).............. | 2 | 2 | 2 | 0 |
| Professorat de logique.. | 2 | 2 | 2 | 2 |
| Écriture sainte (Barcelone) ............... | 3 | 3 | 2 | 3 |
| Professorat de physique. | 2 | 2 | 2 | 1 |
| Théologie approfondie.. | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Durée totale .. | 15 ans | 15 ans | 15 ans | 9 ans |

et saint Thomas d'Aquin avaient illustré magnifiquement. Par malheur, malgré la remarquable activité de leurs successeurs, ces grands maîtres n'avaient pas encore eu de disciples tout à fait dignes d'eux. Au lieu d'user d'Aristote on en avait abusé. La logique du grand philosophe grec avait paru tellement belle qu'elle s'était introduite dans le cycle traditionnel des sept arts libéraux ; elle s'était étalée sur un an, deux ans, trois ans, quatre ans, cinq ans d'études et les arts libéraux proprement dits, c'est-à-dire les connaissances positives, avaient été réduits à une portion congrue de trois ans, puis deux ans, puis un an sous la dénomination de « physique » (1). A vrai dire, de cet abus de la dialectique, Vincent Ferrier gardera toute sa vie une propension à disposer ce qu'il dit ou ce qu'il écrit en une infinité de divisions et subdivisions logiques, l'illusion qu'on ne démontre que par syllogismes, l'art inutile de ne jamais rien avancer sans apporter en confirmatur quantité d'arguments spécieux. Par contre, cette pratique donna pour toujours à son esprit une rare souplesse.

Ainsi, malgré ses défauts, la gymnastique mentale des syllogismes était de quelque utilité lorsqu'il s'agissait de former les jeunes gens, et les dominicains la préféraient à la physique. Il se peut d'ailleurs que notre étudiant eût déjà appris cette dernière science, peu estimée, avant son entrée dans l'ordre. En tout cas, ses supérieurs (2) utilisèrent tout de suite ses belles

(1) Pout tout ceci, cf. Douais, en entier ; Feret, *Histoire de la faculté de théologie de Paris*, t. IV, p. 16 ; Wulf, *Philo médiévale*, p. 340 à 350 ; Lanson, *Histoire de la littérature française*, 1re édition, p. 150.

(2) Voir les diverses assignations officielles de Vincent Fer-

dispositions en le faisant monter dans la chaire de logique du couvent de Lérida. Cet emploi mettait Vincent à même d'accroître encore l'aisance de sa pensée et la clarté de son style. Aucune condition n'est en effet plus propre au développement de ces qualités que celles du maître obligé d'éveiller et d'intéresser ses élèves. Ne dit-on pas que le meilleur moyen de posséder une discipline est de l'enseigner?

Vincent Ferrier gagna donc son nouveau poste de Lérida, modeste et gentille petite ville au beau milieu de la Calalogne. Il y fut un professeur merveilleux et acquit à la ronde une véritable petite célébrité. On venait du dehors assister à ses leçons pleines d'intérêt et de vie. Il eut jusqu'à soixante-dix auditeurs laïcs (1) en plus de ses étudiants dominicains. C'est que le professeur de logique, au delà des règles de son métier, vivait une pensée philosophique et personnelle. A en juger par le fruit de sa réflexion d'alors : ses traités des suppositions et de l'universel (2), il donna à son enseignement la teneur d'une théorie critique de la connaissance. De l'étude de la logique qui est l'art de penser, il s'était élevé à la hauteur de la vraie philosophie, à la hauteur de la pensée elle-même. Dans ses leçons, il mêlait aux lourdeurs dialectiques une note brillante, originale, personnelle. Il était remonté aux sources et communiait étroitement avec deux

rier au cours de ses études dans FAGES, *Notes et documents*, p. 39 et 40.

(1) RANZANO, AA. SS. 5 avril, t. I, p. 487.

(2) Nous y reviendrons en détail au chapitre II : « le Penseur », en étudiant non plus ce que ces écrits de jeunesse révèlent de sa formation, mais leur contenu même.

génies : Aristote, saint Thomas d'Aquin. En même temps, par ses lectures personnelles, il s'initiait aux innovations des philosophes ses contemporains, comprenait l'importance de leurs travaux, participait déjà à leurs discussions. C'en est assez pour prouver qu'au fond de son couvent de Catalogne, il rencontrait, sinon des sympathies intellectuelles, du moins des livres et de quoi réfléchir.

Ce séjour à Lérida dura deux ans et ces deux années furent fructueuses, puisque Vincent y termina une initiation philosophique complète. Il était temps pour lui de quitter ces études d'allures profanes qui n'étaient d'ailleurs dans l'esprit de son ordre que l'introduction aux sciences sacrées : Écriture sainte et théologie. Désormais, notre étudiant allait s'appliquer à ces disciplines si nécessaires à son apostolat futur.

En 1372, Vincent venant de Lérida passe par Valence son pays natal (1). Il change de résidence et d'emploi. De professeur célèbre, il redevient humble étudiant en Écriture sainte au *Studium* d'études bibliques de Barcelone. Cet enseignement valait tout à fait la peine qu'on le suivît. Il était aussi positif et aussi vivant que la dialectique risquait d'être creuse et morte. L'étude de l'Écriture sainte répondait en effet à un besoin et à une réalité. En Espagne, les chrétiens n'étaient pas seuls. Ils avaient vis-à-vis d'eux des infidèles : maures et juifs. Avec l'allant des âges de foi,

(1) Il y signe son *Traité des Suppositions*, à supposer que la date des copies manuscrites ne soit pas fautive. A Valence peut-être s'occupa-t-il un peu de sciences physiques, spécialité du couvent.

ils avaient l'espoir vivace de ramener rapidement à l'Église l'Islam et la Synagogue. Ils croyaient très possible de convaincre par la Bible. Des conversions partielles maintenaient la vigueur de cette croyance et Vincent Ferrier la partagera toute sa vie. C'est pourquoi ce studium dominicain de Barcelone fut l'un des deux ou trois plus grands centres d'études orientales du moyen âge (1). Les professeurs les plus savants et les plus célèbres y enseignaient (2). On eût dit que ce collège était un arsenal où l'on préparait des armes pour une guerre sainte. Sur le juif ou sur l'arabe aucune méthode d'autorité n'avait prise. Il fallait être positif. On faisait donc — le mot est peut-être un peu fort — de la critique exégétique et historique dans ce couvent dominicain. Plus tard, les sermons de Vincent Ferrier étonneront par sa connaissance précise des mœurs juives à l'époque du Christ. A Barcelone, il apprenait la langue hébraïque alors considérée comme un grand luxe de science, et par la suite elle lui servira dans ses discussions avec les rabbins.

Mais l'Écriture sainte, même encore au quatorzième siècle, c'est surtout la parole de Dieu qui contient les vérités de la Foi. C'est dans l'Écriture sainte que l'on va chercher les fondements du dogme et de la morale. La Bible est le manuel du théologien. L'étude de la théologie s'appelle encore l'étude de la « Page Sacrée »,

(1) Il y en eut un autre au couvent dominicain de Tunis.
(2) Il serait aisé d'indiquer des noms. On pourrait même ajouter que ces dominicains érudits, parfois intrigants, jouissaient d'une grande considération dans leroyau me, où l'on avait conscience de leurs services. Mais nous ignorons l'influence directe et personnelle de tel ou de tel d'entre eux sur Vincent Ferrier. Cf. Rubio y Lluch, *Doc. civ. catal. mig. eval.*, t. I et II, *passim.*

le texte inspiré c'est la « Sacrée page de théologie ». Ainsi donc, en même temps qu'il acquérait des connaissances purement scripturaires, ce sont ses études de théologie que Vincent Ferrier poursuivait à Barcelone. Dans l'ordre dominicain, le maître de la science divine était déjà saint Thomas d'Aquin. Grâce à la tendance positive et critique qui était propre au studium de Barcelone, l'œuvre de saint Thomas devait révéler toutes ses profondeurs merveilleuses. Frère Vincent Ferrier nourrit de cette synthèse thomiste son intelligence, son âme, son cœur. Il en fit la règle de sa vie.

Nous aimons à nous figurer Vincent Ferrier dans sa cellule de Barcelone, la tête penchée sur un texte hébraïque ou sur un commentaire de frère Thomas d'Aquin. Il espérait par là, paraît-il, se rapprocher de son modèle saint Dominique, dont il savait l'amour pour la Sainte Écriture et la théologie (1).

Dans une troisième année de séjour, frère Vincent exerça la charge de professeur de sciences physico-naturelles (2). Connut-il à ce propos les tentatives commencées en Angleterre et continuées à Paris par Buridan, Albert de Saxe, Nicole Oresme, comme il avait connu à Lérida les efforts des philosophes ses contemporains, on souhaiterait le savoir, mais on ignore

(1) Certains hagiographes racontent à propos de ce séjour de Vincent Ferrier à Barcelone toutes sortes de merveilles légendaires. Cf. Fages, *Histoire*, t. I, p. 50-60.

(2) Peut-être cet enseignement se poursuivait-il quelques mois à Valence. D'après Teyxidor, *Annales manuscrites du couvent de Valence*, t. II, p. 18, un document portait la signature de Vincent Ferrier à Valence à la date du 26 décembre 1376.

tout de cet enseignement de la physique. Le jeune prêcheur avait l'esprit, certes, très positif ; cependant le milieu dominicain où il vivait avait adopté sans réserve les vieilles conceptions d'Aristote en ce qui regarde les sciences exactes comme en ce qui concerne les sciences spéculatives. Il est douteux, en somme, que Vincent, physicien par occasion, et pour peu de mois seulement, ait modifié quelque chose aux traditions de son ordre.

D'ailleurs, à ce stade de son évolution intellectuelle, frère Vincent Verrier était déjà définitivement un théologien. A Barcelone, il avait appris beaucoup plus la théologie que la physique, et c'est à titre de théologien que ses supérieurs l'envoyèrent, en l'an 1377, terminer ses études à l'Université de Toulouse (1).

Toulouse, c'est la grande Université dominicaine et thomiste. Les papes du siècle précédent l'avaient fondée comme une citadelle de l'orthodoxie contre les hétérodoxes albigeois à l'époque même où les premiers compagnons de saint Dominique menaient à travers le Languedoc la campagne de l'idée traditionnelle chrétienne. Aussi cette Université toulousaine et l'ordre des prêcheurs restaient-ils étroitement associés (2). Si l'église de ces Jacobins de Toulouse nous

(1) Nous ne connaissons que l'acte d'assignation de ses supérieurs, acte qui relate officiellement le changement de résidence. Il serait intéressant de connaître des pièces encore plus précises et plus probantes, par exemple des pièces provenant de Toulouse. Mais il est à craindre qu'on n'en trouve pas. TEYXIDOR fait auparavant passer Vincent Ferrier par Valence (manuscrit n° 2 de Valence, *Annales*, t. II, p. 18).

(2) SALTET, *Bull. de lit. religieuse de l'Institut cath. de Tou-*

paraît très vaste en sa « viduité », c'est qu'elle servait aux cérémonies solennelles qui réunissaient tous les maîtres et les étudiants. Si son campanile de briques roses dresse si haut sa flèche octogonale, c'est qu'il abritait la grande cloche de l'Université. Quant aux archives de la docte corporation, elles se trouvaient dans un placard de la sacristie. En 1360, les théologiens de la cité languedocienne, presque tous dominicains, s'étaient constitués en faculté régulière de théologie. Le Saint-Siège, déplorant les progrès de l'anarchie intellectuelle, désirait que l'Université de Toulouse devînt le centre de diffusion de la doctrine thomiste dans le monde (1).

Tout récemment, en 1369, le pape avait fait transporter dans l'église des prêcheurs le corps du grand docteur Thomas d'Aquin (2).

Ainsi, c'est auprès des restes de saint Thomas d'Aquin que le futur saint Vincent Ferrier poursuivait ses études. Et pour le jeune Vincent, Thomas, le maître de sainteté, était en outre le maître de vocation, le maître du savoir divin. Vivre auprès de son tombeau était un grand réconfort. Figurez-vous la pompe des grands

*louse*, 1912, p. 21 et 22, dont la source est : PERCIN, *Hist., O. P. Tolosani*, lui-même très intéressant et qui avait peut-être sur le séjour de Vincent Ferrier des documents perdus depuis.

(1) Même remarque que pour les professeurs de Barcelone : à quoi bon donner des noms puisque nous ignorons l'influence directe de tel ou tel d'entre eux sur Vincent Ferrier.

(2) MARITAIN, *Revue des Jeunes*, 25 octobre 1921, p. 139. Voir les curieux sermons prêchés alors à la fête de la Translation par l'archevêque Jean de Cardaillac, en l'église des Jacobins, Bibl. municip. de Toulouse, manuscrit 342, folios 224 et 242. Voir aussi DOUAIS, *Organisation des études dans l'Ordre des Frères prêcheurs*, p. 89.

offices, surtout celui du 12 janvier, le jour de la fête de la Translation du corps, fête toute récente et qui se célébrait chaque fois avec une magnificence nouvelle. De sa stalle du chœur, Vincent voyait les capitouls de Toulouse vêtus de somptueux brocarts participer directement à la cérémonie, suivre le célébrant jusqu'à l'autel, prendre place tout autour. Il y avait de quoi impressionner notre ardent Espagnol. Il était plein de conviction pour la grandeur de son ordre, d'enthousiasme pour la pensée puissante du saint qui semblait hanter ces voûtes. Les manteaux de gala des capitouls, mêlés dans la même cérémonie aux chasubles et aux chapes liturgiques des prêtres, c'était le symbole de la société médiévale. Thomas d'Aquin avait prôné avec son siècle cette alliance des pouvoirs spirituels et temporels dans un ordre social chrétien. Il triomphait.

A l'ordinaire, les offices étaient moins solennels. Et lorsqu'ils entraient le soir, pour chanter Complies, deux par deux, en se donnant de l'eau bénite, dans la vaste nef mal éclairée par un maigre luminaire, les frères étudiants de Toulouse devaient avoir une sensation de frisson et d'effroi. Les sept immenses piliers de cent pieds de haut qui soutiennent la voûte sombre devaient prendre un air mystérieux. Le versiculaire entonnait : « Frères, soyez sobres et veillez, car votre ennemi le diable rôde, cherchant à vous dévorer auquel vous résisterez vaillants dans la Foi. » Vincent Ferrier, nerveux et impressionnable, devait se sentir mal à l'aise. Mais voici que le bourdonnement mélodieux des psaumes rendait la confiance. « J'espère en toi, Seigneur, et je ne serai pas confondu pour l'Éternité. » — « Celui qui habite sous l'égide du Tout-

Puissant demeurera toujours sous cette protection divine » — « En tes mains, Seigneur, je confie mon âme. » Puis, au chant du *Salve Regina*, on parcourait le cloître intime en se disant que la bonne Vierge est « notre avocate ». La procession revenait dans l'église ; les frères s'agenouillaient autour du tombeau de saint Thomas. Les colonnes qui portaient la voûte devaient paraître alors fermes et solides. La confiance, le sentiment de vivre dans la vérité, de posséder la vérité, remplissait les cœurs. De même que les sept piliers symboliques soutiennent le temple, de même la doctrine de saint Thomas d'Aquin soutient la chrétienté.

Les frères aimaient aussi à se raconter une belle légende touchant le rôle de leur ordre dans l'Église. Lorsque Innocent III hésitait à le fonder, il vit un jour en songe la basilique du Latran, l'église mère de la chrétienté, vaciller, prête à s'abattre. Mais un homme surgit qui, d'un vigoureux coup d'épaule, rétablit l'édifice. C'était saint Dominique. Le pape le reconnut et le laissa fonder son ordre. Oui, décidément, les prêcheurs détenaient la vérité thomiste dont vivait le monde. Et lui, frère Vincent Ferrier, était l'un des dépositaires de cette vérité. Il était dans le monde un élément de vie. Il s'enracinait ainsi dans une certitude d'esprit que nos mentalités du vingtième siècle plus ou moins imprégnées d'un scepticisme devenu héréditaire ont peine à concevoir. Il devenait un dévot et un disciple passionné de saint Thomas d'Aquin.

Vers 1377-1378, il se peut fort bien que, quittant Toulouse, il ait poussé jusqu'à l'Université de Paris. De vieux auteurs l'affirment. En tout cas, ce n'aurait

jamais été dans son existence qu'un bref épisode, si significatif qu'il soit (1).

Son cycle de formation intellectuelle était terminé. A vingt-huit ans, Vincent Ferrier est en possession de convictions théologiques thomistes bien établies, de connaissances philosophiques approfondies, de méthodes de travail positives et sérieuses. Tel est l'acquis de ses divers séjours à Barcelone, Lérida et Toulouse.

## IV

Maintenant frère Vincent Ferrier avait l'esprit suffisamment développé, l'âme suffisamment forte pour être appliqué avec fruit à la grande tâche des frères prêcheurs, le zèle des âmes. Vers 1378, il reçut la prêtrise. Désormais, il fit partie du couvent de Valence, sa ville natale. En 1379, il en fut peut-être le prieur pour quelques mois, cela n'a rien d'impossible (2). C'est qu'il entrait dans la phase active de son exis-

(1) Lluch, *Doc. de la civ. cat. mig. eval.*, t. I, p. lxxviii. Il y a bien en 1377 une lettre du roi d'Aragon à un abbé cistercien au sujet de la fuite d'un moine qui serait allé accompagner « maître Vincent » à Paris. Mais à cette date Vincent n'est que « frère » et non « maître ».

(2) Teyxidor prétend avoir retrouvé une lettre des jurats de Valence au roi d'Aragon. Vincent Ferrier y est qualifié de prieur. Falcon (*Annales du couvent*, manuscrit n° 2, *passim*) rapporte d'autres documents conventuels légèrement antérieurs ou postérieurs qui mentionnent Vincent Ferrier comme simple religieux. Le fait que, vers 1380, Vincent Ferrier était simple religieux ne prouve pas qu'il n'ait pas déjà été prieur. Chez les dominicains les anciens prieurs ne gardent aucun signe de leur charge passée.

tence avec une renommée précoce et sans cesse croissante. Fait surprenant, ce jeune intellectuel, après dix ans d'une claustration étroite et d'une vie livresque, n'est pas devenu un savant confiné dans sa science. Il se manifeste homme de toutes les activités, prédicateur surprenant et en même temps politicien influent. C'est une manière de juge de paix qui devient peu à peu conseiller des rois, confesseur et ministre de la reine Yolande (1).

Il reste pourtant un intellectuel et peut-être avant tout un intellectuel. En 1383 (2), il devient lecteur en théologie à la « Seo » — le Siège — entendre par là la cathédrale de Valence. Ce cours de théologie est public. Tout laïc instruit peut l'entendre, mais il s'adresse surtout au clergé séculier. Les prêtres échappaient pour la plupart à la formation des grandes Universités et avant leur ordination aucun d'eux n'avait jamais suivi les cours didactiques d'un séminaire, institution tout à fait inconnue du moyen âge. Ces conférences répondaient donc à des besoins immenses. On ne les confiait pas au premier venu. Vincent Ferrier y remplaçait l'un des plus bruyants théologiens de son siècle, le célèbre dominicain Jean de Monzon qui venait de transporter à Paris, jusqu'à ce qu'on l'en chassât, un enseignement personnel, intelligent mais agressif.

Vincent héritait donc d'une succession difficile (3).

(1) Pour ce rôle politique, voir chap. VII.

(2) Fray Jaime FALCON, *Annales du couvent de Valcnce* (manuscrit n° 2 du couvent actuel, folio 49). Cet érudit s'est très sagemcnt borné à transcrire lcs pièces authentiques qu'il avait sous les yeux.

(3) FAGES, *Notes et documents*, p. 55.

D'anciennes traditions assurent qu'il parla pendant six ans sur les Épîtres de saint Paul. Il paraît qu'on en fut satisfait puisque au bout de ces six années, vers 1389, il est revêtu du titre important de maître en théologie (1). Ce titre était alors universellement envié. Un maître en théologie, il n'y a pas de correspondant à cela dans notre société moderne toute laïque. Enfin, c'était un très savant homme, une compétence indiscutable et indiscutablement sanctionnée, une manière de « membre de l'Institut de la chrétienté ».

*
* *

Resté intellectuel au point de mériter la plus haute dignité que pût alors ambitionner un travailleur de l'esprit, Vincent Ferrier déployait simultanément une activité apostolique remarquable. Il semble avoir rayonné dans tout le royaume de Valence sans s'être attaché à son couvent d'une manière bien sédentaire. De plusieurs côtés à la fois on le réclamait. Pour l'Avent de 1381, le roi et les jurats de Valence se le disputaient déjà (2). Y a-t-il une querelle entre particuliers ou entre associations, il est pris pour arbitre.

(1) Nous pouvons le déduire d'une part de la place qu'il occupe sur la liste des maîtres en théologie dans la *Chronique* de Pierre d'Areyns, p. 61, et d'autre part de diverses copies d'actes dont nous avons pris connaissance aux *Archives du couvent de Valence* (Falcon, *passim*). Nous ignorons qui lui confiera la maîtrise, si c'est l'ordre dominicain ou le pape, l'un et l'autre et eux seuls en ayant le droit.

(2) Fait bien connu des hagiographes. Il repose d'ailleurs sur un document sérieux ; une lettre authentique des jurats au roi. (*Notes et documents*, p. 51.)

Il juge à ce titre des causes les plus importantes, telle la querelle des quatre ordres mendiants (1) avec les prêtres séculiers à propos des sépultures. Des laïcs se faisaient enterrer au cimetière des religieux. C'était pour les finances des paroisses une perte sèche. A Valence, comme partout, la question se posait. Vincent fut l'un des juges et c'est lui-même qui notifia publiquement la sentence rendue (2).

Nous dirions, en notre langage du vingtième siècle, que Vincent Ferrier s'occupe « d'œuvres sociales ». Il trouve de l'argent pour les alimenter. En 1390, les jurats de Valence lui allouent cent florins d'or — ce qui fait douze ou quinze mille francs de notre monnaie autant qu'on puisse faire une comparaison. Cette somme est destinée à « caser » les filles publiques qu'il a converties (3). Ces préoccupations humanitaires ne l'empêchent pas d'être pour le roi d'Aragon une sorte de ministre. Les affaires de la chrétienté en général, celles des divers royaumes de la péninsule ibérique en particulier, l'intéressent. C'est l'époque du schisme (4); Vincent Ferrier est un des agents les plus actifs du pape d'Avignon. Sa célébrité, de nationale, devient européenne.

*
* *

Ainsi professeur, prédicateur, homme d'État, Vincent Ferrier se dépensait à Valence parmi ses compa-

(1) Augustins, carmes, franciscains, dominicains si puissants dans les villes du quatorzième siècle que leurs monastères sont les monuments les plus somptueux de ces cités.

(2) Fray Jaime Falcon, *op. cit.*, fol. 53. Fages, *Notes et documents*, p. 57.

(3) *Manuel des conseillers de Valence*, vol. XIX, fol. 124.

(4) Ces questions seront examinées en détail aux chap. vi et vii.

triotes et à leur service. Il se faisait par là beaucoup d'amis. Par contre, il devait nécessairement lui arriver de heurter des susceptibilités. Sa personnalité était trop marquante pour ne pas s'attirer des antipathies, des contradictions, des rancunes. A cette époque, nous lui connaissons déjà un ennemi, un autre dominicain son aîné, maître en théologie comme lui, l'un des plus puissants personnages du royaume, grand inquisiteur d'Aragon et très inquisiteur de tempérament : Nicolas Eymeric. Ce fut un violent orage. Mais à travers les siècles, on en perçoit plus que l'écho affaibli.

Entre les deux théologiens, la brouille commença sans doute à propos de l'incident suivant (1). Les curés de Valence avaient pris l'habitude de présenter l'hostie aux malades en leur demandant s'ils croyaient que le Père, le Fils et le Saint-Esprit y étaient présents. Que la Trinité intervînt ainsi dans l'Eucharistie, cela parut suspect à Eymeric. Il écrivit de savants mémoires, adressa des reproches véhéments. Ce fut sans résultat. Les curés continuèrent leurs pratiques. C'est alors que saint Vincent Ferrier intervint. Il édicta quelques règlements concrets et simples et apaisa le conflit comme en se jouant.

Eymeric conçut-il quelques jalousie de l'habileté de son jeune frère en saint Dominique. Toujours est-il que peu de temps après il s'attaquait à Vincent lui-

(1) Rapporté par Touron, *Hommes illustres*, *op. cit.*, t. II, p. 630 et suiv., il cite le chroniqueur Antoine de Sienne. Cet auteur ne mentionne pas de difficultés entre Ferrier et Eymeric. Il indique séparément les rôles successifs des deux personnages. Il est intéressant parce qu'il travaille d'après des sources disparues.

même. Ce dernier venait de prêcher que Judas, avant de mourir, s'était repenti. En conséquence, l'apôtre infidèle jouirait des béatitudes célestes. L'opinion était en effet étrange. Mais on remarqua la hâte avec laquelle l'inquisiteur Eymeric commença ses poursuites. Il constitua des dossiers où le nom de « frère Vincent Ferrier, valencien » précédait immédiatement les qualificatifs peu flatteurs de « perdulaire (?) et vagabond », jusqu'au jour où un pape, ami de maître Vincent, Benoît XIII, jeta l'enquête au feu (1).

*
* *

Le saint souffrit-il beaucoup de cette inimitié? On ne le sait pas. Quoi qu'il en soit, il allait bientôt en être débarrassé. En 1395, en effet, un événement d'une portée considérable modifia complètement le cours de son existence. Le pape le réclamait à sa cour d'Avignon. Là-bas, maître Vincent retrouva bien encore Eymeric, mais sa célébrité sera déjà trop éclatante pour que le vieil inquisiteur pût lui nuire beaucoup.

Toute une phase de la vie de maître Vincent se terminait et l'on peut se demander ce qu'il avait bien pu acquérir en ces dix-sept années qui vont de 1378 à à 1395? Il avait vécu de la vie même de ses contem-

(1) Les hagiographes racontent très bien cette affaire. Leur meilleure source est l'écho des plaintes de Simon de Cramaud, écho que l'on retrouve dans les actes conciliaires. Une lettre du roi d'Aragon fait aussi allusion à cette inimitié d'Eymeric pour Vincent Ferrier (*Archives de Barcelone*). Voir aussi, Martene, *Thesaurus*, t. II. p. 1182; *Archives vaticanes*, t. XXIII, de Schismate, t. X, p. 71 et 142; Valois, *la France et le grand schisme*, t. IV, p. 93; Diago, *Histoire d'Aragon*, p. 50, 51; Sponde, Raynaldi, etc., etc.

porains au royaume de Valence. Il avait été mêlé à toutes les classes sociales, mêlé à la vie publique, mêlé surtout à la vie des âmes, en butte à des haines et à des traverses comme aussi l'objet d'admirations chaleureuses.

Il avait appris la vie, la vie non peut-être telle qu'elle doit être, telle qu'il voulait qu'elle fût, mais la vie telle qu'elle est dans ses vilenies, ses bassesses, ses dessous, ses petits intérêts particuliers qui semblent vouloir dévorer tout le reste, mais aussi la vie avec ses beaux exemples, avec ses ressources, avec ses rebondissements perpétuels, avec son incontestable ressort moral. Entré au couvent valencien alors qu'il n'était qu'un tout jeune prêtre, Vincent Ferrier en sortait maintenant mûri, armé pour la lutte, célèbre, l'homme le plus important, le plus écouté et le plus aimé de sa patrie. Il en sortait véritablement homme (1).

*
* *

Quittons maintenant avec maître Vincent Ferrier le pays de Valence, ses orangers, ses routes poudreuses, sa belle chaleur et transportons-nous dans une terre non moins ensoleillée des bords du Rhône. Suivons Vincent « en » Avignon. C'est son ami le cardinal aragonais Pierre de Lune (2), devenu, en plein schisme, pape d'Avignon, sous le nom de Benoît XIII, qui l'a appelé. Un maître homme que ce Pierre de Lune; mule aragonaise, a-t-on dit à propos de son entêtement.

(1) Concernant ce séjour de Vincent Ferrier à Valence, on pourra lire dans les hagiographes quelques jolies légendes.

(2) Pour tous les détails concernant Pierre de Lune, Vincent Ferrier et le schisme, voir chap. VI.

La caricature est peut-être un peu forte. En tout cas, il était très habile. Pour donner du prestige à sa tiare chancelante, mal en équilibre sur sa tête, sans cesse menacée d'un coup de vent de la politique, il s'était entouré dans son palais d'Avignon des esprits les plus éminents de son obédience. Vincent Ferrier était naturellement du nombre et il trouvait à la cour pontificale des hommes fort en vue : Pierre d'Ailly, grand philosophe et évêque, Simon de Cramaud, théologien, évêque et futur patriarche, Nicolas de Clamenges, recteur de l'Université de Paris. Ces grands personnages seront mêlés de près à tout le reste de la vie de maître Vincent.

Cet Avignon des papes, c'était une vraie capitale de l'Europe. Mistral et bien d'autres ont dépeint à merveille l'animation de la joyeuse ville provençale. D'autres ont parlé du Palais alors dans toute sa splendeur avec ses grandes salles aux curieuses fresques ou aux somptueuses tapisseries, ses hallebardiers, ses officiers de toute espèce, ses armées de scribes qui constituaient déjà comme un ministère du vingtième siècle dans ce cadre médiéval (1).

Maître Vincent ne pouvait être insensible à cette patrie du décor. Mais ce qui devait surtout l'intéresser dans l'animation de la cité pontificale, c'est le mouvement des idées et des âmes. Avignon était un grand centre intellectuel, un « carrefour » de la pensée. Les docteurs et les ambassadeurs de l'Orient byzantin, toujours en mal de réconciliation religieuse et émus du péril turc, fréquentaient volontiers la cour des papes. On y entrait en contact avec l'antiquité gréco-

(1) Salembier, *Schisme*, p. 171, 3e édition.

latine. Et puis le souvenir tout frais de Pétrarque, la grande vedette de cette civilisation avignonnaise, planait sur ces cercles d'hommes instruits, plus libres de préjugés que la plupart de leurs contemporains (1). Beaucoup étaient des chefs en même temps que des intellectuels. Leur savoir était original et vivant, Ils étaient souvent des éclectiques, de hardis novateurs. Or, l'instruction de maître Vincent avait été faite suivant les anciennes méthodes. On aimerait connaître ce qu'il pensait de toutes ces choses nouvelles, de cet humanisme qui était dans l'air, de ces projets de réformes de l'Église dont on s'entretenait à voix basse. Il faut nous résoudre à avouer notre ignorance. Il ne devait guère goûter frondeurs, dilettantes et sceptiques ; mais lui-même ne pouvait manquer d'élargir ses propres horizons.

Son frère, Boniface Ferrier, qui passera aussi à cette cour d'Avignon, s'intéressera à la Renaissance artistique et enverra à des moines de son pays une peinture de style nouveau pour décorer leur église. Vincent (2), lui aussi, était un esprit curieux. Il a découvert à Avignon un trésor : la somptueuse bibliothèque pontificale, la plus riche de l'univers. Quelle joie parmi tant de précieux manuscrits ! Il a la réputation d'être un fin dénicheur de livres. Son grand ami le roi Martin d'Aragon, un lettré disert, a recours à ses bons offices

(1) Guiraud, *le Cath. et l'origine de la Renaissance*, p. 57. Lanson, *Hist. de la lit.*, p. 153 ; Bonet-Maury, *Réformateurs avant la Réforme*, p. 188 ; Pastor, édition française, t. I, p. 178, 180 ; Ranzano, *Acta Sanctorum*, avril, t. I, p. 497.

(2) Sur les ressources d'humanisme fécond que le thomisme pouvait donner à un saint Vincent Ferrier, voir Lemonnyer, « Saint Thomas et l'humanisme », *Revue des Jeunes*, 9 mars 1920, p. 543 et 557.

pour rechercher un dictionnaire (1). Les livres d'Avignon traitaient de toutes sortes de sujets. Vincent Ferrier y puisait un accroissement nouveau de son savoir déjà si encyclopédique.

Qu'on ne s'imagine pas notre moine comme un lourdaud et un rustique relégué dans un coin par ces brillantes gens de cour, d'Église et de lettres. Vincent Ferrier n'était pas du tout considéré comme un *minus habens*. L'attitude à son égard était la vénération. Il était « maître ». Il était l'une des grandes illustrations de l'Espagne, partant l'un des grands personnages de la chrétienté. De respectables traditions veulent que le pape lui ait proposé un évêché ou le chapeau de cardinal (2). Et s'il ne fut pas officiellement maître du sacré Palais apostolique comme on l'a dit parfois, il devint officieusement bien davantage. En fait, il fut conseiller du pape et demeura pendant trois ans, de 1395 à 1398, son chapelain intime et son directeur de conscience. Ce titre de confesseur lui valait une pension annuelle de cent vingt florins d'or (3), ce qui représente une valeur mal déterminée de notre monnaie, mettons une vingtaine de mille francs, assez modeste peut-être pour une cour pontificale, mais après tout, plus que suffisante pour un religieux dont tout le train de maison se réduisait à un ou deux frères de son ordre.

En Avignon, maître Vincent ne se sentait même pas dépaysé. Il n'avait point cette impression que

(1) Cf. chap. VII.

(2) RANZANO, AA. SS., avril, t. I, p. 497.

(3) Le cardinal Ehrlé et d'autres érudits après lui ont publié les registres d'émargement. C'est le *socius* qui émargeait pour Vincent Ferrier. FAGES, *Notes et documents*, p. 90.

peut ressentir un homme de nos jours séjournant dans un pays étranger. A cette époque la notion de patrie était plus élastique. Et puis la langue provençale ressemblait beaucoup au parler valencien (1). Dans la cité papale, comme partout, notre dominicain retrouvait d'ailleurs ses frères en religion. Ils étaient somptueusement logés. Leur église et leur cloître, récemment construits, comptaient parmi les plus beaux et les plus vastes édifices de la capitale chrétienne où il y en avait tant et de si magnifiques. C'est dans ce couvent des prêcheurs que maître Vincent se rendra lorsque à la suite de graves complications politiques le palais d'Avignon sera assiégé par des routiers plus ou moins au service du roi de France. C'est dans ce couvent qu'il passera par une crise d'âme terrible. C'est de là qu'il partira pour l'évangélisation de la chrétienté.

Seulement, pour pouvoir aborder ces événements si graves, il faut franchir une étape nouvelle et dernière. Ces faits ne s'expliquent que si l'on réussit à pénétrer dans l'âme même de maître Vincent et à en inventorier les trésors. En effet, cet homme qui a maintenant quarante-huit ou quarante-neuf ans n'est pas devenu, peu à peu, un actif vivant au jour le jour sans souci d'ordre spéculatif. L'activité chez lui n'a pas dévoré ou émoussé la pensée. Sa vie publique de Valence et sa vie de cour d'Avignon ont fait de lui un vieux lutteur dans les affaires de l'Église et des états, mais elles lui ont appris, en même temps,

(1) Nous aurons l'occasion d'étudier la langue natale de Vincent Ferrier à propos du don des langues, chap. III.

à être un penseur dans toute l'acception du terme. Au contact de tant d'années d'expérience, ses idées n'ont fait que se creuser, s'accuser, s'affermir. Il est temps de les connaître, ces grandes idées directrices de saint Vincent Ferrier. Elles lui viennent en partie de sa race, de son milieu familial, de son milieu religieux, de ses études dominicaines, de sa vie parmi les hommes de son temps. Mais elles sont tombées dans un esprit qui sait s'approprier et vivre. C'est une pensée originale et puissante qui bouillonne dans ce cerveau, c'est tout un monde à la fois complexe et d'un seul bloc.

# CHAPITRE II

## LE PENSEUR

I. Son idéal religieux. — II. Sa pensée philosophique. — III. Sa doctrine sur l'Église et sur la société. — IV. Sa peur de la fin du monde et l'exaltation de sa pensée.

Tandis qu'il reste un « enseigné », Vincent Ferrier élabore à partir des matériaux que lui fournit son milieu une pensée de plus en plus une et personnelle. Un « idéal de chrétienté » dirige impérieusement dans toutes ses actions ce dominicain très intellectualiste.

Il faut donc s'élever quelque temps dans les hauteurs de la mystique, de la philosophie, de la théologie de l'Église, puisque pour bien comprendre l'homme il faut connaître sa pensée.

### I

Élevé dans une famille très pieuse, formé à la vie intellectuelle dans un ordre apostolique, consacré lui-même au ministère des âmes, saint Vincent Ferrier était homme essentiellement religieux. Mais comme son intelligence était puissante et vivante, sa religion ne se bornait pas à être une tradition reçue avec prudence et pratiquée avec exactitude. Elle avait l'ampleur





de la vie, son esprit de réadaptation perpétuelle pour elle-même et pour les autres. Elle avait aussi, parmi ses complexités, l'unité foncière de toute vraie vie. Vincent Ferrier portait ainsi en lui un idéal religieux très personnel et très riche. Or, peu d'hommes se livrent à nous par autant d'ouvrages appartenant à tous les domaines de la polémique, de l'histoire, de la philosophie, de la théologie, de la mystique, de la piété. Il a épanché son cœur en des centaines et des centaines de sermons qui nous sont parvenus. S'il est ardent comme du feu, il est aussi limpide comme de l'eau.

Il convient d'étudier d'abord dans saint Vincent la pensée qui monte vers le ciel et connaît son créateur avant de s'adapter aux hommes et de les instruire. Vincent a pris lui-même la peine de rédiger un traité didactique de cette vie spirituelle qui est sienne et qu'il veut communiquer aux autres (1).

Ce *Traité de la vie spirituelle* s'adresse surtout à un groupe de ses frères en religion qu'il se propose par là d'améliorer discrètement. L'histoire des dominicains d'alors est en effet assez anecdotique, mais quelquefois peu édifiante (2). A sa manière Vincent fait donc figure de réformateur religieux. C'est tout

(1) Cf. Gorce, *les Bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier*, chap. ii, B.

(2) Cf. *Grande année dominicaine*, édition de Lyon, 25 vol., toutes les notices sur le quatorzième-quinzième siècle. Mortier, *Histoire des maîtres généraux, O. P.*, t. III et IV, et particulièrement t. III, p. 401-402; t. IV, p. 40, 214. Sur une curieuse aventure de mœurs où Vincent Ferrier fut mêlé : voir Ranzano, AA. SS., avril, p. 490. Sur la vie peu mortifiée de Pierre d'Areyns, voir sa *Chronique*, p. 66.

naturel : un peu partout à cette époque commencent à paraître des restaurateurs d'observances. A vrai dire, les conseils spéciaux que le maître donne à ses confrères importent peu. Ce qui intéresse surtout dans son écrit, c'est qu'à son insu, il se propose lui-même comme exemple. Dans l'œuvre il sera donc curieux de chercher l'homme.

Tout de suite, on est frappé du caractère simplifié, logique, rude, pratique de ce travail. On y retrouve l'homme d'action derrière le penseur et cette pensée même est une pensée forte, mâle. Une vive animation circule dans ces lignes et décrire cette vie, c'est décrire la vie d'âme de maître Vincent.

Religieux lui-même et s'adressant à des religieux, c'est-à-dire à des professionnels de la pénitence, il insiste longuement sur la pauvreté volontaire (1) et sur l'amour du silence (2) ; l'une et l'autre sont caractéristiques de la règle dominicaine ; mais, de par la vie active qu'il mène, l'une et l'autre risquent d'être vite oubliées par maître Vincent. Comment garder la pauvreté quand on est célèbre, aimé, choyé et qu'on vous offre de l'argent? Comment rester silencieux, surtout intérieurement silencieux, quand on est mêlé à tant de conversations et à tant d'affaires? Vincent sait que sa valeur morale comme son ascendant sont au prix de sa pauvreté et que sa pensée est à la valeur de son silence. Il les gardera. Il veillera jalousement sur son bien.

Mais la pauvreté et le silence sont comme des préparatifs pour épurer l'âme (3). Elles aident à l'abnégation.

(1) *Traité de la vie spirituelle*, chap. Ier.
(2) *Ibid.*, chap. II.
(3) *Ibid.*, chap. III.

Ici, la phrase de l'écrivain devient âpre, lapidaire. Après quelques éclaircies, elle s'assombrit de plus en plus. La voix métallique de maître Vincent vibre à nos oreilles, son geste intransigeant fend l'air : « Pensez (1) que dans le bien même que vous faites, il manque toujours quelque chose, que vous n'apportez jamais toute la ferveur que vous devriez, mais qu'il est toujours souillé d'imperfections nombreuses, de sorte que toute votre justice peut à bon droit être comparée à un linge souillé et dégoûtant. Reprenez-vous sévèrement vous-même devant Dieu et à toute heure et tenez-vous pour plus vil et plus méprisable devant Dieu à cause de vos imperfections que quelque pécheur que ce soit pour quelque péché qu'il ait commis. »

Peu à peu cet orage passe, l'âme monte dans le calme, dans la paix, vers Dieu (2). De l'humilité et de la pureté du cœur elle s'élève à la contemplation divine.

Ici on touche au faîte. Oui, mais Vincent est apôtre. Elle n'est pas pour lui, cette jouissance bienfaisante, elle ne lui appartient plus, elle est le patrimoine public. Éloigné de la vaine gloire, l'homme qui a vu Dieu est seul capable de faire en ce bas monde l'œuvre de Dieu. Vincent Ferrier se fait donc dans son livre de plus en plus pratique. Il traite de la vie sociale religieuse, de la direction (3), de la confession, de l'obéissance aux supérieurs (4), des « repas », il insiste beaucoup sur les repas (5), lui-même voit autour de lui les inconvénients

(1) *Traité de la vie spirituelle*, chap. IV.
(2) *Ibid.*, chap. V.
(3) *Ibid.*, chap. VI.
(4) *Ibid.*, chap. VII.
(5) *Ibid.*, chap. VIII.

de la bonne chère (1), et il a tant d'occasions de faire bonne chère (2).

Il saura résister à cette tentation vulgaire et vivre de l'esprit, c'est-à-dire travailler intellectuellement. Il fait maintenant la confidence de sa vie studieuse (3). Il sait que l'étude de la nuit est dangereuse. Cependant les questions apprises le soir se mûrissent durant le sommeil. Les pensées à faire ainsi fructifier pendant la nuit sont les pensées de Dieu. Le soir surtout, il faut donc penser à Dieu. Toute cette étude permanente qu'est son existence lorsqu'elle ne se donne pas en enseignement à l'humanité, toute cette étude est une tude de Dieu. Elle se confond avec la prière : « Personne, quelle que soit sa supériorité d'esprit, ne doit jamais l'omettre. » Vincent veut que la prière interrompe l'étude, soit qu'une simple pensée ramène vers Dieu, soit que, coupant le travail, l'étudiant se mette à genoux auprès de sa table, soit que, cédant à une ferveur plus grande encore, il sorte en hâte de sa cellule, parcoure les cloîtres ou la salle capitulaire et vienne finir à l'église, en une adoration fervente, cette plénitude intellectuelle. Vincent a, bien sûr, souvent passé par là. Ce sont les points culminants de sa conscience de vie.

Encore un coup, il n'a garde de l'oublier, cette richesse de l'étude et de la prière appartient aux autres hommes et, bien vite, il trouve, pour parler de la prédication, des accents magnifiques (4). La prédication

(1) *Traité de la vie spirituelle*, chap. IX.
(2) *Ibid.*, chap. X.
(3) *Ibid.*, chap. XI.
(4) *Ibid.*, chap. XIII. Le chap. XII était consacré à l'Office choral. Compléter par édit. FAGES, *Sermons*, t. II, p. 627.

c'est le but suprême, c'est le cadeau fait aux autres des merveilles de la vie de l'esprit ; qu'il faut les aimer, ces autres ! « Que les paroles paraissent sortir non d'une bouche orgueilleuse et hostile, mais bien des entrailles de la charité et d'une compassion paternelle ; soyez comme un père qui s'afflige de ses fils pécheurs ou gravement malades ou tombés dans une fosse profonde et qui fait tous ses efforts pour les retirer de tous ces périls ; ou plutôt ayez le cœur d'une mère qui caresse ses enfants, qui se réjouit de leurs progrès et de la gloire du paradis qu'elle espère pour eux (1). »

Telle est la lettre du *Traité de la vie spirituelle*. On peut se demander maintenant quel en est l'esprit. Ce qu'il a de mâle et de fort frappe tout d'abord. Certes, il ne faut pas demander à Vincent Ferrier de longs développements où l'amour de l'homme en quête de Dieu s'épancherait comme une douce musique. Se distinguant en cela de son contemporain Gerson, il préfère donner des conseils concrets d'austérité. Il n'a rien d'efféminé, ni même rien de féminin. Il n'a rien non plus d' « égocentrique ». On a souvent reproché ce dernier défaut à des mystiques du moyen âge. Ils semblent dire sans cesse « Dieu pour nous ». Ce serait au contraire le privilège de la spiritualité moderne de renverser l'ordre des termes et de prendre pour devise : « Nous pour Dieu. » Mais cette formule est précisément celle qui convient à maître Vincent. Il y a dans son don si complet de soi-même, dans cette utilisation pour Dieu de sa propre personnalité et de ses propres facultés, quelque chose de clair, de net,

(1) Les chap. XIV à XXI sont surtout des conseils pratiques, des addenda, fort psychologiques d'ailleurs.

d'utile à la société, de sain qui rend Vincent Ferrier éminemment sympathique. Un charme irrésistible se dégage du tour savoureux, humain, vivant de cette mystique où sa robuste personnalité a frappé son empreinte.

Saveur, vie et force, les hommes ont toujours aimé cela. Aussi ont-ils fait à la piété de saint Vincent une renommée immense. Il paraît que Savonarole s'en inspira (1). On dit, mais c'est un on-dit, que saint Ignace de Loyola y a puisé. Au vingtième siècle, elle est fort en honneur et de nombreux catholiques font leurs délices du petit *Traité de la vie spirituelle* écrit il y a cinq siècles pour quelques moines de bonne volonté.

Cependant, il semble que le *Traité de la vie spirituelle* intéresse plus particulièrement les intellectuels. Il leur apprend à concilier dans un idéal unique la vie de prières et la vie d'études. Oh ! il s'agit chez saint Vincent Ferrier d'un intellectualisme très sage, précis, positif, qui ne se perd pas dans les chimères ni même dans les conceptions hardies de l'école allemande alors si florissante sous des maîtres tels que les frères prêcheurs : Eckard, Tauler, Suso. Ce bon accueil fait au savoir humain distingue absolument maître Vincent Ferrier de l'*Imitation de Jésus-Christ*, tout à fait contemporaine, croit-on, et qui affectait quelque mépris pour la vaine curiosité des hommes (2). Ainsi Vincent suit dans sa mystique la grande, simple, et droite tradition intellectualiste de saint Dominique et de saint

(1) Rousset, *Vie spirituelle*, p. 231-236.

(2) Sur le dégoût des études spéculatives chez les mystiques du quatorzième-quinzième siècle, cf. Wulf, *Philosoph. méd.*, p. 368.

Thomas d'Aquin. Il remplace le sentimentalisme trouble par les claires lumières de la pensée. Cette norme de la vie spirituelle ne lui appartient donc pas en propre. Elle lui vient de sa race dominicaine (1).

Vincent insiste en effet sur l'étude et sur la prédication au cours de ce *Traité de la vie spirituelle*. Or étude et prédication, tel est bien l'idéal du frère prêcheur. On pourrait y reconnaître le philosophe dont Platon parle dans le *République*, mais mué en apôtre au grand souffle de l'idée chrétienne. Elle consiste à mûrir, à aimer par la prière et par l'étude, à contempler, à faire sien, à vivre la science, la vérité, le soleil intelligible : Dieu. Mais celui qui a vu ces choses divines n'a pas le droit de les conserver, égoïste, pour lui tout seul. Il se doit à son temps. Il en sera le plus brillant ornement et l'utilité la plus incontestable.

Ces conceptions incluent donc un intellectualisme prononcé. C'est la raison qui réfléchit, médite, enchaîne les arguments. Jointe au cœur, elle saura trouver ceux qui convaincront. Ainsi saint Dominique avait voulu rendre à la société du treizième siècle l'idée catholique menacée par les Vaudois et les Albigeois. Cette même idée catholique grandit en l'âme de saint Vincent Ferrier, dans un siècle où plus encore qu'au précédent, le monde s'en éloigne. Comme saint Dominique, maître Vincent brûlera de donner aux autres son idéal chrétien. Il sera un intellectuel qui a du cœur, mais il sera un intellectuel. Il sera apôtre, mais en un sens il sera apôtre parce qu'intellectuel.

(1) A quoi bon s'arrêter à quelques autres pieux opuscules plus ou moins attribuables à saint Vincent Ferrier. Ils sont trop spéciaux pour instruire davantage sur son idéal religieux, encore que, sur les tentations contre la foi, Vincent dise de bien jolies choses.

## II

Il paraît difficile de mettre en doute la place que tient cet idéal intellectualiste dans la vie de saint Vincent Ferrier. C'est lui-même qui livre ses pensées les plus profondes à ce sujet. Les circonstances où il fit cette confidence sont pour le moins curieuses. Il avait à prononcer le sermon de son patron saint Vincent martyr. Or, il ne connaissait de lui que ce que nous en pouvons apprendre nous-mêmes par la *Légende dorée* : son grand acte de courage. Et voici qu'à ce propos il trouve le moyen de prêcher (1) sur la Sagesse, discipline à double base de science et de vertu. Cette Sagesse transpose la science qui enfle en une panacée humaine. Elle fait de la science la voie qui mène au ciel. Elle se subdivise en sagesse philosophique et théologique d'abord, apostolique, héroïque et angélique ensuite.

Il est fort douteux que la sagesse philosophique et théologique ait jamais été la caractéristique de saint Vincent martyr. Ce chrétien des premiers siècles eût été grandement étonné si l'on eût prononcé devant lui le nom savant de théologie. Seulement la sagesse philosophique, théologique, apostolique était l'idéal de maître Vincent Ferrier. Vivant après tous les théologiens du moyen âge, connaissant et aimant grâce à eux la théologie, il n'avait pu s'empêcher de prêter à son patron, pour mieux l'imiter, sa propre ligne de conduite.

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 332 à 343.

Il est remarquable que dans cette sorte de programme de vie, la première sagesse que l'homme commence par acquérir est la sagesse philosophique. La philosophie, telle est en effet la première discipline à laquelle frère Vincent a été appliqué lors de sa longue formation intellectuelle et religieuse dans l'ordre de saint Dominique

Cette philosophie dominicaine ne se contentait pas de « muser » à travers les dédales de la pensée humaine. Elle était tout le contraire d'un dilettantisme. Elle prétendait avec Aristote et saint Thomas d'Aquin, ses grands maîtres, atteindre au réel. Il lui fallait connaître la vérité scientifiquement pour étayer sur des raisonnements certains les dogmes révélés de la foi chrétienne.

Dans de pareilles conditions, l'un des grands problèmes qu'elle est forcément amenée à poser sous une forme ou sous une autre est donc celui de la valeur de l'intelligence. Quelle vanité de consacrer sa vie entière à penser si l'on ne savait pas que la pensée sert à quelque chose ! Si par hasard elle était une duperie, si elle était toute subjective, elle ne pourrait jamais atteindre Dieu?

La question était capitale pour maître Vincent. S'il fallait conclure à l'agnosticisme, tout son idéal s'effondrait, chimérique. Or, notre dominicain avait à se poser le problème avec d'autant plus d'acuité que précisément à son époque un nouveau courant philosophique chargé d'agnosticisme et de subjectivisme venait de se former. Déjà il grondait, formidable. L'Université de Paris, la grande Université de la chrétienté, avait abandonné le réalisme aristotélicien pour adopter les idées nouvelles surtout mises à la mode par le franciscain Guillaume Occam.

Il est difficile (1) de débrouiller dans l'ensemble des écrits d'Occam la teneur exacte de sa pensée. A côté d'un nominaliste médiéval, il semble qu'il y ait chez lui un idéaliste d'esprit moderne (2). C'est pourtant sur des matériaux de la dialectique scolastique que le novateur franciscain établissait son demi-scepticisme. En laissant de côté beaucoup de choses, on peut dire que deux pivots de sa philosophie étaient une théorie sur certaines « suppositions dialectiques » et une théorie sur « l'unité de l'universel ».

* * *

Vincent Ferrier examina ces idées nouvelles et, ne les acceptant pas, résolut de les combattre. Il sut admirablement dégager des écrits de son adversaire ces deux points de vue centraux. Il les dégagea si bien que les deux ouvrages où il réfute Occam sont intitulés *Traité des suppositions dialectiques* et *Question solennelle sur l'unité de l'universel.* Ainsi, ce qu'Occam, esprit pourtant très éminent, avait à grand'peine échafaudé, Vincent, alors jeune étudiant de vingt-deux ou de vingt-quatre ans, avait su le discerner d'un trait de génie. Il attaquait l'ennemi dans ses œuvres vives.

Ces « suppositions », dont Vincent traita didactiquement dans un gros ouvrage, se réfèrent à une dialectique très compliquée et très compréhensive dans son

(1) Michalski, *les Courants philosophiques au quatorzième siècle*, p. 10 ; Doncœur, *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1920, p. 26 ; Wulf, *Philosophie médiévale*, p. 351, 352, 356, 358.

(2) Michalski, p. 10 ; Doncœur, *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1920, p. 24-25 ; Wulf, p. 347.

extension. Cette discipline entrait largement dans le domaine proprement philosophique par les théories qu'elle comportait au sujet de la nature des idées. Ces idées « s'expriment », si l'on peut employer un mot aussi direct, par des « termes ». Quant à ces « termes », ils sont doués de cinq principales propriétés : la supposition, l'ampliation, la restriction, l'aliénation et l'appellation. La supposition est première en importance. Elle contient, entre autres éléments constitutifs, une manière « d'acception de terme » et, due à l'activité de l'esprit, elle tient l'esprit encore en balance. Donc, par l'étude de la supposition, Vincent Ferrier examinait à la fois l'idée, son suppôt le mot, et l'action de l'esprit qui lie le mot à l'idée. C'est dans la supposition, à propos de la supposition que se déploie une grande partie de l'activité de l'esprit vis-à-vis du réel, car il y a dans la supposition à la fois une saisie du réel et un élément de jugement vis-à-vis de cette vue intellectuelle.

Ainsi le mot latin *suppositio* ne correspond pas exactement à sa traduction française. Il comporte bien comme en français un sens de « doute », de « balance » (1), mais il comporte aussi tout un élément conceptuel (2).

(1) Et Vincent Ferrier fait bien voir ce sens aux chap. II et III de son traité.

(2) Dans le vocabulaire scolastique le verbe « supponere » a pour sens précis « prendre pour sujet ». Une « supposition » serait donc « une prise d'un terme pour sujet », entendre par là pour « sujet » de l'activité intellectuelle. Nous n'hésiterions pas en langue française à appeler ce « sujet » « objet » et nous dirions qu'il s'agit de l'application de l'esprit à un objet.

Par exemple, quand je dis « l'homme est mortel », je prends « homme » comme sujet de mon jugement. Je fais, au sens latin du mot, « une supposition » sur l'homme.

Néanmoins les anciens logiciens comme d'ailleurs les modernes : Goudin, Zigliara, etc., ne font pas intervenir la « supposition » à propos du « jugement », de ce qu'on pourrait appeler

Nous concevons maintenant pourquoi, à propos de la question du réalisme, Occam et après lui Vincent Ferrier s'occupent tant de la supposition. Occam montre bien entendu la part, d'après lui prépondérante, de l'activité subjective dans le jeu de la supposition. Il étend sa conclusion à toute l'activité intellectuelle humaine qui se trouve mise en cause. Il conclut à une manière d'idéalisme, scepticisme, empirisme, nominalisme.

Vincent Ferrier, au contraire, s'applique à faire ressortir la part de représentation d'une réalité extérieure qu'il y a dans la supposition. En somme, c'est catégoriquement le problème du réalisme qu'il pose et il conclut à l'existence d'une réalité extérieure sur laquelle l'esprit s'exerce légitimement.

Dès le prologue de son traité, il a pris position, indiquant en quelques mots rapides les trois partis en présence : les nominalistes, les réalistes absolus, les conceptualistes réalistes avec à leur tête Aristote et saint Thomas. Leur opinion est sienne. Il s'en glorifie et prend plaisir à s'abriter sous l'autorité de Boëce, parfois sous celle d'Avicenne, mais surtout sous celle de saint Thomas, d'Albert le Grand et du thomiste Hervé de Nedellec. Vincent Ferrier à vingt-deux ans évolue comme en pays de connaissance au milieu du monde philosophique d'alors. Lorsqu'il parle de son grand maître Aristote, son érudition devient prodigieuse (1).

en un langage thomiste : la seconde opération de l'esprit. Ils s'occupent de la supposition à propos de la première opération de l'esprit, à propos du terme dont elle est une propriété. C'est en effet à propos de l'énoncé du terme, sujet du jugement, que l'esprit fait une supposition sans que, en cela, la nature même du jugement soit impliquée.

(1) Nous ne savons pas ce qu'il pensait des idées de Raymond

Les réalistes « outrés » ne plaisent pas à frère Vincent. Ce sont probablement des disciples plus ou moins dévoyés de Duns Scot. Vincent place à leur tête « Galtirus », c'est-à-dire l'Anglais Walter Burleigh, commentateur d'Aristote aujourd'hui bien oublié, mais fort connu en son temps sous le nom pompeux de « docteur plein et perspicace ». A vrai dire les erreurs du docteur plein et perspicace intéressent Vincent Ferrier. Mais il consacre une bonne part de son attention au chef du nominalisme, « frère Guillaume Ocham » (*sic*).

Tout ceci n'est dans le traité de notre dominicain qu'un court préambule (1). Déjà Vincent présente ses dix chapitres en quelques phrases rapides, aisées, habiles, qui gagnent le lecteur.

Avant d'entrer plus à fond dans son sujet (2), il réfute une première idée alors très répandue. « Une supposition c'est purement et simplement une acception

Lull alors très répandues, particulièrement en Catalogne. Gebhart, *Vieille Église*, p. 102. *Année dominicaine*, septembre, t. II, p. 935 ; Feret, t. III, p. 448 ; Wulf, p. 337-338.

(1) Voici à titre d'exemple, en une traduction libre, le passage le plus saillant : « C'est conformément à la première opinion extrême au sujet de l'universel (opinion d'après laquelle les notions abstraites générales correspondraient adéquatement au concret) que Galtirus a traité les suppositions. C'est conformément à l'opinion extrême opposée que les ont traitées Guillaume Ocham et ses sectateurs *(sequaces)*. Il importait donc de reprendre le sujet en y apportant des vues plus vraies et plus saines sur la nature des idées universelles abstraites. Cependant il n'entre pas dans mon intention d'avancer des nouveautés téméraires. Si je propose quelque chose de nouveau, c'est d'appliquer à l'étude des suppositions l'esprit et la méthode du docteur saint Thomas d'Aquin, quitte à me servir de ses écrits comme je le pourrai. » (*Œuvres*, édit. Fages, t. I, p. 4.)

(2) *Traité des suppositions dialectiques*, chap. 1er.

de terme. » L'impression d'un lecteur non averti, en lisant ce texte bourré de terminologie et de tournures scolastiques, serait sans doute que Vincent est un de ces théologiens décadents, comme les érudits modernes aiment à les dépeindre quand ils ne veulent pas se donner la peine d'étudier leur doctrine. Il n'en est rien. Lorsqu'on s'accoutume aux apparentes austérités de cette scolastique, on découvre que saint Vincent Ferrier travaille en pleine philosophie du langage, en pleine science introspective, il fait, et très exactement, de la critériologie. Au fond, il ne procède point du tout par syllogismes ou par définitions arbitraires. Il s'est constitué une véritable épistémologie thomiste, comme il n'avait pu en trouver nulle part ailleurs. Il manifeste par là une rare puissance de synthèse.

Grâce à ces remarques critiques, il parvient ainsi à redresser (1) la notion de supposition qu'Occam et ses partisans essayaient de fausser. Alors sa pensée se fait de plus en plus fine, oscille perpétuellement entre les pour et les contre. C'est que sans être nominaliste, Vincent tient à éviter les excès d'un réalisme qui ne serait plus philosophique, mais naïf. Il ne songe pas à se dissimuler la part immense qu'a l'esprit dans la connaissance. C'est l'activité de l'esprit qui institue dans la supposition une comparaison entre ce qu'on suppose et l'objet de connaissance. Certes si notre intelligence peut atteindre au réel, ce ne sera jamais que d'une manière bien déficiente et bien partielle. Pourtant, c'est quelque propriété de l'objet que vise la supposition et l'esprit compare cette pro-

(1) Chap. II.

priété avec d'autres également jugées objectives.

La supposition se retrouvant d'un bout à l'autre du vaste champ de l'activité de l'esprit humain se divisera (1), ou plutôt se prendra, en modalités fort différentes. Elle sera tour à tour : naturelle (2), personnelle (3), simple (4), discrète et matérielle (5), relative (6), et même impropre (7). Enfin, dans toutes ces subdivisions, on peut faire des erreurs (8). Tel est tout le développement de ce traité qui devient de plus en plus technique et difficile à analyser mais où à chaque page, et pour ainsi dire à chaque ligne, on voit la pensée occamiste saisie, examinée, retournée, avec un acharnement où ne se dément jamais la sérénité d'esprit de l'auteur.

En somme, il s'agit d'un ouvrage extrêmement serré et soigné. Les termes sont pesés, les exemples abondants, la psychologie fine et s'il y a parfois bien des arguments en instance les uns par-dessus les autres, n'oublions pas que Vincent Ferrier n'écrivait point pour nous, mais pour ses contemporains et qu'il traduisait en leur langage les grandes pensées dont il vivait et qui par leur ampleur méritent seules le nom de pensées philosophiques (9).

(1) Chap. III.
(2) Chap. IV.
(3) Chap. V.
(4) Chap. VI, capital : Occam s'intéressant beaucoup à la supposition simple. Cf. MICHALSKI, p. 10.
(5) Chap. VII.
(6) Chap. VIII.
(7) Chap. IX.
(8) Chap. X.
(9) C'est pourquoi nous avons préféré faire ressortir cet aspect vraiment philosophique du traité de saint Vincent. La technique compliquée des suppositions dans ses détails ultimes

Notre dominicain éclairait la question « de l'unité de l'universel » par une dissertation beaucoup plus brève. On y trouve la même pensée, et là encore, au lieu de rester au niveau de la logique, il sait se mettre en pleine philosophie. C'est le problème du monisme et du pluralisme. C'est aussi le problème de l'ordre du monde et le problème de l'individuation (1). Il est comme à un carrefour de la pensée (2).

* * *

A quelles méditations ce jeune homme devait-il s'astreindre pour parvenir à une pareille ampleur intellectuelle. On se représente fort bien notre philosophe parcourant le cloître de Lérida tout soucieux de la recherche ardue ou tout heureux d'avoir vaincu la difficulté, d'avoir trouvé l'argument qui déboutera Occam, d'avoir reconquis sur l'agnosticisme ténébreux les droits de l'intelligence et de l'homme.

Pourquoi faut-il que la philosophie au moyen âge ait été conçue comme une technique à l'usage des seuls gens du métier. Pourquoi faut-il que les personnalités les plus fortes, comme saint Thomas ou saint Vincent, soient précisément celles dont l'œuvre philosophique soit la plus impersonnelle, la plus objective. Sans doute,

ne saurait intéresser que quelques spécialistes. Nous en avons parlé seulement dans la mesure où cela peut être utile à l'histoire générale de la pensée humaine.

(1) Voici la conclusion très nette de Vincent : « Nous concédons que la nature universelle est réelle, mais nous ne disons pas que son unité est réelle. » Tout ceci s'explique par la doctrine thomiste de l' « analogie » et de son pouvoir légitime d'atteindre le réel.

(2) Petitot, *Introduction à la philo-scolastique*, p. 102.

cette objectivité est la preuve qu'ils cherchaient, non la gloire pour eux, mais la vérité pour les hommes. Toutefois, on ne peut s'empêcher de regretter que Vincent Ferrier ne se soit pas mis dans son livre. C'eût été si bon de l'y trouver, de guetter ses confidences, de les citer, de les commenter.

Faute de mieux, il reste à retenir ceci. Ce prédicateur populaire, ce politicien avisé était un savant, un intellectualiste, un penseur. Voilà qui change un peu l'idée qu'on se fait parfois de lui : opportuniste en politique et débiteur d'anecdotes en prédication, dominicain d'habit seulement.

Il serait peut-être difficile de trouver des philosophes aussi puissants que maître Vincent dans cette génération même qui est à cheval sur le quatorzième et le quinzième siècle. Dans toute la durée de l'un ou l'autre de ces deux siècles, peu de penseurs l'atteignent ou le dépassent. Nous le trouvons égal, ou presque égal, à Occam. Il a assurément moins d'esprit d'invention, mais il a l'esprit plus net. Parmi les disciples de saint Thomas d'Aquin, on pourrait citer les théologiens plus théologiens, mais peu de philosophes plus philosophes. Et pourtant les vicissitudes de son existence ont très tôt détourné Vincent Ferrier de la production philosophique. C'est bien dommage. A l'époque où cette cruelle maladie de l'esprit moderne qu'est le doute sous toutes ses formes commençait avec Occam à opérer ses ravages dans les intelligences d'élite, maître Vincent eût été de taille, peut-être, à opposer victorieusement au fléau le robuste bon sens et la souple finesse de son réalisme modéré (1).

(1) Certains auteurs n'ont guère conservé qu'une chose de



## III

Mais non. Vincent Ferrier, qui dans sa jeunesse intellectuelle à Lérida avait tant pensé, ne pouvait pas ensuite dans sa vie active de Valence ou d'Avignon, ou plus tard encore, cesser de penser. Bien au contraire. Maintenant qu'il vivait davantage avec ses contemporains, il constatait que le doute, semé par Occam sur le terrain de la philosophie, avait gagné les croyances chrétiennes. Du moins un malaise pesait sur la vie de l'Église dans la société. Ce même Occam qui avait voulu réduire les droits de la pensée humaine avait aussi voulu diminuer les droits de Dieu et du pape.

Foncièrement religieux, Vincent Ferrier ne pouvait que continuer, au sujet de la théologie de l'Église, sa lutte commencée contre Occam à propos de la philosophie. Le développement même de son existence lui fit acquérir dans le combat, après la sagesse philosophique, la sagesse théologique (1).

l'intellectualisme de saint Vincent Ferrier. Il lui ont fait inaugurer l'Université de Valence. Mais Vincent n'y est pour rien. L'institution remonte seulement à 1499 et les historiens espagnols n'ont pas trouvé un seul individu vivant du quinzième siècle qui ait fait ses études dans cette Université imaginaire. Tout ce qu'a pu faire saint Vincent c'est de donner un conseil dans une réglementation des écoles privées accomplie à Valence en 1412. Il est amusant de lire aux Archives municipales de Valence les pièces d'une dispute à ce sujet. Un dominicain du dix-huitième siècle, Teyxidor, tient que Vincent est le créateur de l'Université, tandis qu'un franciscain prétend que cette fondation est due « à la religion séraphique et à la doctrine escotique ».

(1) Nous n'insistons pas sur toutes les connaissances théolo-

Notre théologien voyait en effet autour de lui une société qui s'émancipait de la théologie, de la tutelle ecclésiastique, qui en un mot marquait la transition entre le moyen âge et les temps modernes. En cette fin du quatorzième siècle, le pouvoir pontifical était affaibli depuis Boniface VIII. L'idée de chrétienté, la grande idée de Grégoire VII et d'Innocent III, avait été battue en brèche dès le siècle de saint Thomas d'Aquin et de saint Louis, au moment même où elle semblait s'installer sur la terre. Ses ennemis étaient alors les Albigeois et les Vaudois. Au quatorzième siècle, les Albigeois avaient bien disparu, mais les Vaudois profitaient du mécontentement croissant contre les abus du clergé Ils se répandaient hors de leurs vallées alpestres par la Bavière et l'Allemagne du Nord, jusque dans les pays slaves. Au sein même de l'Église chrétienne, des mystiques plus ou moins hétérodoxes s'étaient groupés partout, sporadiquement. C'étaient les fratricelles, les béguins, les frères du libre esprit. On avait vu un grand nombre de religieux franciscains devenir fratricelles, s'insurger contre

giques de saint Vincent Ferrier lorsqu'elles ne présentent rien d'original. En effet, il trouve dans saint Thomas de quoi répondre exactement à ses besoins de savoir. C'est qu'en effet cette synthèse thomiste comme son appétit intellectuel a pour centre d'attraction Dieu. Il est foncièrement théologien. Politicien, il sera théologien ; sociologue, il sera théologien. On dit même que dans ses courses errantes, maître Vincent ne pouvait s'interdire d'emporter avec lui les énormes manuscrits de la Somme de saint Thomas. Il les avait couverts d'annotations. Ces gloses auraient été imprimées au dix-huitième siècle. Elles sont perdues, à moins qu'il ne s'agisse d'un travail d'un certain frère Vincent Ferrier mais qui n'est pas saint Vincent Ferrier. Cf. GORCE, *les Bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier*, I, I, F.

le pape. On avait même vu des sectes de sadiques, d'adamites, de turlupins (1). Chose plus grave, l'Angleterre et la Bohême s'étaient soulevées contre l'Église. De véritables schismes et hérésies nationales avaient été tentés par Wicleff en Angleterre et à son exemple par Jean Huss en Bohême (2). Les lollars anglais continuaient Wicleff, et les Hussites longtemps encore resteront inexpugnables dans le royaume de saint Venceslas. Partout on s'insurge contre l'ordre de choses établi. Les papes lèvent bien des taxes, donnent des dispenses, gouvernent les évêques et par eux les âmes, ce qui en ces âges de foi encore sincère leur donne une puissance redoutable. Mais voici que les états modernes sont déjà nés et qu'ils se heurtent violemment au siège de saint Pierre. Le temporel devient suffisamment fort pour nuire au spirituel. De tous côtés les nationalités qui commencent à poindre élèvent leurs revendications pressantes contre la prétendue omnipotence pontificale.

La théologie elle-même, science des sciences du moyen âge, va perdre sa prééminence jusqu'à présent incontestée. La cristallisation de la scolastique en vaines et pédantesques disputes lui nuit terriblement. Par contre, l'antiquité païenne se découvre. Pétrarque a déjà paru, plein de risées pour Aristote et chrétien beaucoup plus douteux qu'on semble le croire communément (3); Boccace a déjà paru, Boccace qui fait encore à la rigueur profession extérieure de catholique, mais Boccace qui mine le clergé, qui mine les institu-

(1) *Dictionnaire de théologie catholique* Adamites.
(2) Mourret, *Hist. Egl.*, t. IV, p. 141; Pastor, p. 173.
(3) Gebhart, *Vieille Église*, p. 121; Pastor, p. 3; Nolhac, *passim*.

tions profondes de l'Église traditionnelle par la verve de ses contes et par une satire peu voilée (1).

C'est l'humanisme en un mot, l'humanisme qui souffle un vent d'antiquité, un vent d'émancipation humaine (2). L'Italie est déjà toute gagnée. L'Université de Paris est déjà humaniste, car l'humanisme fait maintenant cause commune avec l'occamisme contre les idées traditionnelles de l'Église (3). C'est d'ailleurs Occam lui-même qui a donné l'exemple de l'insurrection en se joignant à Louis de Bavière contre le pape, en dénigrant les prérogatives de Rome et des conciles (4). Il était logique. Sa philosophie nominaliste conduisait au scepticisme. Pourquoi aurait-il exclu de ses doutes les origines divines de la papauté, le magistère enseignant des Souverains pontifes. *A fortiori*, il y avait là pour ses continuateurs des abus plus ou moins criants.

Or, tandis que les humanistes se rapprochaient des philosophes novateurs, les « nationalistes », dressés eux aussi contre la chrétienté et contre le Saint-Siège, étaient bien souvent eux-mêmes des humanistes : tels Gerson ou Jean de Montreuil (5). C'est le gallicanisme qui naît et c'est l'époque des pères de l'église gallicane : Gerson, d'Ailly, Simon de Cramaud. L'alliance se scelle, chaque jour plus étroite, entre l'humanisme, le nominalisme, le gallicanisme. Dans les trois domaines de la théologie, de la philosophie et

(1) Pastor, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 15 ; Lanson, p. 153-154 ; Wulf, p. 397.

(3) Le *Songe du Vergier*, gallican et antipapiste, est de 1376.

(4) Pastor, p. 90. Pour l'affaire de Marsile de Padoue et de Jean de Sandum : Pastor, p. 92 ; Mourret, t. IV, p. 84.

(5) Lanson, p. 153-154.

de la politique, deux grands courants d'idées antagonistes se forment qui se partagent les âmes, un courant antipapiste libéral, un courant papiste conservateur et généralement thomiste (1). Les deux devises contrastent violemment : tout pour le pape, rien pour le pape.

Sur ces entrefaites le schisme d'Occident se produit (2) et son fracas ne fait qu'accroître l'acuité de ce conflit à propos de la constitution de l'Église et de la nature de la papauté. Les partisans convaincus de l'une et de l'autre doctrine s'opposent en haines terribles. Il s'agit concrètement de faire finir le schisme. Les ennemis du Saint-Siège semblent dire : « Si actuellement il y a deux papes, c'en est au moins un de trop, abolissez le pape ou diminuez-le et il n'y aura plus jamais de schisme. Pour le moment, commençons par supprimer les deux prétendants. » Les défenseurs de la papauté protestent : « Si les deux pontifes sont douteux, l'un d'eux est pourtant le vicaire légitime du Christ sur la terre et nul ne saurait porter la main sur lui. Nous défendrons jusqu'au bout les droits divins des papes et leur pouvoir absolu. »

Les partisans de cette dernière doctrine (3) étaient surtout les Dominicains. Fondés au treizième siècle à l'époque où la chrétienté florissait, ils furent la première milice internationale que les pontifes romains aient eue à leur disposition. Leur but direct était de défendre l'idée catholique de chrétienté, l'idée d'une Église monarchique ayant à sa tête un pape puissant,

(1) Pastor, p. 61.
(2) Chap. VI.
(3) Depuis devenue tout à fait officielle et seule admise dans l'Église catholique.

l'idée de l'Église telle qu'elle se trouvait réalisée sous Innocent III, au temps de la fondation de leur ordre. Leur grand docteur Thomas d'Aquin, contemporain de saint Louis, avait introduit dans ses écrits les idées de son siècle au sujet du pouvoir spirituel des papes. S'il n'avait pas rédigé un traité didactique de l'Église, c'est qu'alors le besoin ne s'en était pas fait sentir.

*
* *

Or, à la tête de ces dominicains défenseurs nés du Saint-Siège, il y a précisément maître Vincent Ferrier et cela est tout naturel.

Il a vécu dans une ville, Valence, qui est la citadelle du catholicisme. Il a été élevé dans un pays où l'humanisme païen n'a pas encore pris pied. Il est conseiller d'un pape et nécessairement, à la cour du pape, ce sont les idées favorables au pape qui l'emportent. Sa conception profonde du monde et de la place de l'Église dans le monde, il l'a héritée de son milieu, mais il l'a aussi acquise par ses réflexions personnelles. Il est traditionaliste, mais il est surtout intellectuel. En lui, la tradition ne devient pas une routine. Elle se transforme en idéal de vie et elle fait de lui un homme tout à fait original, un novateur puissant. En effet, éclairé par le passé, il mûrit, précise, dégage dans le fracas de la lutte les idées qui lui paraissent justes. Sa tâche est de faire ce que son maître saint Thomas, vivant en d'autres circonstances, n'avait pas eu à accomplir ; sa tâche est d'exposer la théologie de l'Église en un véritable traité didactique. La civilisation européenne est à un tournant de son histoire. Et comme ce sont bien les idées qui mènent la civilisation, selon

que l'un ou l'autre courant, celui qui est traditionnel et conservateur ou celui qui est libéral et novateur, aura le dessus, tout l'avenir du monde est en jeu. Vincent Ferrier propose la solution qu'il juge la plus conforme aux volontés divines et aux intérêts humains. Or, il est fort intéressant de le constater, cette solution est celle que le dominicain Jean de Torquemada refera sienne au quinzième siècle et que, en 1870, le concile du Vatican sanctionnera d'une manière définitive en aboutissant logiquement à l'infaillibilité pontificale. Entre le treizième siècle et les temps modernes, Vincent Ferrier est un trait d'union. A son époque, sauf quelques dominicains (1), tout le monde a oublié la doctrine traditionnelle. Lui, il la saisit, l' « explicite », la fait progresser et la transmet aux générations futures (2).

(1) Jacob Capocci (1308), Augustin Triomphe (1328), Thomas de Strasbourg (1388), Alvaro Pelayo (?), avaient été les continuateurs du célèbre Gilles de Rome. Ils étaient morts. Du temps de Vincent Ferrier, on ne trouve guère que le dominicain anglais Jean Haçon ou Hayton, le dominicain aragonais Jean de Monzon, le dominicain italien Jean Dominici.

(2) Dans son panégyrique de saint Clément (*Sermons*, édition Fages, t. I, p. 107-108), saint Vincent considère l'époque du Christ comme celle où affleure dans l'humanité la possibilité de comprendre que l'homme continuera sa vie dans un autre monde. Il examine les opinions émises à ce sujet dans les premières années du christianisme : épicuriens, stoïciens, péripatéticiens, juifs ou chrétiens. Voici ce qu'il dit à propos des juifs : « Les Saducéens ne croyaient pas à l'autre vie, disant que Moïse n'en a pas parlé, que toutes ses promesses se rapportent à notre existence actuelle et que c'est bien le signe qu'il n'y a pas d'au-delà. Voici en quoi ils erraient : la loi de Moïse était ordonnée à une fin : le roi Messie, qui en effet a bien été le but et le terme de cette loi. Donc Moïse ne promettait rien pour l'autre monde parce que ces promesses-là c'était au Christ de les faire. Moïse ne parlait donc pas de l'autre monde. Ne vous

Il y aura lieu de revenir, à propos du rôle actif de saint Vincent Ferrier dans le grand schisme, sur les circonstances dans lesquelles il écrivit son *Traité du schisme* et sur les conséquences pratiques de l'apparition de cet ouvrage. Mais la première partie de ce travail nous intéresse en ce moment. Elle constitue un traité didactique sur la nature de la papauté. Il ne peut y avoir deux papes (1). Il faut croire que l'un des deux prétendants est légitime (2), c'est un devoir (3); il ne faut apporter aucune réticence dans cette obéissance au véritable successeur de Pierre (4).

Qu'est-ce que tout ceci, sinon un exposé précis du caractère monarchique de l'Église. Il ne peut y avoir deux papes parce qu'il n'y a qu'une seule Église fondée par le Christ. Un seul des deux prétendants est légitime, parce que l'unité de l'Église requiert un seul chef. C'est un devoir de rechercher ce chef si l'on veut rester dans le corps de l'Église, parce qu'un corps requiert une tête. Et dans cette obéissance au souverain pontife, il ne faut apporter aucune réticence, parce que pour qu'il n'y ait qu'une seule foi il faut qu'un seul y préside. Toutes ces expressions dans la hâte de leur répétition tombent

étonnez-vous pas qu'il parle de la création des animaux domestiques et qu'il ne dise rien de la création des anges? La raison en est tout simplement qu'il s'adressait à un peuple rude. »

Comme on le voit, Vincent, grand hébraïsant, savait qu'il ne faut rien tirer à propos de la résurrection de *Job*, 19. Il avait ainsi de l'inspiration une compréhension admirablement souple et du développement progressif de la connaissance religieuse dans le monde une vue vraiment géniale.

(1) *Traité de schisme*, chap. Ier.
(2) Chap. II.
(3) Chap. III.
(4) Chap. IV.

sous la plume du maître. Catégoriquement, il s'appuie sur Aristote qui dit dans le troisième livre de ses *Politiques* que « le meilleur régime pour un peuple est d'être régi par un seul homme (1) ». C'est l'Église monarchique. Le pape est supérieur aux conciles. La papauté est fondée en absolu, fondée en réalité. Elle tient la tête de tout l'ordre terrestre. C'est le principe de la chrétienté médiévale dans toute son ampleur. L'Église est la société en ce qu'elle a de meilleur. Tout l'ordre social se subordonne à l'Église, corps mystique du Christ. Son chef, le pape, est le « Christ de la terre », suivant la formule d'une dominicaine, sainte Catherine de Sienne. Et on peut déjà le prévoir, puisque lui, Vincent Ferrier, s'est donné aux hommes, ce qu'il peut leur apporter de mieux, c'est l'Église et la chrétienté. Ce qu'il prêchera, c'est l'Église, les vertus sociales qui améliorent l'Église.

Aussi, c'est avec son cœur presque autant qu'avec sa science que Vincent Ferrier a écrit son *Traité du schisme*. Ce ne sont pas des thèses abstraites qu'il défend contre quelques techniciens trop hasardeux. C'est le principe même de la société qu'il étudie en termes clairs dans un livre dédié à un roi et qui s'adresse à tous les chrétiens. Le ton de l'ouvrage n'est pas celui d'un traité dogmatique. Il n'est pas inaccessible. Tous les braves gens y peuvent atteindre. C'est comme une belle et chaude homélie. « Qu'il se fasse un seul troupeau et un seul pasteur. » Et Vincent aime à citer ces paroles. Sous sa plume reviennent aussi toutes les grandes pensées des Pères de l'Église ou des docteurs médiévaux sur l'organisation de la monarchie chré-

(1) Édition Fages, *Œuvres*, t. I, p. 7 et 8.

tienne. C'est tout le moyen âge qui se concentre en lui pour reprocher aux temps nouveaux d'abandonner la société du Christ.

Ainsi la vie de sa pensée arrive à préciser de plus en plus chez saint Vincent Ferrier un idéal de chrétienté. Rien n'est plus vivant, n'est-il pas vrai, que cette intelligence si souple, si sympathique à ce qui arrive à son contact, qui s'enrichit d'une mystique dans la vie religieuse, d'une philosophie puissante à l'âge où les autres sont encore de médiocres étudiants, d'une théologie de l'Église (1) dès qu'elle est à même de comprendre les malheurs de l'Église.

Mais à mesure qu'il vieillissait, Vincent était initié davantage aux maux terribles dont souffrait son temps. Sa pensée se développait toujours tandis qu'il regardait autour de lui.

## IV

Lorsque ce religieux si plein d'idéal, lorsque ce philosophe puissant se mettait à réfléchir, lorsque ce

(1) Il avait pu ainsi se former une opinion personnelle différente de celle des autres dominicains au sujet de la Conception de la sainte Vierge. Son prédécesseur à la chaire de théologie de la cathédrale de Valence, Jean de Monzon eut, à l'Université de Paris, beaucoup à souffrir de ses idées sur la Conception de la Vierge. Jean de Monzon, chassé de Paris, mena une existence assez trouble. Mais Vincent ne partageait pas sa doctrine. Au contraire, il inclinait peut-être légèrement vers les opinions alors de plus en plus populaires qui ont fini par acheminer le dix-neuvième siècle vers la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Voici les paroles de Vincent : « Si tôt son âme créée, la Vierge fut sanctifiée » (premier sermon pour la fête de la Nativité). « Après sa conception, elle ne put pécher ni mortellement, ni véniellement. » (Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 801.)

défenseur décidé de la chrétienté cherchait où était le danger, que voyait-il? Un spectacle peu rassurant : la Castille et l'Aragon en parfaite anarchie ; en France, la guerre de Cent ans, la guerre civile, les routiers ; en Italie, les luttes des Guelfes et des Gibelins ; en Allemagne, le saint Empire à l'apogée de ses misères ; en Bohême et en Angleterre, l'hérésie ; partout, la peste, prolongement de la grande peste de 1348-1349 qui ne finissait pas. Et cette chrétienté si rongée en dedans était, par surcroît, rongée extérieurement par les Turcs. C'était l'effondrement de l'empire grec, l'écrasement du tsar Lazare et de ses Serbes à Kossovo, le grand deuil de l'Occident dont la fleur de chevalerie, partie pour la croisade contre l'Islam, périssait ou était faite prisonnière dans le désastre de Nicopolis. Ajoutez à cela l'anarchie des idées. Ajoutez surtout le cynisme des mœurs. C'est le siècle qui a enfanté le cauteleux roman de *Renart* et aussi Froissard, le prêtre sans idéal qui raconte ses aventures d'amour (1).

Un grand malaise pèse sur cette société médiévale finissante. La pompeuse chevalerie devient inutile maintenant que les archers à pied font meilleure besogne de guerre que les cavalcades. La noblesse commence à ne plus répondre aux besoins qui la légitimaient, elle commence à se déclasser. La bourgeoisie gagne du terrain, mais elle est trop souvent tournée vers les seuls biens matériels. Quant au peuple, il est déjà saisi par le mirage des grandes villes. Il s'y entasse. Il y chôme. Il y est malheureux. Le clergé n'est pas en état de remédier à ce malaise social. Les princes

(1) Lanson, p. 140, 141, 149.

de l'Église paraissent souvent plus princes que d'Église. Les prêtres semblent n'être plus parfois que des fonctionnaires en mariages et en enterrements. La plupart ne célèbrent la messe qu'à de très rares intervalles.

Aussi la révolution, le communisme couvent-ils partout. A Londres, durant les émeutes de 1381, la vieille société faillit bien s'écrouler. Le Paris de la guerre de Cent ans avec ses brigands et ses écorcheurs n'est qu'un exemple de ce qui se passait par toute l'Europe. Le schisme complique cette situation troublée et mêle, à l'effervescence sociale, l'effervescence religieuse. Il est, dans cette société énervée et déjà décadente, un scandale pour la Foi. L'Église de Dieu n'est plus même visible. Il y a deux ou trois églises. En un mot, c'est la dissolution de la chrétienté (1) que le grand chrétien Vincent Ferrier voit s'accomplir sous ses yeux, dislocation rapide, complète, qui poursuit sa route mathématiquement, sans obstacles, et qui en toute rigueur ne doit absolument rien épargner.

Vincent avait une intelligence droite et logique, une âme toute d'une pièce, un cœur ardent, un tempérament nerveux et impressionnable. Il poussait ses idées jusqu'aux plus extrêmes conséquences. Il voyait l'écroulement de ce royaume de Dieu sur terre qu'était la chrétienté. N'était-ce pas que la terre allait être engloutie, que la fin du monde approchait, que l'heure du jugement dernier était imminente? Il finit par en avoir une conviction absolue.

Cela nous paraît étrange. Au vingtième siècle, si des braves gens prédisent encore la fin du monde, on

(1) Pour le détail, voir Lavisse et Rambaud, t. III, p. 351; Touron, t. III, p. 710; Lanson, p. 138; Salembier, p. 126, 189, 190; Mourret, t. IV, p. 117, 119.



sourit d'eux comme de déséquilibrés. Mais vers l'an de grâce 1400, beaucoup d'hommes et de très sensés croyaient à l'approche des derniers temps (1). Parmi les Occamistes de l'Université de Paris, il y avait bien quelques sceptiques. Et pourtant leur chef Pierre d'Ailly était astrologue. Pendant que Vincent Ferrier prévoyait la fin du monde, il annonçait pour le siècle suivant la Réforme et pour 1789 la Révolution française. Entre notre penseur et la masse des croyants vulgaires en la proximité de la fin du monde, il y a même une grande différence. C'est que Vincent sait parfaitement que tout homme ignore le jour et l'heure de ce jugement dernier; Dieu seul les connaît. L'Évangile assure que la fatale échéance arrivera à l'improviste. Plus tard, dans ses sermons, lorsque notre prédicateur aura à parler de ces événements terribles, il fera toujours cette réserve : dans le fond, nous ne savons absolument rien de précis. Jamais il ne se laissera aller aux divagations de plusieurs de ses contemporains, telle la prophétie, alors si répandue, du moine Télesphore qui entre dans les détails les plus invraisemblables (2).

Vincent résiste même au plaisir d'identifier l'Antéchrist. Il aurait pu pourtant affubler de cette qualité ou le sultan des Turcs, Bajazet ou l'un des papes dou-

(1) Pour toute la littérature sur la fin du monde qui se publia alors, cf. PASTOR, t. I, p. 163; SALEMBIER, *Histoire du schisme*, 5e édit., p. 125 et surtout p. 127-129; SALEMBIER, *De Alliaco*, *passim* et surtout p. 289.

(2) Pour la prophétie de Télesphore cf. beau manuscrit à Lyon, Bibliothèque municipale, n° 654. Voir aussi TORRASY BARGES, *Civ. cat.*, 3e édit., p. 295-296. Se souvenir de Joachim de Flore (bon résumé dans POURRAT, *Vie spirituelle*, t. II, p. 118).

teux du schisme, ou bien prenant le mot à un sens moins anthropomorphique, il aurait pu appeler Antéchrist l'humanisme, les idées antichrétiennes. Rien de tout cela dans sa pensée. Et plus tard dans sa prédication, après avoir l'air de croire à l'imminence du péril, comme le schisme a pris fin, comme la guerre de Cent ans va s'adoucir en une trêve, il finira par ne plus parler de la fin du monde. C'est la preuve que s'il a des idées directrices, ce ne sont pas des idées fixes. Il est capable de les contrôler.

Cependant, s'il est maître de ses idées, Vincent n'en est pas moins très ému. Apôtre et saint homme, ce qu'il redoute surtout c'est que le Jugement dernier ne trouve l'humanité dans l'état lamentable d'alors. Il souffre horriblement des maux de l'Église. Quelle ne doit pas être la colère divine ! C'est précisément cette colère qui précipite les événements. Cet horizon de parousie est noir d'orage, sillonné d'éclairs sinistres. C'est un horizon de terreur.

Longtemps par leurs travaux apostoliques les Franciscains et les Dominicains ont apaisé le courroux de Dieu. C'est en effet une croyance répandue chez eux : leur effort avait pu aider la Sainte Vierge à calmer le Christ irrité, mais cette fois-ci le monde a vraiment été trop loin, jamais le Christ ne voudra pardonner. Tout s'écroule. La fin du monde arrive dans de tragiques circonstances.

Or, lui, Vincent Ferrier, il est confesseur d'un pape, conseiller des rois, l'un des plus grands personnages de la chrétienté, et sa vocation dominicaine est de prêcher cette chrétienté. Quelle responsabilité terrible il encourt dans les crimes des hommes qu'il devrait éclairer, relever, au lieu de vivre sage et tranquille

dans le palais d'Avignon. Oh! il est sûr de ne pas se tromper. Il voit clair, très clair. Son âme s'exalte, son cœur se fend.

Mais voici que les événements déjà si funestes se précipitent et s'aggravent encore. Le pape, que Vincent confesse et qu'il croit légitime, lui apparaît comme un égoïste, un ennemi de la chrétienté dont il est le chef. Pendant ce temps, la France qui obéissait à ce pontife rompt avec lui. Des brigands venus de tous côtés assiègent le pape dans son palais. Les soldats du pontife résistent. C'est la guerre civile en Avignon. (1).

Déjà Vincent n'est plus dans la citadelle. Il n'approuve pas cette résistance à main armée. Il juge malséant que le sort moral du monde se décide dans une échauffourée. D'ailleurs, il ne peut résister à la situation, il est en pleine crise, il est malade. Il se réfugie au couvent des dominicains de la ville. Là, il gît dans une cellule, sur une paillasse.

Ce couvent dominicain où il se trouve n'est pas un couvent ordinaire. C'est un des grands monuments de la cité pontificale, l'édifice en est somptueux. C'est un pèlerinage de la Vierge. Une foule de souvenirs planent là : les cardinaux y sont enterrés, leurs chapeaux sont suspendus aux voûtes de l'église et dans la sacristie on conserve le corps du dominicain Robert d'Uzès, étrange prophète du siècle précédent. C'est alors que notre malade a une vision (2). Le 3 octobre, le Christ et les bienheureux patriarches Dominique et François lui

(1) Cf. chap. VI, § 2.

(2) Pour tout ceci, cf. *le Procès*, *passim*, et la lettre de Vincent Ferrier au pape Benoît XIII sur la fin du monde. Éditée par FAGES, *Histoire*, t. I, Supplément. Le passage le plus intéressant est p. LXXXII vers le bas.

apparaissent, le guérissent et lui confient la mission d'aller prêcher par le monde, d'aller prêcher la pénitence, d'aller prêcher pour que si la fin du monde se produit, ce ne soit pas du moins dans d'aussi tristes circonstances ; « pour obtenir par sa prédication la conversion et la correction des hommes avant la venue de l'Antéchrist », telles sont les propres paroles de maître Vincent.

C'en est fini de la crise d'âme. Vincent Ferrier est guéri du coup. Il retrouve la maîtrise de sa volonté et commence par l'appliquer à obtenir du pape un exeat en règle : il conserve en effet, malgré sa désaffection pour la personne privée de ce Benoît XIII, la conviction qu'il est pontife légitime. Mais il lui faut à tout prix aller prêcher par tout l'univers chrétien son idéal de chrétienté, puisque c'est pour avoir oublié cet idéal que le monde court à sa perte. Comme son père saint Dominique, il lui faut être le « champion de la foi et la lumière du monde » selon la définition qu'Honorius III donnait des frères prêcheurs. Il est un lutteur qui veut lutter et que rien n'empêchera de lutter.

Benoît XIII en ces tristes circonstances eût bien voulu s'assurer encore le concours de maître Vincent. Il fit tout pour le retenir. Vincent, paraît-il, refusa le chapeau de cardinal. Le pape le laissa donc aller. Mais il eut la suprême habileté de donner à cet apostolat que le maître allait entreprendre, un caractère officiel. Il l'institua légat *a latere Christi* (1). Plus encore que ce titre, le bruit de sa renommée et l'éclat de sa parole retentiront dans le monde chrétien.

Le 22 novembre 1399, l'apôtre se mit en route.

(1) Voir chap. VI, § 2. Il s'agit vraisemblablement du titre habituel de légat *(a latere)* que portent les véritables légats du pape, les légats-nés ne jouissant guère que d'une prérogative honorifique.



# LIVRE II

## L'ENSEIGNEMENT DE LA CHRÉTIENTÉ

(1399-1419)

## CHAPITRE III

### LE PÉRÉGRINANT ET SON ÉPOPÉE APOSTOLIQUE

**I. Le champ de l'apostolat et le dédale des itinéraires. — II. Une journée de maître Vincent. — III. Faits merveilleux et pures légendes.**

Maître Vincent Ferrier quittait Avignon le 22 novembre 1399. Il n'allait plus cesser sa vie voyageuse jusqu'à sa mort le 5 avril 1419. Il s'arrêtera bien à vrai dire, ici ou là, un mois, trois mois, un an même dans une région, voire dans une ville. Mais ce ne seront là que des entr'actes de cette grande pièce qu'il joue et dont la scène est la chrétienté.

### I

Un homme, légat du pape, qui parcourt le monde à pied, sans ressources fixes, prêchant dans les grandes villes comme dans d'infimes bourgades, cela est évi-

demment étrange. Mais ce l'était moins alors que cela nous le paraît. Un ordre religieux est en effet quelque chose d'international, surtout au moyen âge où les frontières entre peuples ne sont pas aussi étanches qu'aujourd'hui. Ces moines mendiants et prédicateurs voyageaient beaucoup. Pour peu qu'il eût du talent, le dominicain était appelé à faire entendre sa voix dans des contrées très distantes les unes des autres, en dehors des circonscriptions assignées à son couvent ou à sa province religieuse. Tel était le privilège des prédicateurs généraux, mais Vincent Ferrier est plus encore que prédicateur général. Il est légat *a latere Christi* et dans ses pérégrinations apostoliques il se donne comme tel (1). Tout curé serait donc obligé de lui ouvrir son église. Mais à quoi bon : l'église ne suffirait pas à contenir la foule des auditeurs. Cette affluence non plus n'est pas inouïe pour l'époque. Il est bien d'autres exemples de grands prédicateurs « en plein vent ». Bernardin de Sienne en Italie, Berthold de Ratisbonne en Allemagne, Robert d'Uzès, de Groot, etc... Si Vincent Ferrier les dépasse c'est seulement par l'ampleur des succès, par la supériorité de l'intelligence, par la portée des résultats sociaux, par l'immensité du champ d'apostolat (2).

C'est ce champ d'apostolat qu'il convient de déterminer tout d'abord. A Avignon, dans sa maladie, maître Vincent Ferrier avait reçu du Christ l'ordre d'évangéliser la chrétienté. Sa mission ne s'étendait

(1) Par exemple à Valence en 1410. Cf. *Livre-journal* de la municipalité de Valence. C'est du moins ce qu'indique l'auteur valencien Vidal y Mico, p. 477.

(2) Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, p. 25-26; Lanson, p. 159.

pas aux infidèles ; elle était limitée aux chrétiens. Or comme à cette époque de schisme, il y avait en fait deux ou trois chrétientés distinctes, chacune avec son pape, maître Vincent se trouvait restreint à la chrétienté du pape Benoît. Quoique fort refroidi dans ses sentiments vis-à-vis du pontife (1), il restait attaché à son obédience et ce sont les provinces restées fidèles à la cause avignonnaise qu'il parcourait : pays pyrénéens, castillans, catalans, languedociens, alpestres, piémontais. En Italie il se risqua bien un peu en dehors de l'obédience de Benoît, mais c'est sur un terrain « neutre ». Et s'il transporta en France sa prédication pérégrinante c'est deux ans seulement avant de mourir, le schisme étant terminé.

Outre une partie de la France et de l'Italie, cette zone de rayonnement de maître Vincent comprend donc surtout les pays espagnols. Mais cette délimitation vague ne suffit pas à rendre compte des courses apostoliques du prêcheur. Il faut le suivre à l'intérieur de ce champ d'apostolat, à travers les dédales de ses itinéraires. Le problème n'est pas facile : Vincent Ferrier fut un terrible voyageur et outre les voyages qu'il a accomplis en réalité, la piété populaire, au cours des âges, lui en a attribué beaucoup d'autres. Telle ville, telle province, voire même telle grande nation, ne se résignait pas facilement à n'avoir pas été évangélisée par le célèbre prédicateur et comme la piété populaire se soucie peu d'érudition et encore moins de critique, les hagiographes ont créé la légende (1).

(1) Cf. chap. VI.

(2) Le premier biographe de saint Vincent, Ranzano, qui écrivait trente ans après la mort du saint, n'avait aucun souci de critique. Cf. AA. SS. avril, I, 493. Les bollandistes n'étaient

Rechercher à travers l'Europe les vraies traces de saint Vincent Ferrier présente donc un certain intérêt. Mais cet intérêt étant malgré tout relatif, il suffit de se borner à une esquisse rapide et de schématiser ces résultats par quelques dates sur une carte.

Suivons maître Vincent à partir de son départ d'Avignon. Entre 1400 et 1403, il prêche dans les diverses villes de la Provence : Arles, Sisteron, Aix, Marseille ; passe en Dauphiné, en Piémont, en Savoie, évangélise surtout les vallées vandoises (1). A Genève en décembre 1403, il est à Fribourg en mars de l'année suivante (2), pousse jusqu'à Morat, Estavager, frôlant les pays de langue allemande. En septembre 1404, il arrive à Lyon. Il descend ensuite le Rhône en bateau, c'est du moins probable. En tout

pas encore en mesure d'éclaircir définitivement le problème (AA. SS. avril, I, 477). Teyxidor, valencien du dix-huitième siècle, n'a pas été toujours heureux. Au dix-neuvième siècle le Père Fages a rassemblé les matériaux nécessaires, mais il ne les a pas toujours utilisés d'une manière satisfaisante. Quelques pièces d'archives ont été publiées dans des revues locales ou dans des plaquettes : Voir Gorce, *Bases de l'étude hist. de saint Vincent.* Presque tous les documents existant ont été réunis par le Père Fages dans *Notes et documents.*

Il est donc maintenant possible d'étudier l'itinéraire de saint Vincent Ferrier avec quelque chance de succès.

(1) Nous connaissons tous ces déplacements par une très ancienne lettre que Vincent Ferrier écrivit de Genève à son supérieur le général des dominicains Jean de Puinoix. Cette lettre, conservée à Catane, est devenue une loque illisible. Mais elle a été depuis fort longtemps publiée. Elle l'a été notamment par Fages, t. I, *Appendice*, p. xxxiii. Elle nous servira beaucoup pour étudier le rôle de Vincent Ferrier chez les Vaudois, cf. chap. v.

(2) A Fribourg, ses sermons, pris en hâte par le cordelier d'Aremberg, existent encore au couvent des cordeliers. A Lyon, voir registres de la municipalité, année 1404. Ces registres ont été publiés par Guigue.

LIBRAIRIE PLON
8, rue Garancière. — PARIS-6e
R. C. 75.638.

GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# HISTOIRE DE LA NATION FRANÇAISE

DES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS (1920)

L'*Histoire de la Nation française*, dont M. Gabriel Hanotaux avait décidé la publication avant la guerre, est conçue sur un plan entièrement nouveau.

Ayant le sentiment que, si l'on connaissait les annales du gouvernement et de la cour, on ignorait presque entièrement le travail du pays sur lui-même, les grandes évolutions de la pensée, des techniques, de la science, des mœurs, il a paru que le moment était venu de donner satisfaction à la génération actuelle en pénétrant plus profondément dans l'âme de ce peuple dont les ressources intimes viennent de se soulever en héroïsme et d'éclater en victoire.

L'*Histoire de la Nation française* répond à cette pensée. Chacune des formes de la civilisation et de la grandeur françaises y est l'objet d'un volume à part, écrit par un auteur spécialement désigné par ses travaux antérieurs.

cas, de 1405 à 1408, on le retrouve à Gênes (1) et dans l'Italie du Nord qu'il ne quitte pas à cause des affaires du schisme (2). Il se rend sans doute à Padoue, peut-être à Bologne et jusqu'à Rome (3). Il passe par

(1) Pour toute cette période, voir : Procès de canonisation. — Correspondances de Nicolas de Clamenges, de Pierre d'Ailly et diverses pièces d'archives dans Fages, *Notes et documents de l'histoire de Vincent Ferrier*, p. 101, 127.

(2) Cf. chap. vi.

(3) Voir la belle documentation que Fages a réunie sans savoir s'en servir. *Notes et documents*, p. 127-142. Les hagiographes font voyager Vincent par toute la chrétienté d'une façon étrange : Iles Britanniques, Gascogne, Belgique, Navarre auraient été simultanément visitées.

Aucune pièce d'archives ne vient confirmer ces voyages de Vincent Ferrier. Au contraire sa présence en Italie à la même date est un fait prouvé : traditions multiples, pièces d'archives, notamment un acte notarié à Savone, fin 1405, d'autres documents le mentionnant à Gênes en 1406, etc...

Chacune de ces pérégrinations est d'ailleurs à rejeter pour des motifs importants.

L'Angleterre et la Guyenne anglaise n'étaient pas de l'obédience de Benoît XIII. On l'eût « écharpé » s'il eût voulu y pénétrer.

La Flandre aussi était très divisée par cette question du schisme. Et à supposer que Vincent s'y soit rendu, il est remarquable qu'aucune tradition contemporaine n'est demeurée de son voyage. Ce n'est qu'au dix-septième siècle qu'un dominicain de l'Université locale de Douai, dans un livre intitulé *Vies et actions mémorables de saints personnages ayant vécu dans les Pays-Bas*, parle du voyage de Vincent Ferrier en Flandre. Et puis, entre l'Italie et la Flandre, on retrouverait ses traces. Il n'y en a aucune. Son prétendu voyage en Auvergne en 1407 est en effet basé sur une faute de date d'un texte. C'est 1417 qu'il faut lire. Le fait que le couvent de Bruxelles, fondé en 1453, à l'époque de la canonisation du saint, fut placé sous son patronage, n'indique nullement qu'il ait visité la Belgique actuelle.

Quant aux voyages en pays basques, on ne les trouve pour la première fois que chez Garibay, chroniqueur fantaisiste et très postérieur (1528). La présence à Mondragon d'une chaire dite de saint Vincent Ferrier et où Vincent Ferrier aurait prêché, ne constitue pas non plus un témoignage digne de foi.

le nord de la Lombardie Alexandrie, le col de Tende, le littoral méditerranéen (1), Aix, Mont-

(1) La reconstitution d'un pareil voyage est tout à fait hypothétique. Voici pourtant des documents sur lesquels elle s'appuie :

A Porto Venere et pour son intention de se rendre en Toscane : témoignage de Ranzano, toujours suspect, mais confirmé du fait que Benoît XIII vint jusque-là au début de 1408. Vincent Ferrier pouvait très bien s'y trouver car il s'agissait d'un essai d'entrevue entre les deux papes, donc témoignage demi-douteux.

A Bologne : tradition invérifiable de la légende du bienheureux dominicain Pierre Jérémie telle qu'elle se forme deux siècles plus tard. Pierre Jérémie, né en 1381, entre dans l'ordre des prêcheurs en 1401. Suivant le barême moyen d'études pour un étudiant destiné à la prédication, il devait terminer ses études scolaires vers 1407-1408. Or précisément la légende nous dit que Vincent Ferrier encouragea les tout premiers débuts du bienheureux dans la prédication — donc témoignage demi-douteux. Il faut ajouter que Bologne était à la fois grande Université et tombeau de saint Dominique. Cela devait attirer maître Vincent, qui n'en n'était qu'à 100 kilomètres. Voir Fages, *Notes et documents*, p. 282-292.

A Padoue : témoignage formel d'un post-scriptum d'une lettre célèbre (publiée notamment par Fages, *Notes et documents de l'histoire de Vincent Ferrier*) de Pierre d'Ailly à Vincent Ferrier au sujet des flagellants. Les deux personnages ont causé ensemble à Padoue. Or des études faites (Salembier) sur la vie de Pierre d'Ailly, il résulte qu'il est fort possible que ce personnage ait passé par Padoue à cette époque où il se promène entre la France et l'Italie précisément pour la même affaire du schisme qui occupe alors Vincent Ferrier.

A Vicence : cf. *Notes* et *Histoire du Père Fages*, 1re édit., t. I, p. 233. Dans un sermon de Vincent Ferrier il peut être question soit de Vicence, soit de Vicq (Catalogne) où Vincent Ferrier aurait prêché. Or il est question de la Lombardie dans ce sermon.

A Brescia : témoignage d'une tradition impossible à préciser.

A Bergame : *ibid.*

A Monza : *ibid.*, mais cette tradition est très ancienne. On y montre une chaire dite de saint Vincent Ferrier et où par grand honneur on invita saint Bernardin de Sienne à prêcher. Témoignage demi-douteux.

A Alexandrie : témoignage de Ranzano et de divers histo-

pellier (1), assiste au concile de Perpignan de 1408-1409. En juin 1409, il entre à Barcelone, accompagné de l'évêque François de Banes et suivi « d'un immense concours de peuples appartenant à toutes les nations (2) ». En mai 1410, il arrive à Valence sa patrie et y séjourne jusqu'en janvier suivant (3). Il traverse de part en part la province castillane de Murcie (4) et il serait à croire, comme le voudraient certains

riens de Bernardin de Sienne. C'est là qu'en « 1408 » saint Vincent Ferrier aurait prédit au jeune moine bernardin ses futures gloires apostoliques.

Outre cela Vincent Ferrier dans sa lettre au pape Benoît XIII (1412), sur la fin du monde, parle de son premier voyage en Lombardie (1403). C'est donc qu'il en fit un second entre ces deux dates.

Enfin à Pérouse on trouve un manuscrit de sermons de Vincent Ferrier qui se donne pour autographe et est certainement contemporain. Pérouse est entre Rome et Bologne. D'anciennes traditions font aller Vincent Ferrier jusqu'à Rome. Au Vatican les registres du secret de Benoît XIII mentionnent en termes couverts les déplacements dans ces régions à cette date de religieux dominicains importants. Rien d'impossible à ce qu'il s'agisse de Vincent Ferrier.

Bien entendu c'est à propos du schisme et pour tâcher d'y mettre fin que Vincent Ferrier fait tous ces voyages en quelques mois.

(1) Voir en particulier le *Petit Thalamus* (publié), p. 446-448. C'est une chronique romane de Montpellier qui raconte avec quelque détail le passage de maître Vincent, le 29 novembre 1408.

Remarquer que tout ceci détruit une légende accréditée par Ranzano et d'après laquelle à ce moment-là il évangélisait le royaume d'Aragon.

(2) Comme dit Pierre d'Areyns, édit. Reichert, p. 57.

(3) Fait attesté par de nombreuses pièces de l'époque, collationnées notamment par Fray Jaime Falcon. Les archives du couvent de Valence sont des plus intéressantes à ce sujet.

(4) Son itinéraire passe par Alicante, Elche, Origuela, Murcie, Lorca. Nous le connaissons grâce à une lettre des jurats d'Origuela à l'évêque de Carthagène. Fray Jaime Falcon, *manuscrit, n° 1,* t. II, p. 55, du couvent de Valence.

auteurs (1), qu'il s'en va chez le roi maure de Grenade. Mais il rebrousse chemin, escalade les sierras, parcourt les plateaux caillouteux de la vieille Castille (2), prêche tout le mois de juillet 1410 à Tolède, puis repart vers le Nord.

Le sexagénaire qu'est Vincent Ferrier, terrassé quelques semaines par cette marche sans trêve sous le soleil torride de l'été castillan, tombe malade. Il guérit (3), arrive pour Noël à la cour du roi de Castille à Aylon (4), s'en va vers le pays de Valladolid (5) et le Léon, peut-être à Saint-Jacques-de-Compostelle et en Galice, jusqu'à la frontière de Portugal et à Placentia (6). Au printemps de 1412, il retraverse

(1) Toujours le peu critique Ranzano.

(2) Nous possédons le carnet de notes d'un auditeur qui se déplaçait avec Vincent Ferrier pour profiter de ses sermons. Il les notait avec indications de lieux et de dates. Ce carnet existe encore à Valence au Collegio del patriarcat, conservé à titre de relique autographe de Vincent Ferrier. Voici l'itinéraire : Murcie, Lorca, Librilla, Murcie (Pâques), Molma, Ciesa, Jumilla, Hellin, Touara, Chinchilla, Alicacete, Villaverde, Alcazar, Moralna, Villarcar, Malago, Orgut, Tolède, Bien, Jepes, Occana, Bonoy, Illescas... Il mentionne alors la maladie de Vincent Ferrier. Il y a bien sur le même carnet une suite, mais elle est apocryphe.

(3) Procès de canonisation, *passim*. Allusions indirectes.

(4) Chronique du roi de Castille don Juan II (publiée), *ad annum* 1411.

(5) Fin du manuscrit du Collegio del patriarcat, très différente du reste. Les sermons qui semblent empruntés postérieurement à un sermonnaire « compilé » de Vincent Ferrier sont sans indications de lieux. Trois lieux seulement sont indiqués : Simancas, Torressiellas et Medina (sans doute Medina del Rio Secco). Que valent ces indications? Elles correspondent au moins à une tradition très ancienne. Des traditions mêlées de légendes font séjourner le saint à Salamanque, Zamora.

(6) Affaire de l'ange du Jugement à Salamanque et des deux coupables « carbonisés » de repentir à Zamora en entendant l'exhortation de Vincent Ferrier.

dans presque toute sa largeur la péninsule ibérique pour aller à Caspé en Aragon choisir un souverain à la Confédération aragonaise. Ayant nommé officiellement son roi, il reprêche (1) au pays de Valence (2), aborde dans la grande île de Majorque (3). En 1414, il participe aux conférences avec les juifs à Tortose et probablement aux pourparlers politiques de Morella, évangélise tout l'Aragon (4) et une partie de la Catalogne (5). En 1415, il met fin au schisme à Perpignan.

Puis continuant sa grande mission de paix, il entre dans la France désolée par la guerre de Cent ans, au

(1) Sa lettre à Benoît XII sur la fin du monde est datée juillet 1412.

(2) *Manuel des conseils de Valence*, vol. 24, fol. 128, et divers historiens valenciens bien documentés.

(3) Les comptes rendus des sermons de Vincent Ferrier rédigés par son « socius », frère Antoine Anglade, sont conservés à Avignon, bibliothèque du musée Calvet, manuscrit nº 610. Ils lui font visiter vers septembre, octobre et novembre 1413 les localités suivantes : Bonlionra, Alezo, Benissalem, Inqua, Polhenssa, Alcuida, Muro, Sineu, Petra, Artau, Manachor, Felamix, Senlham, Campo, Porrieras. C'est-à-dire, en grand détail, toute l'île de Majorque.

(4) Nous ne retrouvons Vincent Ferrier qu'en Aragon à son arrivée à Saragosse le 1er novembre. Dans l'intervalle rien ne s'oppose donc à ce que revenant de Tamarit il ait repassé par Tortose et ait fait route par Morella. Une tradition très ancienne et que personne n'a encore réussi à démentir le fait en effet assister aux conférences de Morella en juillet. C'est d'ailleurs fort plausible étant donné son rôle politique dans le schisme. La présence aujourd'hui à Morella de sermons de Vincent Ferrier confirmerait jusqu'à un certain point cette hypothèse.

(5) Dans le manuscrit d'Avignon, nº 610, son compagnon frère Antoine Anglade note que le 1er juillet 1415, maître Vincent quitte Saragosse pour Perpignan. Il traversa la Catalogne.

lendemain du désastre national d'Azincourt. En 1416 on le voit dans le Languedoc, à Toulouse, dans le Rouergue. Il atteint l'Auvergne, le Bourbonnais, Lyon (1), les États du duc de Bourgogne chez qui il séjourne longuement en 1417. C'est alors qu'il aurait pu faire son voyage en Lorraine (2). On le retrouve à Nevers descendant la Loire en bateau. Il traverse l'immense diocèse de Bourges, apparaît à Tours, prêche à Angers, à Nantes, à Vannes à la cour du duc de Bretagne, à Caen à celle du roi d'Angleterre (3). L'année 1418 se passe ainsi. Enfin il revient mourir à Vannes, le 5 avril 1419.

On serait peut-être tenté de dire : « Quelle course échevelée durant des centaines et des centaines de lieues ! » Mais n'oublions pas que si l'allure de notre pérégrinant nous paraît vertigineuse, c'est notre faute. Nous avons prétendu refaire en quelques phrases, en cinq minutes, une route qu'il mit vingt ans à parcourir. Pour remettre les choses au point, il faudrait que, par la pensée, nous pussions cheminer le long des grandes routes avec la sage lenteur de l'âne de maître Vincent. Cet excellent animal marchait quelques heures seulement chaque jour. Parfois sans

(1) Il est à Lyon en mars 1417. Pour toute cette période les documents et archives sont très nombreux. Fages, *Notes et documents*, toute une partie du volume.

Au chap. viii nous avons l'occasion de revenir à un autre point de vue sur cette campagne apostolique en France.

(2) Il n'est demeuré aucun document positif de ce prétendu passage en Lorraine.

(3) Le procès de canonisation montre qu'il a évangélisé la Basse-Normandie, la Bretagne française, l'est de la Bretagne bretonnante. Peut-être même a-t-il parcouru toute la Bretagne bretonnante.

doute, pour une raison ou pour une autre : assistance à un concile, convocation d'un roi, il fallait arriver à date fixe. On doublait alors les étapes. Mais d'ordinaire on allait à petits pas.

Il ne s'agissait point, en effet, de voyager dans le plus grand nombre de contrées possible, mais d'évangéliser chaque province de la chrétienté, une à une, avec grand soin. L'idéal était que tout le monde, partout où le maître passait, pût profiter de sa présence. Le nombre de villages visités, le nombre de sermons donnés dans chaque ville de quelque importance devait être suffisant pour que toute la population fût remuée par le passage du dominicain. Cet idéal était réalisable sans qu'il y eût à visiter absolument toutes les bourgades ou toutes les paroisses. On venait, en effet, de loin pour entendre Vincent. D'ailleurs, à supposer que, dans tel hameau trop lointain, dans telle ferme trop isolée, le chef de famille, ou quelque valet ou quelque servante fût resté pour les besoins domestiques de la maison et n'ait pu entendre la précieuse parole, les parents, les amis, les voisins, qui revenaient de la sainte prédication, tous, leur rapportaient la renommée du moine extraordinaire, quelque chose de ses angoisses, de ses objurgations, de ses appels à la concorde et à la vertu.

Ainsi maître Vincent parvenait à ses fins, allant et venant par tout le pays. En vingt années il a sillonné un territoire grand une fois et demie comme la France. Il consacrait en moyenne un mois à chaque province de l'importance d'un de nos départements. Au taux de la population à cette époque, cela faisait peut-être cent à deux cent mille âmes. Un mois de séjour dans cette province représentait au moins

trente sermons, Vincent Ferrier prêchant tous les matins et parfois l'après-midi. Les auditoires étaient énormes : trois mille, dix mille personnes. A en croire certains contemporains, ils se seraient même élevés jusqu'à cinquante mille et soixante-dix mille hommes. D'une prédication à l'autre, autour de la chaire, ces masses humaines se renouvelaient. Vraiment tous les habitants devaient être atteints par la voix du maître.

Il y avait des moments où les pérégrinations se faisaient plus lentes encore. C'est lorsque arrivaient les grandes périodes liturgiques d'Avent ou de Carême. En cette occurence, Vincent donnait toute la série des sermons dans une même ville. Le tout était de s'arranger pour que ce fût dans une cité de quelque importance. D'autres fois si la situation politique ou morale ou religieuse des habitants l'exigeait, notre prêcheur demeurait sur place trois mois ou davantage, comme il fit à Valence et à Besançon ; ou bien il rayonnait à travers les campagnes pour revenir toujours et sans cesse au foyer d'infection qu'il voulait détruire ; ainsi se comporta-t-il chez les Vaudois des Alpes.

En général, dans un bourg ordinaire, maître Vincent ne restait qu'une journée. Il prêchait le matin trois heures de suite, et c'est seulement dans l'après-midi, lorsque le soleil avait déjà décliné sur l'horizon, qu'on faisait un bout de chemin, deux, trois, quatre lieues au plus, étape qui conduisait dans la soirée au gîte de la nuit suivante.

Ces prédications faites un jour dans un village ou une petite ville, le lendemain dans un autre village ou une autre petite ville, voilà la manière habituelle dont se dépense l'activité apostolique de Vincent. Elles sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les « unités

constitutives », les éléments de sa vie pérégrinante et toute son épopée évangélisatrice n'est que l'intégration de ces éléments. Nous n'avons pas le choix. La seule façon d'entrer en contact avec saint Vincent Ferrier dans ses courses extraordinaires, l'unique moyen de nous associer à sa vie, à ses occupations, à son âme, de lui être sympathique, est de tâcher de revivre avec le bon peuple et avec lui-même une de ses journées peu banales.

## II

Transportez-vous donc par la pensée en ces vieux âges disparus (1).

Figurez-vous une de ces petites villes du moyen

(1) Sous l'apparence d'un récit détaillé d'une journée de maître Vincent, ce sont surtout les contemporains du vieux prêcheur qui vont rappeler pour nous leurs souvenirs. Les multiples traits qui y sont notés se retrouvent épars dans toute l'œuvre du Père Fages, dans les documents qu'il a publiés et surtout dans le procès de canonisation. Voir surtout Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, p. 28-29; de Ganay, *Vie spirituelle*, 1919, p. 197, et naturellement Fages, *Procès de canonisation de saint Vincent Ferrier* en entier. A peine les pages suivantes ont-elles un intérêt légèrement supérieur à l'intérêt très grand de toutes les autres pages : pages 6-7, 13, 39, 243, 246, 252, 279, 281, 285, 286, 307, 368, 375, 392, 442, 447. Voir aussi Fages, *Histoire de saint Vincent*, 1re édit., t. II, p. 156, 297, 367 et *passim*, t. I et II. Innombrables renseignements dans Fages, *Notes et documents*, p. 101, 102, 104, 109, 114, 115, 120-129, 134, 137, 138, 140, 141, 146-149, 155-158, 160-176, 182-192, 196-199, 202-206, 250-252, 254, 256-264, 271-273, 277, 278, 282, 325-370.

Ces quarante-cinq dernières pages, ligne par ligne, sont d'importance capitale; d'ailleurs toutes ces pages sont plus ou moins des récits de la journée de maître Vincent.

6



âge où les maisons de bois ou de pisé ont des étages qui chevauchent. Une grande rue sépare les maisons, prolongeant les chemins des champs. Voilà trois jours que l'on cloue des planches sur la grand'place. On dresse « l'échafaud » du haut duquel le maître s'adressera au peuple. Des braves gens du pays sont venus donner un coup de main aux charpentiers. Il n'est pas question d'un salaire, mais ils savent bien qu'ils toucheront un pourboire, et ils sont tellement persuadés que le bon Dieu du ciel leur revaudra leur peine, qu'ils ne pensent pas du tout avoir fait un métier de dupe. Un peu partout on enlève des tas de fumiers, peut-être séculaires en leurs couches profondes (1).

Des charrettes rentrent en ville chargées de paysans qui viennent d'alentour assister aux prédications. D'autres campagnards arrivent à pied avec toute leur maison, femmes, enfants et chiens. N'entre pas qui veut dans la cité. Des gendarmes gardent les portes, lances ou hallebardes en mains. On ne veut pas que pénètrent en ville les routiers et les brigands qui traînent sur les grands chemins (2). Où que ce soit, en Aragon ou en Castille, en Lombardie ou en Savoie, en Bourgogne ou en Berry, en Normandie ou en Bretagne, partout il y a à craindre pour la sécurité des bourgeois de la bonne ville. Partout aussi, à aller ouïr les sermons du grand maître, les braves gens de la campagne risquent d'être égorgés au coin d'un bois.

(1) A Moulins par exemple, maître Simonart reçut dix sous de la ville pour avoir enlevé un tas de fumier. Fages, *Notes et documents*, p. 348.

(2) *Registre du secret de la ville de Dijon*, 1416, B. 149, fol. 62.

Mais il n'y a pas que des hommes à entrer ainsi en ville sous l'œil des hallebardiers. Il y a encore des charrettes de farines, de grains, de légumes. Ici, dans une cour on rôtit un cochon. L'affluence humaine inaccoutumée durera peut-être plusieurs jours et maître Vincent amènera avec lui une nouvelle cohue. Il faut bien nourrir tout ce monde. Il faut aussi le loger. Chacun dresse dans ses chambres vides des lits pour les personnes notables et les clercs, étend de la paille au grenier pour le menu peuple de pèlerinage.

C'est surtout ces messieurs les consuls, jurats, échevins, quel que soit leur nom, ces messieurs du conseil municipal qui sont affairés. C'est eux qui ont pris l'initiative de faire venir maître Vincent. Des beaux deniers sonnants de la commune font les frais de cette entreprise (1). Leur honneur est en cause et il faut que tout se passe bien. Ils agitent leur importance au milieu des préparatifs de toute nature. Le banquet retient principalement leur sollicitude. Pensez ! un banquet où viennent messires les baillis, messires du château, le gardien des franciscains avec ses pères les plus graves, l'abbé du monastère voisin avec son petit groupe de moines préférés et surtout eux-mêmes, les respectables conseillers, tout fiers d'être à l'honneur, et tout heureux d'entendre les merveilles que maître Vincent ne va pas manquer de leur dire à table.

C'est l'après-midi. Tout le monde est à son poste, à l'entrée du bourg, par où doit arriver maître Vincent : les plus « farauds » du pays sont déjà partis en

(1) Ce point est particulièrement remarquable dans les comptes des communes françaises. FAGES, *Notes et documents*, p. 327, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337 et ainsi presque page par page jusqu'à la p. 361 inclusivement.

avant dès le matin avec leurs bêtes, pour savoir si le prédicateur a bien effectivement quitté son étape précédente, et au besoin pour le décider à partir (1). En effet, il est toujours à craindre qu'on ne le retienne de force quand on a la bonne fortune de le posséder pour soi. Quelques-uns de ces messagers sont déjà revenus, apportant la nouvelle désirée. A l'heure qu'il est, maître Vincent et sa troupe cheminent sur la route. Ils sont à tel endroit. Le maître a reçu avec une bonté très remarquable les ambassadeurs qui lui avaient été délégués, et il n'y a aucun doute qu'il ne nourrisse à l'égard de la cité une prédilection « toute spéciale ». Il arrivera donc à l'heure fixée.

Maintenant c'est partout fête chômée, comme pour la Noël et pour Pâques. Pas une boutique n'est restée ouverte. Le boulanger a fini de cuire ses pains. Le drapier ou le savetier, voire même l'avocat, savent bien que ce n'est point l'heure de s'occuper de leurs pratiques, et au reste, ils ne s'en soucient pas. Tout le monde est à la grande affaire. La rue principale, les ruelles adjacentes, les routes, tout grouille de monde.

Voici, au loin, une rumeur qui grandit. On aperçoit là-bas de la poussière. C'est l'armée des pénitents de maître Vincent qui approche. On entend déjà des cris, des lambeaux de chants d'église. On s'énerve, on s'excite. Chacun parle du maître, lui prête des exploits de plus en plus fabuleux, grossit à qui mieux mieux le personnage et sa mission, surtout manœuvre avec art pour se glisser au premier rang sur le passage du cortège. Ces messieurs de la ville, ces messieurs des

(1) Plusieurs documents, notamment à Saint-Flour. Fages, *Notes et documents*, p. 338 ; à Nevers, Fages, *Notes et documents*, p. 355.



corporations sont allés en avant recevoir le maître. Lui-même a formé les siens en procession avec des croix et des bannières, au chant des cantiques.

Les voilà, le voilà ; multitude bigarrée, héréroclite, pittoresque de moines, clercs, gens de lois et de finance, gens de sac et de corde, femmes, soldats en rupture de ban, pénitents et pénitentes de toute sorte, curieux mélange, de toutes les classes sociales, mais en ce moment-ci tous transfigurés par leur foi collective, hurlant comme d'une seule poitrine et d'un seul cœur, les croix tendues à bout de bras, les bannières claquantes. Comprimés, écrasés entre les deux haies des spectateurs, ils s'engagent dans la rue étroite et s'engouffrent dans la ville. Beaucoup portent un accoutrement étrange, certains dans leur exaltation religieuse déchirent leur dos nu à coups de discipline (1).

Mais toute l'attention se concentre sur maître Vincent. Lui, vieux, les traits tirés, il monte son petit âne. Son habit est grossier, usé, rapiécé, jadis blanc, devenu sale et poussiéreux. Sa monture est misérable, avec une selle des plus vulgaires et des étriers de bois suspendus à des cordes.

Tout cela se distingue à peine à travers le remuement de la foule. On ne voit guère que son bras droit tendu, qui dresse au-dessus des têtes, bien haute, une croix longue de cinq pieds, croix au Christ espagnol tordu et grimaçant, peinturluré de couleurs vives, écarlates, criardes (2). Souvent la foule en

(1) Les flagellants, les disciples de saint Vincent, sa compagnie de pénitence seront étudiés en détail, chap. v, § 3 et 4.

(2) C'est cette croix que Vincent donna à Besançon à sainte Colette de Corbie. »La croix de saint Vincent existe toujours,

délire se précipite sur lui pour faire des reliques de ses habits ou du poil de son âne. Le maître a horreur de ces excès qu'il considère comme un sacrilège. Il s'en plaint avec amertume. Aussi, pour éviter cet inconvénient, de solides gaillards l'entourent, porteurs d'une véritable palissade mouvante de pieux carrés, gros et hauts (1).

La marée humaine chemine directement là où Vincent va gîter. A peine arrivé en ville il disparaît, en effet, aux yeux de cette foule qui ne l'a pourtant pas vu à son aise, qui n'a peut-être gagné jusqu'à présent que des bousculades. Mais les « gens sensés » comprennent que leur prédicateur a besoin de se reposer, de penser, de prier. Et les « gens qui ne sont pas sensés » ne s'étonnent pas le moins du monde qu'une personnalité aussi extraordinaire ait quelque chose de mystérieux.

Où se rend donc maître Vincent? Oh! il ne sera point embarrassé. S'il y a dans la ville un couvent de dominicains, sa place sera toute trouvée. Il n'aura qu'à y élire domicile. La règle de son ordre le lui prescrit, et puis son cœur le pousse vers ses frères en religion dont il vit ordinairement, et par la force des circonstances, si séparé. Le prieur conventuel a dû tout prévoir, et les magistrats n'ont certainement pas

pieusement conservée dans la chapelle des Clarisses de cette ville. Elle ne mesure que trois pieds de long dans son état actuel, mais il se peut fort bien qu'elle ait été raccourcie dans sa partie inférieure à l'époque de la Révolution où il fallut la cacher. Si cette hypothèse était acceptée, il faudrait se représenter cette croix comme un long bâton vertical coupé par un bras transversal très haut placé.

(1) Procès-enquête de Vannes, déposition de Jacques Ysalguer.



pu se refuser à sa requête. S'il n'y avait pas de couvent dominicain, notre pérégrinant irait chez les frères de saint François ou bien chez tel ou tel notable chargé du soin de sa personne.

Arrivé ainsi au couvent, Vincent disparaît derrière la porte. La foule des spectateurs, grossie maintenant de la foule du cortège, s'éparpille. Chacun s'en va à sa guise au milieu des cris et de l'animation générale. Quelquefois, lorsque le maître paraît en public, il ne s'en tire pas à si bon compte. Dans une bourgade perdue des sierras espagnoles, sa « prédication avait attiré dix mille personnes. Tous se mirent à lui baiser les mains. Cela se reproduisit onze jours de suite. On était en juillet, et la fatigue fut telle, tant à cause de la chaleur des mains que de l'empressement de la foule, qu'il se trouva comme étouffé et asphyxié et qu'il fallut que chaque jour les consuls lui fissent cortège pour le reconduire à sa demeure et l'arracher à une mort assurée (1) ».

Mais supposons que maître Vincent ait réussi à se débarrasser de ces manifestations intempestives de vénération et de sympathie. Il est maintenant au couvent de son ordre, parmi les siens. Ses frères qui le reçoivent avec joie et fierté ne peuvent se défendre d'une certaine terreur de toute cette foule. Leur jardin, leur clôture risquent d'être envahis, saccagés. Les murailles du jardin seront peut-être abattues, et pour éviter que leur maison elle-même ne soit livrée aux indiscrétions d'un public indésirable, ils ont dû

(1) Enquête de Naples, déposition de Jean Eximène de Buerba.

abriter le maître, non point dans le dormitorium où habitent les religieux, mais à la porterie, à l'hôtellerie, dans cette partie du couvent où tout le monde a un accès facile. Là la foule pourra pénétrer avec moins d'inconvénients. Les malades laisseront bien leurs croûtes et leurs crachats. Mais on en sera quitte pour un bon balayage.

Quant à Vincent, aussitôt entré au couvent, son premier soin est d'en visiter l'église. Ce serait bien extraordinaire s'il n'y avait pas là quelque madone renommée ou quelque culte spécial d'un saint ou quelque relique insigne, voire même, grande richesse, le corps entier d'un bienheureux. Maître Vincent Ferrier arrive donc, suivi de toute la communauté; il se met à genoux et prie de toute son âme, pour lui, pour cette foule qui l'entourait tout à l'heure, pour tous ces religieux qui l'observent à présent. N'est-ce pas d'ailleurs une manière de leur prêcher le Christ que de leur donner le spectacle d'une prière pieuse?

Au procès de canonisation, une déposition bien intéressante raconte l'arrivée de notre pérégrinant au couvent de Castres, alors vaste, prospère, et surtout riche du corps de saint Vincent martyr, son patron. Cette fois-là, la prière dut être plus fervente encore que de coutume. L'auteur de cette déposition mentionnant le passage de maître Vincent à Castres est un religieux du couvent (1). La curiosité de ce bon frère nous a valu de précieux renseignements sur la manière dont le saint passait la nuit. Il ne mangeait pas le soir et se rendait directement dans sa cellule. C'est

(1) Enquête de Toulouse, déposition très détaillée de frère Jean Massa.



là que notre indiscret l'épia par le trou de la serrure. Cette cellule, c'est lui-même qui l'a préparée pour avoir l'occasion d'approcher le grand homme de plus près. Dans la chambrette, nul ne couchera jamais plus. On la transformera en oratoire.

Mais à la grande surprise de l'observateur, Vincent ne fait pas usage du lit confortable qui lui avait été dressé. Le maître ouvre quelques paquets. Il en sort des manuscrits et il passe sa nuit à lire, à prendre quelques notes, à méditer, à se promener en long et en large, entrecoupant seulement ce labeur par quelque courte sieste qu'il prend sur la table ou à même le sol.

C'est que maître Vincent, tout le jour, est pris par ses occupations extérieures. Son intelligence et son cœur se passionnent pourtant pour les grandes questions qui agitent l'humanité. Pour sa pensée, toujours vivante, malgré le brouhaha des voyages, il prélève donc ces quelques heures libres de la nuit.

Le saint réfléchit maintenant plus qu'il ne lit. Il a l'air de prier. L'heure où les frères se lèvent pour matines approche. Il ouvre son psautier et commence seul à réciter les versets à voix basse. Le lyrisme et le symbolisme bibliques l'imprègnent. Son inspiration les transpose, les concrétise, leur donne vie. Et lentement, un à un, les psaumes passent sur les lèvres.

Cette nuit de Castres n'est pas une exception, elle est la règle ordinaire. En d'autres pays et à d'autres dates, d'autres curieux assistèrent par le trou d'une serrure ou par une fente du plafond à des scènes analogues de recueillement et d'étude solitaire. De cette cellule ils avaient l'impression que se dégageait une activité prodigieuse. L'homme qui était là vibrait sans doute à un diapason que seul il pouvait atteindre.

Ils croyaient même voir se dégager, à travers les demi-ténèbres que perçait mal la lueur jaune du lumignon, les effluves légers ou éclatants d'une lumière mystérieuse, surnaturelle.

Écoutez, c'est le vent qui souffle à travers les places désertes, les toits, les cheminées de la petite ville endormie. Dans l'ombre il fait bruisser les branches des arbres, il incline leur faîte et, sous sa caresse, la nature et les maisons frissonnent et geignent doucement. Mais à ce murmure, il semble qu'un autre murmure s'entremêle, plus subtil, d'un ton différent et qui les dépasse tous. Écoutez cette mélodie. Elle semble venir du cloître des frères prêcheurs, de la petite cellule qu'y occupe notre voyageur Vincent Ferrier. C'est sa prière qui monte vers le ciel et dont les échos affaiblis arrivent jusqu'à nous :

« Seigneur mon Dieu, que mon sort est étrange ! Quelle destinée est la mienne ! Je m'étonne de vos merveilles et je les admire. J'étais l'enfant d'un bourgeois de Valence et j'aimais la vie calme et douce du foyer familial. Et puis lorsque vous m'avez choisi pour être frère dans l'ordre de saint Dominique, j'ai aimé les cloîtres blancs, la double rangée des cellules silencieuses, le dormitorium où personne ne cause jamais, l'appel de la cloche qui disait, d'heure en heure : à l'office, à l'étude ! j'ai aimé chanter vos louanges dans les stalles du chœur, apprendre à vous connaître dans l'étude de la sainte théologie. Et les années passaient si douces, si fortes, si formatrices, j'avais quitté le monde et sa vanité, et j'avais trouvé, à la place de mes soi-disant sacrifices, la joie et la paix. Mais votre volonté désirait davantage. J'étais trop heu-

reux, trop tranquille, trop égoïste sans doute (1).

« Vous avez voulu autre chose. Vous m'avez chassé du cloître de mes frères. Vous avez fait de moi un mendiant, un prêcheur, un exemple pour les peuples et je suis errant à travers la chrétienté à l'image de votre divin fils Jésus sur les routes de la Galilée. Vous avez voulu que je ressemble à ce Rédempteur autant qu'un homme puisse lui ressembler sur terre. Et c'est dans ma vieillesse que vous m'avez choisi pour porter une partie de sa croix. Vaincu par l'âge, je n'ai pas une pierre pour poser ma tête, chaque jour je marche, et chaque nuit je repose sous un toit d'emprunt. Sans trêve (2).

« Je suis un galérien de l'apostolat, un galérien de Dieu. Mais ma galère m'est douce et je vous en remercie. Oh! mon Seigneur, dans la conscience que j'ai d'être inférieur à ma tâche, je vous bénis de m'avoir donné cette consolation ineffable de ressembler à votre Christ. D'autres pourront imiter sa douceur, d'autres sa patience, d'autres sa force, d'autres sa justice; mais ils n'auront pas cette surabondance de grâce d'avoir à imiter sa propre vie enseignante et pérégrinante.

Combien est grande la vocation que vous m'avez choisie. Elle est si grande que les hommes ne la comprennent pas. Ils ne comprennent pas mon amour pour eux. Mais ils en devinent quelque chose et ils me payent de retour par une sympathie qui est une bien douce récompense. Et pourtant, malgré l'affec-

(1) D'après la lettre à Benoît XIII. Fages, *Histoire*, t. II, appendice, p. xxxii.

(2) Sermons sur l'Imitation du Christ. *Sermons*, édit. 1729, p. 109 et 119.

tion de cette foule qui se presse autour de moi, je suis solitaire, je suis solitaire parce que ma pensée dépasse trop leur pensée, parce que je comprends l'Église, parce que je comprends les distances des peuples. Je vois la terre à rechristianiser et c'est pour la rechristianiser village par village que vous m'avez arraché à ma patrie et à mes frères (1). Et c'est pour cela que cette nuit je suis dans ce bourg perdu.

« Comme je suis petit aussi, je ne suis rien par moi-même qu'un pauvre vieux, brisé, qui n'en peut plus, qui ne sait rien ou plutôt qui ne sait que son ignorance et sa lâcheté. Pitié, mon Dieu, donnez-moi la grâce de me rendre compte de plus en plus que je ne suis rien et que vous êtes tout (2). Et ces braves gens qui, tout à l'heure, me portaient en triomphe, croient que je suis tout. Ils ont oublié que seul vous êtes tout. C'est vous qu'il fallait porter en triomphe, c'est vous qu'il fallait honorer, adorer, comme je vous adore en ce moment.

« Oui, sans doute, je n'ai pas à me le dissimuler, vous m'avez prêté une voix puissante, un cœur chaud, un esprit pénétrant. Mais quel usage ai-je fait de ces instruments destinés à proclamer votre gloire? Oui, sans doute, c'est vous, c'est votre Christ, ce sont vos saints patriarches Dominique et François qui m'ont guéri sur mon grabat à Avignon, et qui m'ont donné la mission solennelle d'aller prêcher la chrétienté, de lui faire connaître ce qu'elle est, ce qu'elle doit être. Mais comme je suis faible et lâche ! Comme je suis

(1) Lettre à Benoît XII, *ibid.*

(2) *Traité de la vie spirituelle*, chap. v, 2e alinéa ; l'inspiration de ce chapitre vaut d'ailleurs pour toute cette prière, *ibid.*, chap. III et IV.

tenté d'oublier la vérité : à savoir que vous êtes tout et que je ne suis rien ! Je me sens souvent bien près d'être comme ces pauvres gens qui vous ont complètement oublié. Dans ma misère alors je compatis à leur misère. Autour de nous, mon Dieu, pour le moment, une nuit matérielle obscurcit la nature. Mais la nuit de l'Église et les ténèbres des âmes sont bien plus grandes. Je l'éprouve chez les autres et en moi-même actuellement.

« Les pauvres âmes infidèles auxquelles votre nom n'a pas été prêché, comment, oh ! mon Dieu ! pourriez-vous leur en vouloir? Mais nous autres chrétiens, nous vous avons connu. Ceux de cette ville, par exemple, on leur a dit qui vous étiez. Ils fréquentent encore votre sainte Table et ils vivent comme si vous n'existiez pas. Et pourtant, mon Dieu vous ne pouvez point leur en vouloir. S'ils ont des yeux et qu'ils ne voient pas, c'est que leurs yeux sont à peine des yeux, c'est qu'ils sont des hommes et de faibles hommes. Oh ! je vous en supplie, malgré mon indignité, donnez-moi la grâce, la grâce que je veux mériter par plus d'abnégation et de patience, la grâce de leur venir en aide, de faire tomber l'écaille de leurs pauvres yeux malades (1).

« Oh ! mon Dieu vous me le devez presque, car enfin, c'est pour cette tâche que vous m'avez choisi. Vous m'avez déjà donné un gage. Voyez comme ils sont venus nombreux et de loin pour écouter ma parole, votre parole. Si vous avez permis qu'ils se trompent tant sur mon vrai mérite, si vous avez permis qu'ils me considèrent comme un être extraordinaire, comme

(1) Voir conclusion, p. 287, la belle prière de Vincent Ferrier sur la grâce.

un surhomme, comme un ange, n'est-ce pas pour tirer un bien de ce mal, n'est-ce pas pour vous faire connaître et aimer par l'intermédiaire de ma voix? Ils sont venus dans de si bonnes intentions, ces braves gens. Peut-être leur assemblée ressemble-t-elle un peu trop à une foire. C'est à vous, mon Dieu, de faire descendre sur eux tout à l'heure, pendant mon sermon, le souffle vivifiant de l'Esprit-Saint qui en fera des chrétiens pour toujours (1). »

Mais le temps passe, les coqs mêlent maintenant leur voix à celle du maître, glorifiant Dieu à leur manière. La nuit se termine. De toute part on entend du bruit. C'est la foule qui se réveille, grossie toujours de nouveaux arrivants. Tout le monde est déjà réuni sur la grand'place, et si la grand'place est trop exigüe, à l'extérieur de la ville, là où ont lieu les marchés, les jeux du dimanche, à travers les prés voisins. Il y a des gens aux fenêtres, sur les toits, dans les arbres, sur des carrioles. Beaucoup ont passé la nuit sur place pour être aux premières loges. Des prêtres de la suite de maître Vincent maintiennent un certain ordre, s'efforcent, au moins pour les premiers rangs, de séparer les hommes des femmes (2).

Tous les yeux sont braqués sur une haute estrade. Elle a peut-être dix pieds de haut. Elle est couverte de riches étoffes et supporte un autel. Tout autour s'alignent des barrières. Des places d'honneur attendent les notables du pays. Des moines, des prêtres, tout un peuple de cléricature s'agite.

(1) *Traité de la vie spirituelle*, chap. XIII.

(2) Enquête de Bretagne, déposition du sénéchal Olivier du Quirisec.

Déjà la messe commence. Des chantres de profession amenés par maître Vincent et choisis avec soin pour leur voix mâle participent à cette cérémonie. Cette messe est longue et solennelle. Le maître a des choses importantes à dire au peuple et il prie pour lui. D'ailleurs il a le sens de la pompe liturgique. Il célèbre magnifiquement. Le geste lent des encenseurs, sa propre voix, l'évolution des ministres autour de l'autel impressionnent profondément cette mer humaine qui l'entoure.

On aperçoit son dos qui se voûte pour lire sous sa lourde chasuble gothique, avec, au cou, le collier blanc de l'amict gonflé par le capuce. De temps à autre il entonne : *Gloria in excelsis... Oremus.* Et la voix de ce vieil homme sonne encore forte avec des tonalités argentines au-dessus de la foule recueillie. Elle ondule en vagues superbes dans la préface, elle invoque les anges, les saints, les rend présents à ces âmes d'artisans et de laboureurs. Puis c'est le silence solennel de la consécration. Puis la voix reprend, suppliante pour le *Pater Noster* lorsqu'elle s'adresse au Père qui est dans les cieux, paternelle lorsqu'elle salue la foule d'un *Dominus vobiscum.* « Que le Seigneur soit avec vous. »

L'office touche à sa fin, mais la foule est déjà saisie. Le maître, en se retournant rapidement, a béni d'un geste large. Il a récité l'Évangile où il est dit qu' « au commencement était le Verbe et que le Verbe était Dieu... » On lui ôte les ornements sacrés. A la place de leur or et de leur soie voyante on le couvre d'une vaste chape noire dont les plis larges oscillent autour de lui. Il se dirige vers une tribune située près de l'estrade et un peu surélevée. C'est de là qu'il va

s'adresser au peuple. Il y accède par un escalier improvisé aux marches raides. On sent son effort pour monter, on l'aide, on le hisse. Chacun remarque : « comme il est vieux (1) ».

Le voilà en chaire. Maintenant il fait face à la foule qui n'avait qu'entrevu en quelque rite de la messe son masque plissé où errait un pâle et perpétuel sourire. Les auditeurs peuvent le contempler à présent.

Il est laid (2) ; ses traits sont accusés, son nez est démesurément long, ses os saillants, sa peau est tannée par l'air et le soleil. Pourtant il ne paraît plus vieux cette fois. Son visage brille d'un feu extraordinaire. Le sang afflue à ses joues, ranime leur teint. Les yeux, des yeux espagnols, passionnés, fougueux, attirent, magnétisent, subjuguent. Avec leur pupille noire et leur blanc mat, ces yeux chastes et jeunes proclament à la fois la volonté froide et l'exaltation de la pensée. Il est chauve, mais sa tête est couronnée d'un bandeau de cheveux, jadis fauves, encore blondissants ou cendrés avec des reflets de cuivre. Son ardeur à communiquer ses idées, sa foi à soulever des

(1) Au sujet de cette scène de prédication et de la messe qui la précède, le nombre des témoignages est considérable. S'il fallait en citer un de préférence aux autres, ce serait à l'enquête de Toulouse celui de l'évêque de Toulouse, tant à cause de son autorité que de ses nombreux détails pleins de vie. La fatigue du prédicateur est surtout remarquée par les témoins de Bretagne, peu de temps avant sa mort (dépositions de l'archiprêtre Yves Gluidic, d'Henri du Val, etc., etc.)

(2) Les témoins du procès s'étendent peu sur le portrait physique de saint Vincent. Les caractéristiques qu'ils relèvent se retrouvent pourtant dans *la Statue de l'île aux Moines* (voir la brochure ainsi intitulé par le Père Nicol). Cette statue de bois vermoulu vise évidemment à être ressemblante. Elle est de l'école si réaliste du quinzième siècle.



montagnes, sa foi de thaumaturge, sa conviction débordante, sa sainte passion, tout cela éclate si violemment en lui qu'avant qu'il ait commencé l'auditoire en reçoit un choc. Lui-même, transfiguré en un homme de trente ans, en un être surhumain, il parlera des heures et des heures sans sentir de fatigue et sans prendre de répit.

Sont-ce des paroles, ces accents tantôt formidables et tantôt murmurants, tantôt argentins et tantôt claironnants qui s'échappent de sa poitrine, résonnent dans l'air, scandés d'un geste à la fois ample et dominateur, suave et persuasif, irrésistible? Telle était la puissance d'évocation de cette voix qu'un jour, à Toulouse, comme il prêchait sur ce texte : « Morts, levez-vous et venez au jugement », elle éclata en foudres si terribles, son poing battit l'air en une menace si absolue que des dizaines de milliers d'hommes crurent qu'ils assistaient purement et simplement à la fin du monde, que l'ange du jugement embouchait sa trompette, que les cieux étaient ouverts, que le Christ était là, assis au milieu de ses saints, de ses martyrs, de ses cohortes angéliques, que leurs péchés criaient en eux ; et, au geste immense de maître Vincent, tous ensemble, tantôt ils se roulaient dans la poussière, tantôt ils se relevaient hurlants, éperdus.

Chaque sermon durait deux heures, trois heures, tous les jours, à moins de quelque indisposition du maître, ce qui n'arrivait pas deux fois par an. Et partout c'était la même chose. Partout les auditeurs revenaient et ne se lassaient pas et ne percevaient pas le temps qui s'écoulait et n'aspiraient qu'à revenir le lendemain, qu'à revenir toujours entendre les paroles de ce maître qui avait fait jaillir en leur cœur endurci

le sanglot et la joie du repentir, la conviction que tous les hommes sont frères, la conviction que les hommes s'aiment, la conviction que tout est changé là où se fait entendre l'extraordinaire prédication.

C'est que Vincent est aussi attachant qu'il sait être terrible. S'il est un justicier, il est surtout un ami; s'il lui arrive de parler aux pécheurs comme à des misérables, il leur parle bien plus comme à des enfants. Il apporte le pardon et la réconciliation, non l'opprobre et le désespoir. Il verse le baume sur la plaie. Si parfois, du haut de l'estrade où il tempête, il marque à la foule toute la distance qui sépare la parole de Dieu de la chronique faiblesse humaine, il sait bien vite aussi faire oublier cette distance et inspirer confiance, courage. Il n'est plus distant du tout. Il parle en frère à des frères, bien plus en brave homme à des braves gens. Il ne les appelle ni « chrétiens » comme Bossuet, ni « mes très chers frères » comme nos prédicateurs modernes. Il les appelle tout simplement « bonnes gens », bonne gent, d'un ton large et sonore qui sent la main tendue et la conversation de plain-pied d'égal à égal. Dans les intervalles de deux saintes colères, il est le bonhomme Vincent. Il oublie son titre de légat du pape, il oublie sa maîtrise en théologie, il oublie qu'il est l'ami des rois. Il s'occupe tout entier à détendre ses bonnes gens avec des histoires piquantes. Du moins ces histoires sont-elles toujours morales. Le gendarme n'y est jamais rossé, le voleur y est toujours puni et l'édification y trouve toujours son compte. On rit, mais ce n'est jamais qu'aux dépens du diable. Et puis maître Vincent sait que les meilleures plaisanteries sont toujours les plus courtes. Bien vite il s'élève à nouveau avec ses auditeurs à

des points de vue plus élevés. Il a distrait en instruisant et en reposant. Maintenant il peut redevenir très sérieux.

Ainsi sa prédication toute humaine, toute sympathique à l'humanité, reproduit, dans ses tonalités diverses, cette richesse même de la vie des hommes qui se joue si rapidement entre les extrêmes, entre la joie et la tristesse (1). C'est si humain que chacun se reconnaît, que chacun se croit visé, que chacun prête à maître Vincent un don de double vue. Son regard est si vif et si étincelant que chacun le croit braqué sur lui. Les plus pécheurs halètent, humiliés et consolés à la fois, se sentant damnés en enfer et au même moment voyant le Christ et la Vierge les appeler et leur tendre les bras.

Ce sont alors les confessions que les prêtres reçoivent, les réconciliations de particuliers brouillés entre eux. Chacun s'arrange pour son compte, à l'amiable, dans un coin, avec Dieu et avec les hommes.

Arrive l'heure du repas. Cette fois-ci, maître Vincent ne peut pas se dérober comme la veille au soir (2). Il faut céder aux exigences de l'hospitalité municipale. Il faut aller banqueter aux frais de ces messieurs de la commune ou de quelque grand personnage. On apporte plats et victuailles. On emplit de vin la tasse de Vincent qui s'arrange toujours pour n'y

(1) Ces courts aperçus sur la prédication de Vincent Ferrier ne l'envisagent que d'une façon très extérieure, telle qu'elle apparaît en dehors de toute question de contenu positif. La structure des sermons, les matières dont ils traitent seront, en effet, l'objet de deux chapitres : chap. IV et chap. V.

(2) Cependant s'il y avait dans la ville un couvent dominicain et surtout s'il demeurait plusieurs jours, Vincent Ferrier devait arriver à se libérer des repas pris en public.

puiser que peu à peu en la remplissant d'eau au fur et à mesure. Il prend soin aussi de ne vider que très lentement son écuelle. Il ne mange donc que du premier plat ou des deux premiers. Cette tactique est à la fois mortification et nécessité de vie pour ce sexagénaire qui n'aurait pu se permettre tous les jours de grands exploits gastronomiques. A cette table officielle, il faut parler, sourire, contenter tout le monde et chacun. Il faut surtout prêter l'oreille à ce qui se dit. Bien des sujets sont abordés : religion, politique, vie sociale (1).

Après le repas, ni sieste, ni trêve, ni repos. Des gens arrivent à qui le prédicateur avait fixé un rendez-vous pour discuter quelques question importante, ou pour examiner l'état de leur âme trop compliqué pour être soigné par les prêtres de la suite (2).

L'après-midi s'avance. Il faut songer à partir pour l'étape suivante. La cohue attachée aux pas du maître se reforme en ordre de marche. On fait les paquets. On met sa selle à l'âne. Il faut prendre congé du prieur dominicain et de ses frères, de l'abbé bénédictin et de ses moines, des curés séculiers et de leurs prêtres, des officiers de la ville, des bourgeois, des corporations, dire encore quelques paroles à des gens rassemblés en groupes plus compacts. Enfin on monte sur l'âne et en avant la caravane.

Les auditeurs du matin suivent encore sur la route plusieurs lieues durant. Ils envient ceux qui peuvent, libres de femmes et d'enfants, libres de soucis maté-

(1) Enquête de Bretagne, déposition d'Yves Gluidic. On verra plus loin comment Vincent est mêlé à tout cela.

(2) L'action religieuse et sociale de saint Vincent Ferrier durant son apostolat sera étudiée en détail, chap. v, § 2.

riels, voyager par le monde avec maître Vincent et profiter chaque jour de lui. Parfois même, à tort ou à raison, coup de tête ou résolution froide, ils n'hésitent pas à tout quitter pour aller là-bas, ils ne savent où, contribuer avec le maître au rajeunissement de la chrétienté.

A un carrefour de la route, le groupe des notables se détache, et c'est, pour d'ultimes remerciements, une courte halte. On offre des présents au maître qui, le plus souvent, les refuse, surtout lorsqu'ils consistent en des bourses pleines d'écus (1). S'il juge opportun d'accéder aux désirs généreux de ses hôtes, il remet cet argent à des sortes de majordomes de sa suite qui le distribuent aux disciples au prorata de leurs besoins.

La caravane s'éloigne dans le lointain, au chant de quelque pieux cantique.

Dans le cas où maître Vincent reste plusieurs jours dans le même pays, au lieu de cette marche vespérale, il redonne le soir un nouveau sermon à quelque communauté religieuse ou sur quelque sujet plus particulier.

A ces scènes de vie nomade et évangélique, vous pouvez adapter le cadre de votre choix. Vous pouvez songer à quelque village breton avec ses toits d'ardoises et sa rue en pente et placer devant vos yeux le cortège de saint Vincent que le peintre Maurice Denis y fait circuler (2). Vous pouvez songer au Puy-en-Velay dominé par le rocher de l'Aiguille et la grande cathédrale ; ou bien à la bastide de Montferrand avec

(1) Procès-enquête de Toulouse, déposition de frère Pierre de Pelapiga.

(2) Aquarelle de l'*Histoire religieuse* de Georges Goyau (*Histoire de la nation française* de G. Hanotaux).

ses maisons aux larges baies romanes, ses rues tirées au cordeau pleines de brayauds au visage et à la voix rudes, avec, à l'arrière-plan, les grosses bosses rondes ou carrées des monts Dôme. Vous pouvez songer à quelque coin de Toulouse, à quelqu'une de ces églises de briques roses et presque transparentes, par exemple, à la place biscornue et au portail dissymétrique, mais si harmonieux, de la vieille cathédrale Saint-Étienne ; ou bien sous une chaleur moite à la Valence du *Cid* avec ses remparts mauresques et ses rues de guingois, sa race petite, brune, gaie ; ou bien à quelque bourg actif de la montagne catalane avec ses habitants sombres et volontaires. Vous pouvez songer à quelque décor que ce soit de la France, de l'Espagne, de la Haute-Italie et par où maître Vincent est passé : qu'il soit mont ou plaine, chaud ou froid, clair de soleil ou gris de brume, la procession de Vincent Ferrier y retentit de ses cris de pénitence et la grande voix du maître remplit la voûte des cieux, tantôt hautaine et accusatrice, tantôt bonhomme et consolante.

## III

Tandis que la grande voix de maître Vincent se perd peu à peu à l'horizon et enseigne des peuples nouveaux, ses échos semblent retentir encore dans le cœur et la mémoire de ses anciens auditeurs. L'impression de son passage a été trop forte, le cours de la vie a été trop interrompu pour que l'oubli se fasse vite. Les braves gens cheminant sur la route ou assis au pas de leurs portes ou groupés sur la place du vil-

lage aimaient à se rappeler les merveilles du maître. Sans doute, souvent. il n'avait pas opéré des miracles chez eux ou plutôt il n'en n'avait pas accompli d'autres que sa belle prédication et le bon fruit qui en avait été tiré. Mais dans tel ou tel bourg voisin et là-bas en Catalogne, en Italie les faits surprenants étaient foison. Quelle bonne fortune lorsque à cette conversation venait se mêler quelqu'un des anciens compagnons du maître, l'un de ceux qui l'avaient accompagné dans ses courses.

Les langues allaient alors bon train. On racontait comment à Vannes il avait ressuscité le jeune enfant Dreulin, fils de ses hôtes, tombé dans une lessive bouillante (1). Une autre fois, il avait guéri un homme dont le ventre pendait à tel point que son nombril traînait par terre et il en était sorti soixante pierres, grosses chacune comme un jaune d'œuf. Les miraculés de toutes sortes : ulcéreux, lépreux, pestiférés, démoniaques, hystériques, paralysés, ne se comptaient plus. A Béziers, la pluie s'étant mise à tomber pendant le sermon (2), les auditeurs voulurent se mettre à l'abri. Mais le prédicateur les retint et presque immédiatement le soleil revint. On y vit un miracle. On racontait qu'il avait débarrassé Murcie d'une invasion de sauterelles et de charançons (3) en aspergeant d'eau bénite les quatre coins de la ville.

Le vieux compagnon du prêcheur, qui était présent, prenait la parole et traitait par le menu des choses plus extraordinaires encore « J'étais, disait-il (4),

(1) Procès-enquête de Vannes, déposition Dreulin.

(2) Procès-Toulouse, déposition de Raymond Fabri.

(3) Procès-Naples, Dona Alvira Rodriguez de Orihuela : Orihuela est proche de Murcie.

(4) En réalité ce discours a été tenu textuellement au procès

de la compagnie de maître Vincent, lorsque nous arrivâmes dans une ville de la Catalogne appelée Vilalonga, au nombre d'environ mille personnes. Un seigneur lui offrit une collation ainsi qu'à sa suite. Ce seigneur s'appelait Saint-Just, je l'ai vu, je lui ai parlé. C'était au mois d'août ; il avait offert ce vin dans un vaisseau contenant un demi-tonneau. Maître Vincent d'abord, puis tous ceux de sa suite, burent de ce vin. J'en ai bu aussi et il se trouva, qu'à la fin, le tonneau, de ceux qu'en langue catalane on appelle comporte et qui ont deux anses, fut encore trouvé tout plein comme si personne n'avait bu. Maître Vincent arrivait au bourg de Saint-Martin, trois milles plus loin, lorsqu'il vit venir l'homme charitable auquel il dit devant moi : « Allez et gardez ce vin, donnez-en cependant à tous ceux qui vous en demanderont. » Or, j'ai revu cet homme dix ans après, il donnait encore de ce vin à tous les malades, et quelle que fût leur maladie, ils étaient guéris. Et cet homme n'a pas craint de m'affirmer sur le salut de son âme qu'il en donnait tous les jours et que le vin ne diminuait jamais. J'ai été témoin de ce miracle l'an de grâce 1415. »

« Une autre fois j'allais (1) en compagnie de maître Vincent en Catalogne quand nous arrivâmes en un lieu situé entre les bourgs de la Roche et de Saint-Solon. Toute la compagnie était harassée et mourante de besoin. Attristé, l'apôtre s'engagea dans un sentier abrupt qui menait à un bois près d'une petite maison.

par un ancien compagnon du maître devenu personnage considérable et évêque de Télésia.

(1) Procès-Naples, Antoine Roca. On remarquera avec quelle modération le témoin admet la possibilité d'un miracle.

Nous le suivîmes. Il s'assit sous un chêne et donna l'ordre de s'asseoir et de se reposer un peu. Et voilà qu'au bout d'un instant, nous vîmes déboucher de tous côtés des gens qui portaient une telle abondance de victuailles que tous, quelque faim et quelque soif qu'ils eussent, furent rassasiés ; et ils attribuèrent la chose plus à un miracle qu'à un secours humain. Or, il y avait là deux mille cinq cents personnes. »

On renchérissait. Le maître avait le pouvoir de se faire entendre à distance. Une femme d'Alicante l'aurait ainsi entendu prêcher à Valence et de même le sacristain de Suesca, bourg situé à deux lieues de la ville. Un moine de Majorque qui ne pouvait le suivre à Tolède monta sur le clocher de l'église et entendit fort bien la prédication.

« Aviez-vous remarqué, disait un autre, comment le maître avait l'air de s'adresser à chacun en particulier (1)? Il parvenait à lire à travers les visages, à déshabiller les consciences, à répondre aux questions avant qu'on les lui posât. » — « J'en sais quelque chose, répliquait le compagnon qui avait vécu avec Vincent Ferrier. Figurez-vous que quand j'étais jeune (2), j'étais d'une perversité précoce. Or, maître Vincent savait évidemment de moi des choses connues de Dieu seul. Un jour, il me dit : « Si je ne savais que vous tra-« vaillerez à ma gloire après ma mort, je ne vous souf-« frirais pas dans ma compagnie, tant que vous êtes

(1) Maître Vincent Ferrier agissait ainsi intentionnellement, il le dit dans son *Traité de la vie spirituelle*, chap. XIII.

(2) Ce fragment est encore emprunté textuellement à la déposition de l'évêque de Télésia jusqu'aux mots : je me sentis consolé. Le reste est compilé d'après le procès ou les vies de saint Bernardin de Sienne.

« perverti. — Hélas, cher maître, répondis-je, priez « Dieu pour moi. — Ainsi ai-je fait, répliqua-t-il, et « j'ai obtenu que vous ne soyiez pas damné. La « bonté de Dieu vous donnera même la prospérité « et une vieillesse heureuse. Cependant allez et lisez « le livre du mépris du monde. Et je me sentis « consolé.

« D'ailleurs le maître n'avait pas besoin de voir les gens pour deviner ce qui se passait. Il avait connaissance d'événements qui se produisaient à des centaines de lieues du point où il se trouvait. Il aurait ainsi appris à Morella la mort du roi Martin d'Aragon qui devait être pour sa patrie le point de départ de révolutions terribles (1). Il avait eu connaissance, en plein sermon, de la mort de sa mère (2) ; de même, se trouvant à Tolède, de la mort de sa sœur.

« Et puis, c'était un prophète, un véritable prophète. Croyez-m'en. En 1415, malade à Perpignan, il annonce la date de sa guérison (3). En Bretagne, huit jours d'avance, il prévoit la mort de son socius dominicain (4). Un enfant qu'il a guéri est devenu, conformément à ses prédications, un théologien remarquable (5). On dit même qu'il a prédit la sainteté future des dominicains de son couvent de Valence. Tout le monde sait qu'à Lyon, en 1401, il avait annoncé la mort du duc Louis d'Orléans et les malheurs de la France. Et le grand franciscain

(1) Ranzano, AA. SS. avril, t. I, p. 502.

(2) Procès-enquête de Bretagne, déposition de Perrine Bazoalen.

(3) Ranzano, p. 499.

(4) *Ibid.*, p. 500.

(5) *Ibid.*, p. 502.

italien Bernardin de Sienne dont on parle tant, il lui avait prophétisé ses succès de prédicateur (1). »

Ces braves gens disaient là des choses bien extraordinaires et on ne jurerait point qu'il n'y ait pas parmi ces choses des exagérations ou même des faits transformés, controuvés. Et pourtant au procès de canonisation, trente ans après la mort du saint, à Vannes, à Naples, à Avignon, à Toulouse, cinq ou six cents personnes parmi lesquelles un roi, des évêques, quantité de prélats, de grands seigneurs, de gens de lois, ont affirmé sur leur conscience et honneur avoir été les témoins oculaires d'une masse formidable de miracles. Ils étaient donc sincères. Pourquoi se seraient-ils tous trompés? Admettez si vous voulez que ces faits prétendus surnaturels sont les plus simples du monde. Parlez de télépathie, d'hypnose, de suggestion, libre à vous, mais cela ne regarde pas l'histoire. C'est de l'explication après coup. L'historien se borne à constater des événements et ces événements merveilleux de la prédication de maître Vincent Ferrier, s'ils ne se présentent pas tous individuellement avec des caractères de parfaite authenticité historique, pris pourtant dans leur ensemble offrent des motifs de crédibilité qui approchent fort de la certitude.

Comment mettre en doute le témoignage d'un homme qui n'écrivait que pour lui-même et ne recherchait pas du tout la canonisation du maître pour lequel il n'avait qu'une sympathie mitigée. C'est Pierre d'Areyns dont nous parlons. Ancien camarade d'études de Vincent, il se séparait de lui par ses convictions poli-

(1) THUREAU-DANGIN, *Saint Bernardin de Sienne*, p. 32.



tiques et par toute sa mentalité terre à terre. Il vient de voir la scène et voilà comment il la résume laconiquement suivant son habitude : « Toute la ville de Barcelone le suivait, car une vertu sortait de lui et guérissait tous les malades et beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de raconter. » Et Pierre d'Areyns était là, vieille connaissance, vieux confrère, maître en théologie comme lui et de la même province, attelé à la même tâche depuis quarante ans. Or, ce passage est le seul texte de Pierre d'Areyns où il s'agisse de choses surnaturelles et non pas de mesquineries et de questions de personnes.

Comment mettre en doute que Vincent fût un thaumaturge quand nous avons de sources très différentes tant de renseignements précis et concordants sur la manière dont il opérait ses guérisons miraculeuses? Il faisait rassembler les malades dans telle ou telle ville. Avant ou après son sermon, ou même pendant, il prononçait sur eux une formule de prière. Le roi d'Aragon Alphonse V, maintes fois témoin de ces scènes, les rapporte ainsi (1) : « Il avait coutume d'imposer les mains aux malades en prononçant ces paroles : Que Jésus, fils de Marie qui t'a conduit dans la foi catholique t'y conserve et te rende heureux et te délivre de cette infirmité. » A Toulouse, du haut de l'estrade où il parlait du trône de saint Pierre, il ponctuait ses affirmations par des miracles. Faisant venir ou un sourd, ou un aveugle ou un paralytique, il les guérissait en disant : « Ma doctrine est aussi vraie que cet infirme est guéri (2). » Les malades attestaient

(1) Procès-Naples, p. 447, dans l'édition Fages.

(2) Édition Fages, *Sermons*, t. II, p. 382. Évidemment il y a pu y avoir un arrangement opéré dans les textes par les rédac-

que « Dieu était là ». C'est que tous ces miracles étaient pour manifester l'œuvre de Dieu et pour accréditer la parole du légat pontifical.

Pour les mêmes raisons, il paraît également difficile de rejeter la tradition d'après laquelle Vincent Ferrier fut un prophète. Voici une anecdote — si l'on peut traiter aussi cavalièrement une prédiction notable — qui peut être considérée jusqu'à un certain point comme une confirmation. Elle est rapportée par Ranzano en 1455 (1). Le pape régnant était le héros même du petit récit qui va suivre : Callixte III. Or, le pontife et les autorités romaines laissèrent publier ce que voici :

Alphonse Borgia, tel était le nom de famille de Callixte III, était originaire de Jativa près de Valence. Sa mère le promenait tout enfant lorsqu'elle rencontra maître Vincent qui prophétisa pour lui les plus grandes destinées, recommanda qu'on surveillât ses études, qu'on soignât son éducation, car un jour il gouvernerait l'Église. Plus tard, à la suite d'un sermon, maître Vincent annonça au jeune homme que c'est lui qui, comme pape, le canoniserait. Si bien que lorsque âgé de soixante-dix-huit ans Borgia fut élevé au Souverain Pontificat à la stupéfaction universelle, il fut le seul à n'en être pas étonné. Comme avant l'élection on disait devant lui : « C'est le cardinal Bessarion qui sera pape. » Il répondit : « Non, ce sera moi, » ce qui parut beau radotage. Il fut pourtant choisi à l'unanimité. C'est bien Callixte III qui canonisa maître Vincent.

Mais parmi tous les miracles qui sont communément

teurs des sermonnaires dont nous apprendrons à connaître les procédés hardis au chap. IV, § 1.

(1) AA. SS., avril, t. I, p. 499. Voir aussi *Grande année dominicaine*, septembre, t. II, p. 875.



rapportés à notre dominicain, il en est qui le caractérisent plus encore que son pouvoir de thaumaturge ou de prophète. Ce sont les faits à la suite desquels on a attribué à leur auteur un extraordinaire don des langues. Il s'agit de sa faculté de parler en sa langue natale, le valencien, et de se faire comprendre idée par idée, presque mot par mot, par des auditeurs de toute origine : Français, Italiens, Anglais, Allemands, Castillans, Basques, Bretons, tous ignorants du valencien. Cette particularité est constatée au procès de canonisation par un grand nombre de témoins. Le recteur de l'Université de Paris, Nicolas de Clamenges, dans une lettre écrite à Gênes en 1405 (1), l'avait déjà très expressément reconnue.

Il convient tout d'abord, pour remettre les choses en place, de constater que maître Vincent, de son propre aveu, ne connaissait que trois langues : le latin, l'hébreu, le valencien. Il ne pouvait pas parler en latin à des ignares, encore moins en hébreu. Il leur parlait donc en valencien.

Ce valencien est proche du catalan. Ce sont en effet des colons venus de Catalogne qui un siècle et demi plus tôt, lors de la conquête chrétienne, avaient pris possession du royaume de Valence (2). Le catalan-valencien est une langue d'oc comme le provençal. De nos jours, un Catalan parvient à s'entendre avec un Auvergnat ou un Piémontais. En plein moyen âge, les divers dialectes d'oc, moins éloignés qu'à présent de leur souche latine, étaient moins différenciés entre eux. Le parler des îles Baléares et de Valence était si

(1) *Opera*, t. II, épître CXIII.
(2) Tourtoulon, *Don Jacques le Conquérant*, édit. espagnole, t. I, p. 313.

proche de celui de Limoges qu'on l'appelait le lémosin. La langue valencienne médiévale, c'est ni plus ni moins la langue des anciens troubadours. Elle était même si voisine du vieux français des pays de la Loire ou de la Seine, qu'en parcourant les sermons catalans de maître Vincent on lit à livre ouvert, sans s'apercevoir qu'ils sont écrits en une langue étrangère qu'on devrait ignorer en toute rigueur logique. Ce valencien contenait aussi bien des termes castillans et il était aisé au prédicateur d'apprendre la langue de la Castille suffisamment pour s'y faire comprendre. Laissant de côté cette Castille où il ne rencontrait pas d'obstacles insurmontables, on peut donc affirmer que depuis Murcie en Espagne jusqu'aux pays de la Loire, notre pérégrinant trouvait une vaste « France » au parler roman de langue d'oc encore peu différencié.

Et si les mots n'étaient pas toujours les mêmes, les gestes, le son de la voix, l'ardeur apostolique, la communication de pensée, la lecture sur le visage, ces sortes d'effluves qui se dégagent des personnalités fortes suffisaient à atteindre l'auditoire. Il n'y a qu'à aller en Espagne ou en Italie, pays dont les langues sont pourtant bien distinctes de notre français contemporain, pour se rendre compte qu'on arrive à suivre un sermon sur un sujet deviné, si le prédicateur met de l'accent et du cœur. Tout le monde de langue romane d'oc entendait donc ce que Vincent Ferrier (1) voulait dire.

(1) Ce problème du don des langues de saint Vincent Ferrier arrive ainsi en contact avec un problème beaucoup plus général : celui de la genèse de la France.

Vers l'an 600 sur le territoire de l'ancienne Gaule, existent des provinces périphériques très distinctes : Vasconie, Provence, Alsace très allemanisée, Armorique bretonnisée, Flandre toute franque et surtout trois grandes « entités » distinctes : Fran-

Il suffit maintenant de regarder une carte pour constater que maître Vincent s'écarte peu de ces pays où il se fait comprendre. En Piémont, par exemple, il peut encore entrer en contact avec l'habitant. En Lombardie, il devait avoir plus de difficultés ; aussi on ne constate plus par de nombreuses traditions l'efficacité de sa parole. En Savoie, il longe les pays allemands. En Bretagne, c'est surtout la Bretagne française qu'il évangélisa en détail.

Cependant le don des langues n'en demeure pas moins entier. Trop de témoignages sont formels. Ce

cie germanisée, Francie romane et Romanie non francisée.

La Francie germanisée était sur le Rhin et dans les pays de la Basse-Moselle. On y parlait allemand. Les conquérants devaient y être assez nombreux. La Francie romane occupait les pays de la Meuse et de la Seine, elle était sous l'hégémonie franque, mais les populations gallo-romaines lui avaient imposé leur langue. Au sud de la Loire et jusqu'aux Pyrénées, l'influence germanique était précaire. Le pays demeurait tout gallo-romain. En somme la Romanie proprement dite restait plutôt en dehors de la sphère d'action des Francs qui était une Francie bilingue de la Loire au Rhin.

Vers l'an 1200, après le démembrement de l'empire chrétien franc de Charlemagne et après l'émiettement féodal, les destinées respectives des « trois entités » ont changé. La Francie romane s'est de plus en plus éloignée de la Francie germanique et tandis que la Francie germanique est revenue à la Germanie, la Francie romane s'est rapprochée de la Romanie non francisée. Cette Francie romane a déjà gagné les pays de la Loire. Cependant, refoulée vers le sud, la Romanie non francisée se distingue, et peut-être de plus en plus, par sa civilisation et son parler d'oc, et elle est conquérante en Espagne, par delà la Catalogne, jusque dans le sud de la Péninsule.

Ce n'est guère que vers 1500 ou 1600 que les particularismes de la Romanie d'oc sont digérés. Encore aujourd'hui quelques-uns subsistent et le Français du Midi n'est pas près de s'identifier avec le Français du Nord. Mais surtout, au sud des Pyrénées, la civilisation romane de langue d'oc se maintient et est même dans une renaissance particulièrement brillante.

ne sont pas seulement les gens de langue d'oc qui comprennent merveilleusement l'orateur. Ce sont encore les Allemands, les Anglais, les Basques, les Bretons ignorant le français (1). Il y a bien don des langues. Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'en fournir une explication, mais de constater le fait.

Au reste, cette faculté ne se présente pas comme quelque chose d'absolu, d'automatique. Il est intéressant d'examiner de près les témoins. L'un d'eux, seigneur de Kaerdelan en Bretagne, a assisté à onze prédications. Il avoue que la première fois il ne put pas comprendre grand'chose. C'est par la suite seulement qu'il se mit à tout saisir. Un autre Breton, Jean Hodiern, prétend ignorer le français et le catalan. S'il a compris le prédicateur, c'est parce qu'il était guidé par l'accent et les gestes. Un autre et notable personnage, maître Prigent, avocat ecclésiastique et licencié en l'un et l'autre droit, a le mot tout à fait juste : « A Vannes, une grande foule d'habitants de la ville et des paroisses voisines, venue de deux et trois lieues, se pressait d'ordinaire autour de sa chaire et bien qu'ils ne furent pas habitués à l'idiome de la Catalogne dont se servait maître Vincent, cependant la douceur du discours, les gestes du prédicateur, et on disait aussi l'inspiration divine, faisaient retirer à tous un fruit réel de ces saintes paroles. »

Mais, après tout, ces réticences qui semblent être

(1) Pour les Allemands, cf. l'enquête de Naples et surtout Louis de Catalto. Pour les Bretons, l'enquête de Vannes et surtout Simon Magdo. Pour les Anglais, Vincent a prêché devant l'armée anglaise à Caen, et voir aussi Gilles Morelli à l'enquête de Toulouse. Voir encore : procès de Toulouse, disposition de l'archevêque, très formelle, édit. FAGES, p. 281, et FAGES, *Histoire*, 1re édit., t. I, p. XXXVII.





apportées au don des langues de saint Vincent Ferrier, ne sont que des apparences. Elles ne paraissent de véritables restrictions qu'en vertu d'une erreur psychologique inconsciente. On voudrait s'imaginer que le miracle s'est produit trois cent soixante-cinq fois par an pendant vingt ans. Il est déjà assez remarquable et extraordinaire qu'il ait eu lieu bien souvent, à des degrés divers, en des circonstances dissemblables.

Ainsi, il y a lieu de retenir comme des faits historiques le don des langues de saint Vincent Ferrier, son don de prophétie, son pouvoir thaumaturgique. Cela ne veut pas dire qu'il faille se solidariser *a priori* avec les narrateurs de miracles qui fleurirent dans les siècles suivants. On ne prête qu'aux riches, et saint Vincent était riche.

Que l'origine en soit populaire ou qu'elle doive être attribuée à quelques écrivains, il s'est créé en effet tout un folk-lore de saint Vincent Ferrier. Cette littérature est savoureuse et mérite une rapide mention. Elle a d'ailleurs son importance sociale puisqu'elle a tenu une place dans la pensée et la mémoire des hommes.

C'est l'anecdote de la femme laide. Un jour, Vincent passait dans une rue de Valence, lorsqu'il fut attiré par le bruit d'une dispute ponctuée de gifles. Il intervient dans cette scène classique de ménage. La femme lui explique ce dont il s'agit. Elle se plaint de vivre dans un enfer, rouée de coups par « son homme » qui la trouve laide. « Peu de chose », répond Vincent et d'un signe de croix il la rend la femme la plus jolie de la ville.

C'est la légende populaire de Montblanch en Catalogne. L'âne qui portait l'apôtre avait besoin d'être

ferré. Un maréchal ferrant fit la besogne. Mais, quand le saint le paya d'une bénédiction, il maugréa et jura de son mieux. Sur un signe de son maître, l'âne aussitôt se déchaussa de ses quatre pieds (1).

C'est l'histoire de l'hôtellerie merveilleuse surgie sur une route aride de l'Aragon pour le plus grand bien de la compagnie de saint Vincent. L'un des compagons se montrait indifférent, ne semblait pas se rendre compte qu'il y avait là une providence extraordinaire de Dieu. Après le départ, Vincent lui dit d'aller chercher son bonnet oublié à l'instant même dans l'hôtellerie. L'homme ne le retrouva plus, la maison s'était évanouie. Le bonnet était accroché à un arbrisseau (2). On montre encore cette coiffure.

Autre légende de chapeau. Aux portes de Valence, maître Vincent est abordé par une femme qui lui demande l'aumône. Il n'a rien, mais il se ravise et donne son couvre-chef. La femme fait le mouvement de refuser l'objet qui lui paraît bien inutile. « Prenez-le toujours, lui dit le saint, il vous servira. » Le soir, la pauvresse, reçue par charité dans une auberge, y guérit la migraine de l'hôtelier avec ce chapeau. La pièce à conviction existe encore ou plutôt ses reliques, car on l'a mis en un triste état en y faisant passer de l'eau pour la confection d'une pieuse jouvence (3).

C'est aussi l'histoire de la pierre de Cati en Aragon. Cette roche de granit est actuellement protégée par une chapelle dédiée au saint. Il y aurait gravé une croix avec son pouce, comme dans de la cire (4).

(1) Fages, *Histoire*, t. I, p. 254.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 285-286.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 430.
(4) *Ibid.*, t. I, p. 265.

C'est surtout la résurrection de Salamanque, souvent représentée par les peintres. Voici ce que, au couvent de l'inquisition de Salamanque, on lit dans le bas d'un de ces tableaux : « Le glorieux saint Vincent Ferrier prêchant tout près du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, dans un endroit appelé mont des Oliviers, affirma qu'il était l'ange que vit saint Jean dans l'Apocalypse qui allait volant par le ciel et disait : « Craignez Dieu et rendez-lui gloire. » Et en confirmation, il ressuscita un mort qu'on portait à l'église Saint-Paul et qui confirma ce qu'avait dit le saint (1). »

Dans le même genre dramatique, il y a l'histoire de deux criminels de Zamora. Condamnés pour vice impur, on les menait au supplice. Vincent croisa en route ce « funèbre » convoi. Il le fit arrêter. La foule s'assembla. Il se mit à prêcher sur la dépravation avec une telle virulence et avec un tel feu que les deux coupables s'enflammèrent comme des torches et furent à la lettre « carbonisés » de repentir. Cette dernière histoire pourrait bien être l'une des nombreuses imaginations d'un vieux prêtre, nommé Barthélemy, ancien compagnon du saint. Il la raconta au trop crédule Castillon, chanoine de Florence, qui la livra à l'imprimerie en 1496 (2).

Qu'y a-t-il de vrai en tout ceci? Qu'y a-t-il de faux? Quoi qu'il en soit, l'histoire n'en peut rien retenir, faute d'attestations suffisantes.

(1) Fages, *Histoire*, t. I, p. 332-335. Les premiers documents datent de : 1606, Gil Gonzales, *Antiquités de Salamanque*, voir chap. iii ; — 1612, Alonso Fernandez, *Histoire de San Estelan*, voir chap. viii ; — 1696, Jean de Araya, religieux de la Merci, très peu croyable, t. I, chap. xxx, p. 32-33.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 314.

Mais voici assez d'anecdotes. A raconter de belles choses, on risque de perdre de vue ce qui fait la physionomie une et puissante de saint Vincent Ferrier.

Quel est au juste le bilan de ce chapitre?

1° Maître Vincent parcourait la chrétienté;

2° Chaque jour il faisait ceci ou cela;

3° Il accomplissait aussi des miracles.

C'est épisodique, extérieur, matériel. Pas un des valets de ferme, pas une des humbles servantes qui entouraient sa chaire dans les bourgades les plus perdues ne se seraient satisfaits de cet exposé. Tous auraient senti que maître Vincent était bien davantage.

Sa prédication avait d'autres buts en effet que d'alimenter une chronique de faits merveilleux. Si l'infatigable pérégrinant poursuit à travers la chrétienté son épopée apostolique, c'est pour insuffler son idéal aux peuples. En sorte que les descriptions accumulées dans ce chapitre sont comme le décor, le bruit et le geste d'un enseignement. Il reste à entrer dans l'esprit et dans l'âme de cet enseignement de la chrétienté.

# CHAPITRE IV

## LE PRÉDICATEUR

**I. Ce que sont ces sermons de maître Vincent. — II. La vraie prédication de la fin du monde et la tradition de saint Vincent Ferrier « Ange du jugement ».**

Ainsi, c'est surtout en prêchant que maître Vincent Ferrier enseignait la chrétienté. Qu'était-ce donc au juste que ces fameux sermons qui obtenaient un si extraordinaire succès? Les opinions les plus diverses et les plus opposées ont été mises en avant. Les uns affirment avec conviction qu'il s'agit de purs « boniments » et en ce cas, l'enseignement du maître ne vaudrait pas cher. D'autres affirment avec non moins de conviction que Vincent Ferrier n'était pas un homme comme les autres, qu'il était un « ange » prédit par l'Apocalypse pour annoncer la fin du monde ; et en ce cas l'enseignement de ses sermons serait très spécial, mais fort peu banal.

Ainsi, avant même de l'avoir entreprise, on peut prévoir que l'étude du grand prédicateur médiéval présentera quelque intérêt.

### I

Quelle était donc la technique des sermons de saint Vincent, quels étaient ses procédés d'exposition, quel





était le choix des sujets traités, quelles étaient ses sources, que faut-il penser de la valeur de ces sermons en elle-même ou comparée aux sermons de ses contemporains En un mot, qu'est-ce que saint Vincent Ferrier orateur?

Pour pouvoir répondre, il faut tout d'abord se demander ce que nous possédons des prédications de maître Vincent. En dépit de l'attestation d'un manuscrit (1) qui se donne comme un autographe du saint, en dépit d'une tradition qui voit dans un recueil (2) les canevas que Vincent rédigeait lui-même avant ses sermons, nous ne possédons absolument rien qui soit un sermon du saint Vincent écrit par lui-même.

Seulement (3), les lettrés, les théologiens, les clercs, tous ceux qu'intéressait l'éloquence sacrée amenaient à la prédiction du célèbre orateur leur plume et leur écritoire et courbés, l'oreille au guet, la main agile, ils écrivaient sans trêve pendant les deux ou trois heures que Vincent restait en chaire (4). D'autres assistants se bornaient à rédiger dans un carnet des notes plus courtes à propos de chaque sermon (5). C'étaient des

(1) Celui de Pérouse. C'est bien sans doute un autographe, mais de ce recueil très serré de références et de plans, aucun éditeur de sermons de saint Vincent n'a jamais rien pu tirer. C'est une table des matières.

(2) Celui du patriarchat de Valence.

(3) Les témoins du procès de canonisation s'entendent à ce sujet; voir en particulier la déposition de l'archevêque de Toulouse.

(4) Nous connaissons le nom d'un de ces sténographes de saint Vincent. C'est le franciscain d'Aremberg. Les sermons qu'il a écrits sous la dictée du maître sont encore conservés à Fribourg.

(5) Tels sont les manuscrits du patriarcat de Valence, notes d'un auditeur du saint en Murcie et Castille; et le manus-

habitués qui suivaient longtemps le maître et qui désiraient garder une vue d'ensemble de son enseignement. Malheureusement, sermons *in extenso* ou carnets de résumés valent ce que valent ceux qui ont saisi les phrases au vol, les ont remaniées et traduites du valencien en latin. Les développements ont été modifiés et surtout la forte saveur du parler populaire a cédé la place à la froideur d'un latin macaronique. L'œuvre oratoire de saint Vincent Ferrier telle qu'elle nous est parvenue a donc été mélangée, recompilée par des écrivains médiocres. Ils lui ont fait subir les traitements les plus hardis. Ils l'ont réduite le plus souvent en un cycle unique allant de l'Avent à l'Avent avec un sermon pour chaque jour. Au cas où plusieurs prédications sont attribuées à une fête unique, elles sont toutes consacrées au même sujet (1). On n'avait nul scrupule à considérer le produit final de ces arrangements comme représentant encore la parole authentique du maître. Au point que le carnet de notes d'un auditeur conservant des pages blanches (2), il parut expédient de les remplir avec des textes confectionnés.

Quant aux livres imprimés sous le nom de *Sermons de saint Vincent Ferrier*, ils proviennent de ces manuscrits dont plusieurs éditions ont fixé définitivement la teneur dès l'invention de l'imprimerie. Il convient de reconnaître les qualités de ce texte imprimé. Des études

crit d'Avignon (notes du frère Anglade qui l'accompagnait à Majorque et en Aragon). Ils faisaient précéder leurs analyses des sermons d'indications de dates et de lieux ce qui est précieux pour l'histoire de Vincent Ferrier.

(1) Manuscrits de Pérouse, de Toulouse et deuxième partie du sermonnaire du patriarcat de Valence.

(2) Fin du sermonnaire du patriarcat de Valence.

de philologie approfondies seraient nécessaires pour démêler comment celui qui entreprit ce travail de rédaction utilisa les sermonnaires antérieurs. Mais de toute manière, ce fut un compilateur heureux et sagace.

Il existe aussi un recueil manuscrit de sermons de saint Vincent qui paraît remarquable et à certains égards proche de l'original du maître. Il mérite une mention particulière. Il s'agit de quatre gros volumes en idiome valencien (1). On y trouve des caractéristiques précieuses qui n'apparaissent pas dans les autres sermonnaires : la foule pressée des anecdotes, le piquant de la langue vulgaire, le ton bonhomme du prédicateur. Tout cela est vécu et il ne serait pas étonnant que le rédacteur de cet écrit ait été un auditeur assidu. Cependant, il semble avoir mis pas mal de lui-même dans son œuvre. Il a institué des groupements de sujets. Et puis il aime tellement le burlesque qu'il est difficile de savoir s'il n'a pas exagéré en ce sens les historiettes racontées en chaire par Vincent Ferrier.

En somme, des sermons se disent sermons de saint Vincent et ils ont bien pour origine sa prédication; mais on ne doit jamais les lire que sous bénéfice d'inventaire, en se bornant aux meilleurs manuscrits. Ce n'est pas une tâche commode que de démêler à travers ce fatras ce qui semble la pensée originale du prêcheur.

(1) Conservés à la Seo, c'est-à-dire à la cathédrale de Valence. Voir Gorce, *les Bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier*, chap. I, § 2.

*
* *

Il faudra procéder avec prudence et méthode et, puisqu'il s'agit d'entrer en contact avec saint Vincent Ferrier orateur, il sera bon de commencer par l'écouter parler à partir du moment où il a gravi les degrés de son estrade en plein air.

En chaire, maître Vincent, après le signe de la croix, commence par une formule tirée de l'Écriture et qui doit être, il l'oublie parfois, le guide et comme la clé de voûte de tout son sermon. Cette formule, il sait la choisir lapidaire, sonore, paradoxale même pour frapper la foule. Elle est généralement tirée de l'office dominicain du jour, de l'Évangile dont il vient de prendre connaissance en récitant ses Matines avant la prédication. Il ne s'appesantit pas. Son exorde est d'une extrême brièveté, ponctué de quelques « bonnes gens » qui le mettent de plain-pied avec son auditoire. C'est l'affaire de cinq minutes au plus. Selon une coutume alors nouvelle et qu'il a dû contribuer à accréditer parmi les prédicateurs, maître Vincent invoque alors la Vierge. Cette invocation consiste à la saluer d'un *Ave Maria* ou des premières paroles de cette prière.

Puis, nettement, avec une précision toute scolastique, comptant peut-être sur ses doigts, le maître énumère les différents points de sa division. Ces points sont nombreux. Il ne se borne pas aux deux parties de nos prédicateurs modernes ou aux trois parties de Bossuet. C'est un ancien professeur de logique que maître Vincent et professeur d'une lo-

gique qui ne démontre jamais sans se mettre en grands frais d'arguments multiples. Cet étalage, ce déploiement des points de vue et des preuves, c'est le régal des clercs, l'admiration des ignares, la marque de la richesse de l'esprit. Il y a aussi à ces nombreuses divisions une raison très pratique et très compréhensible. Le maître va demeurer trois heures en chaire et s'il reste une heure ou une heure et demie sur le même point, il va lasser son auditoire. Lui-même nous apprend qu'il veut se garder de ce défaut. « Les courges, dit-il (1), sont un mets exquis et délicat mais pour qu'elles ne brûlent pas en adhérant aux parois de la marmite, il faut pour bien les faire cuire toujours remuer avec une cuiller. » Le prédicateur aussi doit remuer sa cuisine. Il ne doit pas languir à la même place et doit varier son exposé.

Parfois ces divisions compliquées ne manquent pas de psychologie. A propos du texte : « Délivrez-moi, Seigneur, de la perdition, » Vincent distingue dans l'homme cinq perditions possibles (2) : pertes de l'esprit par l'orgueil, du corps par la luxure, du temps par la « neurasthénie », des biens matériels par l'avarice, du succès par l'inconstance. Ce qui lui permettra d'établir un idéal de vie en cinq points : être humble, chaste, bien prendre la vie, user convenablement des biens de ce monde, avoir de la volonté.

Mais il lui arrive d'être moins heureux. Le bienheureux Blaise est magnifié en ces termes : « Grain

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. I, introduction.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 26.

de froment tombant par terre » (1) d'où ses cinq vertus :

*Une humilité puissante parce que grain;*
*Une sublimité gracieuse parce que froment;*
*La lutte contre l'adversité parce que tombant;*
*La patience dans le malheur parce que par terre;*
*La félicité précieuse parce que mort.*

La division du panégyrique de saint Thomas apôtre étonne (2). Le texte : « Thomas l'un des douze qui était dit Didyme, » lui fournit ce curieux sectionnement : Il a six vertus :

1° *Une grande charité parce que Thomas;*
2° *Une grande humilité parce que l'un;*
3° *Une grande fidélité parce que des douze;*
4° *Une gracieuse chasteté parce que qui;*
5° *Une copieuse miséricorde parce que était dit;*
6° *Une vertueuse patience parce que Didyme.*

Autre division étrange : que fait l'âme sous l'accablement du péché lorsqu'elle sort de sa triste situation? Elle fait comme l'homme qui s'éveille au matin, à savoir dix choses (3) : L'homme : 1° ouvre les yeux ; 2° se met sur son séant ; 3° s'habille à moitié ; 4° sort du lit ; 5° crache ; 6° se chausse ; 7° met sa ceinture ; 8° se lave les mains ; 9° besogne un peu ; 10° s'en va déjeuner. (Il oublie de se laver la figure.)

De même, pour guérir l'âme, dix remèdes comme pour guérir le corps (4) : la suée, le vomissement, la

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 361.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 177 et suiv.
(3) *Sermons imprimés*, édit. 1729, t. I, p. 10.
(4) *Manuscrits catalans*, *passim* et *Sermons imprimés*, édit. 1729, t. I, p. 650 et suiv.

diète, l'onction, la saignée, le cautère, le clystère, le sommeil, l'exercice et la purgation. Lorsqu'il s'agit de faire avaler une purge, les médecins donnent d'abord du sirop pour masquer le goût désagréable : et voilà une subdivision de plus qui s'introduit dans ce dixième point consacré à la purgation.

Maître Vincent aime ces comparaisons concrètes. Dans la conversation de l'homme avec Dieu, il y a une gamme de six notes comme dans l'humble musique de ce monde (1). « Ut », c'est parler d'en bas, du fond de l'enfer, c'est renier Dieu, la Vierge et les saints. « Ré », c'est parler par crime et par blasphèmes. « Mi », c'est parler pour se louer soi-même et dénigrer les autres : il y a peut-être là un jeu de mots : mi = moi. « Fa », c'est déjà reconnaître ses torts et confesser ses fautes. « Sol », c'est parler pour louer Dieu au chœur distinctement et avec attention : *Laudate eum* « sol » *et luna*. « La », c'est parler pour louer Dieu aussi bien que possible. C'est sur le ton du « la » que les moines psalmodient au chœur. (Il est à remarquer que saint Vincent Ferrier, comme les musiciens de son temps, ne considère pas le « si » comme une septième note de la gamme.)

Joignez à ces discours familiers les gestes, les images, les accents, les saillies, les réflexions inattendues, et vous vous ferez peut-être une idée de cet orateur populaire. Il excelle lorsqu'il s'agit d'imaginer quelque histoire. Sa faconde est inépuisable. L'assistance va-t-elle fléchir, il sait vite réveiller son attention. Le jour où à propos de saint Vincent martyr son patron, il parle

(1) Édit. Fages, *Sermons*, Introduction.

de la sagesse théologique et de la sagesse angélique, il se rend parfaitement compte qu'il risque de passer au-dessus de ses auditeurs. Il aperçoit le danger et sait couper court (1) : Il s'adresse à des chrétiens qui vivent au milieu des juifs et des musulmans et s'en inquiètent : Il tient l'échappatoire. « Mais voici maintenant que viendrait bien une question car les Maures diraient : « Comment se fait-il que vous dites que le « bienheureux Vincent prêchait aux Juifs et que vous « ne dites rien des Sarrasins lorsqu'à Sarragosse et « dans ces parages, il y a beaucoup de Maures. » Et je répondrai que si je n'en ai pas fait mention, c'est que le bienheureux Vincent prêchait non aux Maures, mais aux Juifs, parce qu'en ce temps il n'y avait pas de Maures mais des Juifs. Et il n'y a de Maures que depuis huit cents ans et avant ces huit cents ans, tous étaient chrétiens. Et, par exemple, saint Augustin qui, lorsqu'il n'y avait pas encore de Maures, a été évêque d'Hippone. Et donc les Maures ne sont pas autre chose que des chrétiens renégats. » Seulement même ces Maures et ces Juifs lasseraient s'ils restaient encore en scène : ils font place à une autre histoire.

Comment donc intéresser, des heures durant, de braves campagnards à Saint-Martin de Tours ! Vincent se sert bien entendu des anecdotes de la *Légende dorée*. Mais les anecdotes mêmes finiraient par déplaire. Il ne faut pas traîner sur chacune d'elles. Le maître les affuble d'une morale et d'un catéchisme élémentaires, ce qui leur donne une petite tournure piquante et originale. Voici Martin, âgé de huit à neuf ans, en

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 338.

quête de la religion vraie (1). Il hésite entre la païenne, la mosaïque et la chrétienne. Avec son père païen, il discute sur les idoles. Puis il controverse avec un rabbin auquel il reproche d'ignorer les destinées de l'âme après la mort et d'être par trop matérialiste. Il vient alors trouver un évêque auquel il soumet ses difficultés. Ces difficultés ne sont au fond que celles des auditeurs de maître Vincent. Il s'agit des grandes questions du dogme : Trinité, péché originel, Eucharistie. En quelques phrases, l'évêque justifie tout : Dans un seul soleil, n'y a-t-il pas « la substance, les rayons et la chaleur, ce qui fait trois comme dans la Trinité ». Alors, Martin embrasse le catholicisme et apprend le *Credo* qu'il aime beaucoup à réciter. Honte pour ceux qui ne savent pas le *Credo* ou ne le récitent jamais? — Ici, il faut faire une petite diversion. « Quelqu'un, proclame Vincent, me demanderait-il de qui je tiens ces faits? Mais c'est de l'histoire. » Et il commence à réciter le début des leçons du bréviaire. Impossible de ne pas accorder à un personnage si bien informé toute sa confiance et toute son attention. Il expose donc avec importance et solennité, devant une foule toute recueillie, la morale pratique de cette affaire : Dites tous les jours dévotement votre « Je crois en Dieu ».

Il y a aussi dans la prédication de maître Vincent tout un art de présenter agréablement les vérités de la Foi par des exemples, des recours fréquents au dialogue. Cela lui permet un style direct, une variété, un pittoresque qui atteint parfois un genre naturaliste et plus que familier : telle cette conversation pendant

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. I, p. 83 et suiv.

la nuit entre un homme et une femme : la femme tourmente son mari pour avoir une nouvelle toilette. L'homme répond : « Hum ! Hum ! Je ne puis pas dormir tranquille. Je n'ai pas d'argent. » La femme reprend : « Il faut en faire, » et le décide à vendre des meubles (1).

En compagnie de maître Vincent, il faut s'attendre aux propos les plus inattendus. Il trouve que saint Pierre est « déchaussant » (2), parce qu'il retire les arguments philosophiques des pieds des Romains et qu'il a été dit à Moïse : « Ote tes chaussures de tes pieds. » A d'autres endroits il est trivial. Saint Antoine (3) parlant en langue latine dit aux démons qui le tracassent : « Ne vous imaginez pas que je m'en vais *desemparer campum.* » Cette crudité d'expression rend bien l'énergique franchise de la pensée du prédicateur. « Qu'est-ce que le corps si ce n'est un sac plein d'excréments et la nourriture des vers qui mourra et qui pourrira (4). » L'hypocrite « a le cœur enflé comme le ventre d'une femme enceinte » (5). La description des mauvais désirs est d'un réalisme pénible (6). La plaisanterie peut même devenir intraduisible en français.

En certains cas, pour nos mentalités du vingtième siècle, saint Vincent Ferrier paraît presque grotesque ; par exemple, dans sa longue et macabre élucubration sur ce thème (7) : « Tous ceux qui seront dans des

(1) Édit. Fages, *Sermons,* t. I, Introduction.
(2) *Ibid.,* t. II, p. 378.
(3) *Ibid.,* t. II, p. 307.
(4) *Ibid.,* t. II, p. 387.
(5) *Ibid.,* t. II, p. 362.
(6) Notamment *Recueil imprimé,* édit. 1729, t. I, p. 243, colonne *b* vers le bas.
(7) Édit. Fages, *Sermons,* t. II, p. 379 et suiv.

monuments entendront la voix du Fils de Dieu. » Ne seraient donc ressuscités au Jugement que les hommes qui ont été ensevelis dans des tombeaux. « Qu'adviendra-t-il de ceux qui n'ont pas été enterrés dans des monuments? Tels sont ceux qui sont morts dans le désert et qui ont été mangés par les bêtes, de même les noyés qui sont mangés par les poissons, de même les pendus en plein air qui sont mangés par les oiseaux, de même les brûlés qui sont devenus cendres et ainsi de semblables qui n'ont jamais eu de monuments ou sépultures... Je dirai qu'il est impossible que quelqu'un meure de quelque manière que ce soit sans être enseveli dans un monument. Et cela se prouve ainsi. En effet Dieu a fait quatre monuments généraux pour les corps de tous les hommes et il n'y a nul d'entre eux qui n'y soit enseveli et ces monuments sont les quatre éléments : terre, eau, air, feu. La terre est le tombeau ordinaire. Mais l'eau est un tombeau plus noble que la terre, néanmoins parce que ce n'est pas la coutume, on n'y ensevelit que rarement les hommes, si ce n'est pour les punir de leurs méfaits et ils sont mangés par les poissons. Mais ceux qui sont ensevelis en terre sont mangés par les vers et les serpents. Or, il est plus noble d'être mangé par les poissons que par les vers et les serpents. »

Cependant que ces petites bizarreries ne fassent pas oublier que notre prêcheur était un grand savant et un grand philosophe. Ces élucubrations ne l'empêchent pas d'avoir une tournure d'esprit plutôt positive. Il raille les adorateurs superstitieux des astres (1). « Quand leurs âmes monteront au ciel, ils rencontre-

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. I, Introduction.

ront d'abord le ciel de la lune et ils diront : « Quoi, « Seigneur, c'est donc là la lune? Qu'ils étaient insensés « ceux qui l'adoraient disant : lune, lune, ma marraine... » Puis ils pénétreront dans les autres cieux, admirant leur beauté. Et quand ils arriveront au quatrième ciel qui est le soleil, ils diront : « Quoi, Seigneur, le « soleil n'a donc pas des yeux? Ce n'est qu'une pierre « brillante ; qu'ils étaient donc fous ceux qui l'ado- « raient. » Sans doute, pour maître Vincent « la terre est le centre, la circonférence est le ciel empiré (1) », et cette cosmologie-là est depuis longtemps passée de mode. Ne nous moquons pourtant pas trop vite du maître médiéval. Nous prenons peut-être, nous autres, trop argent comptant ce que disent nos savants. Vincent n'accordait pas le même crédit à la science de son époque. S'il lui arrive de raconter une historiette un peu étrange en matière de sciences naturelles, il sait fort bien la mettre sur le compte des naturalistes (2). « Les naturalistes prétendent qu'entre les autres la fleur de vigne a une si bonne odeur qu'aucune bête nuisible ne peut demeurer sur la vigne, mais que toutes fuient à cause de l'odeur. »

Alors comment se fait-il qu'avec une mentalité qui paraît par certains côtés presque positive, Vincent Ferrier ait eu l'idée de raconter du haut de la chaire autant et d'aussi invraisemblables histoires. Ne faut-il pas en effet donner raison à ceux qui ne voient dans ce prédicateur qu'un personnage d'une jovialité un peu

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 194.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 291.

vulgaire. Et le fait que par ailleurs le maître était capable de plus de philosophie et de critique ne constitue-t-il pas une circonstance aggravante. Eh bien! non. Il y a, certes, des anecdotes dans cette prédication voyageuse, il y a une mise en scène, mais on a déjà pu le pressentir ici ou là, ces anecdotes ont souvent leur moralité cachée. Ce sont des façons plaisantes d'enseigner en reposant. Vincent n'est pas un bateleur, c'est le catéchiste, c'est l'homme qui parle du bon Dieu, c'est l'homme qui parle des vertus et il sait en parler autrement que par des contes fantaisistes. Vincent, c'est le théologien illustre qui s'abaisse à apprendre à un pauvre peuple ignare à faire l'humble signe de la croix (1). Face aux bonnes gens, il leur détaille avec soin, en insistant bien, les quatre temps du geste pieux et il le fait lentement lui-même pour indiquer comment il faut s'y prendre.

Quand il parle des choses de Dieu, le lyrisme qui emplit son âme sait trouver pour s'exprimer des figures fines et touchantes : « Le Christ est dans chaque hostie comme une voix dans chaque oreille, une image dans chaque fragment de miroir (2). » S'il lui arrive de faire des comparaisons et de les pousser assez longuement, on n'a plus envie d'en rire. « Sachez que dans l'Écriture, par rapport à notre esprit, notre corps est appelé un cheval (3). C'est que de même que le cavalier gouverne son cheval, de même notre corps est régi par l'esprit qui le monte, le fait aller en avant par les bonnes œuvres, ou le retient par la tempérance à droite ou à gauche. Notez qu'il faut deux choses pour gou-

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 553.
(2) *Ibid.*, t. I, Introduction.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 218.

verner un cheval : premièrement un mors, deuxièmement des éperons. Avec le mors, on le retient s'il se cabre, avec les éperons, on le pique s'il est paresseux. Or, beaucoup, tant religieux que clercs et même que laïcs, montent leur cheval sans mors et sont ensuite projetés dans les jouissances de la luxure et dans la corruption des compères et des commères. »

Voilà un saint Vincent Ferrier qui fait oublier le saint Vincent Ferrier si gai de tout à l'heure. Mais la joie et la gravité sont-elles donc incompatibles? Il suffirait de lire les sermonnaires pour se convaincre du contraire. Le même sermon à côté d'historiettes a des passages d'un pathétique émouvant et les plaisanteries elles-mêmes, si l'on sait en dégager la morale, sont empreintes d'une philosophie singulièrement forte et d'un christianisme singulièrement vrai.

*
* *

Et si dans une même prédication le rire et les larmes se mêlent, quelles différences de tons quand on passe d'un sermon à l'autre. A côté du genre plus familier il y a un mode plus solennel. Tout dépend de l'auditoire et du sujet traité. Et les variétés des thèmes sont telles que maints rédacteurs de sermonnaires n'ont pu se résoudre à publier toutes les prédications du maître en une série unique. Ils ont très légitimement institué une distinction entre les panégyriques de saints et les sermons correspondant à la liturgie du temps, aux dimanches et aux jours de la semaine : aux « *feries* ».

Les panégyriques de saints présentent certaines

supériorités. Vincent saisit, à tout propos, l'occasion de brosser à grands traits l'esquisse de telle ou telle vérité dogmatique ou morale. Comme il est fort théologien et fort philosophe, ces courts tableaux sont joliment tournés. Venant à propos de tel ou tel épisode de la vie de son héros, ils s'enchaînent les uns aux autres. C'est vivant et varié. Pareille leçon de catéchisme porte. Et puis, de mettre en scène un être réel à qui il attribue un caractère, des joies, des souffrances, tout cela confère à sa composition un intérêt psychologique soutenu. Ce ne sont pas des panégyriques en l'air. C'est l'histoire d'hommes héroïques racontée à des hommes qui sont moins héroïques. Il y a un effet de contraste dont le maître profite. Certains de ces panégyriques sont même très remarquables. Saint Dominique par exemple fournit un thème fort heureux.

« Vous êtes le sel de la terre. » On sent que notre dominicain est tout à fait pris par son sujet. L'ordonnance est sobre et vigoureuse : le sel purifie ce qui était corrompu, garde de la corruption ce qui était pur et enfin il est délectable. Ce futur saint, parlant de ses confrères en sainteté, les aime, les comprend, quels qu'ils soient : tout près de lui et de sa race spirituelle comme les Dominique ou les Thomas d'Aquin, ou encore assez proches comme les Bernard, les François d'Assise, ou même très lointains, perdus dans les brumes de l'histoire, docteurs comme Augustin, martyrs comme Sébastien, vierges comme Marthe. Il leur est sympathique à tous ; et dans les sermons pour la fête de la Toussaint, on sent son cœur s'ouvrir largement.

A côtés de ces panégyriques réussis, il y a, en nombre

à peu près égal, des sermons *de tempore*. Ils ne sont peut-être pas aussi expressifs. Le maître y dispose de trop de place pour développer ses considérations théologiques. Il se dilue et l'on se prend à regretter ces courtes échappées pleines d'art et de vigueur qui fusent à toutes les pages des éloges hagiographiques. Mais il ne faut pas condamner en bloc les sermons *de tempore*. Le sérieux, la portée pratique des sujets traités feraient à eux seuls honneur à saint Vincent. Voilà des prédications sur les sept péchés capitaux, sur le juste milieu où réside la vertu entre deux vices contraires, sur l'Esprit-Saint et ses dons, sur l'Eucharistie et ses bienfaits, sur la Trinité incompréhensible mais non absurde. Il arrive même parfois que le sérieux est excessif, que, dans cette vulgarisation à grands coups de phrase, le savant théologien thomiste qu'est maître Vincent Ferrier, reprend le dessus sur le bonhomme prêcheur. Alors il ne peut pas résister au besoin de dogmatiser un moment.

Parmi ces thèmes, il en est un surtout qui revient souvent, c'est le Christ et les différents aspects de sa personnalité (1). A ce propos, la variété d'accents de Vincent Ferrier est inépuisable. Ilsait atte indre, pour dépeindre l'enfant Jésus, à une douceur limpide, à une grâce fondante. Il est terrible pour l'ingratitude des hommes vis-à-vis des mérites du Crucifié. Cependant, dans l'ensemble, son Christ, qui est un Dieu, apparaît encore plus comme un homme à imiter. Vincent est contemporain de ce petit livre merveilleux qui s'appelle *l'Imitation*. Lui aussi, il songe beaucoup à donner Jésus en exemple. L' « imitation du Christ »,

(1) *Sermons imprimés*, édit. 1729, tout le tome Ier.

ce sont les termes mêmes de la grande dévotion qu'il propose maintes fois à ses auditeurs. Il y consacre des sermons entiers (1).

Pourquoi imiter le Christ? Vincent eût sûrement répondu : c'est pour faire son salut. Le salut, c'est la grande question pour lui. Tout dans sa prédication est orienté vers ce salut des hommes. Les qualités du Rédempteur, il les expose en vue du salut. De quelque vertu morale qu'il traite, c'est toujours, sous une forme ou sous une autre, l'économie du salut.

Nous voilà loin des anecdotes. Et ce que les contemporains retenaient des sermons, ce n'était point des « plaisanteries », c'étaient des résolutions de droiture, des enseignements religieux. Tous, au procès de canonisation, évêques, théologiens, militaires, gens de lois, campagnards, tous ont trouvé que maître Vincent les enseïgnait d'une façon magistrale, « mieux qu'aucun autre ». Et pourtant, il était parmi ces témoins plusieurs exemples de gens qui vinrent pour la première fois à la prédication mal intentionnés, attendant un tapage creux de sagesse. Tous ont été retournés dès les premières paroles de Vincent. Ils cherchaient des hérésies, des doctrines douteuses. Ils n'en trouvaient pas. C'était la doctrine officielle de l'Église sans qu'un iota y fût changé. C'était une vulgarisation de la Somme de saint Thomas d'Aquin, mais où la Somme n'était pas mutilée ni contrefaite.

Les connaissances théologiques de saint Vincent étonnaient donc les spectateurs. On aurait dit qu'il avait une Bible à la main tant était formidable sa connaissance des textes sacrés. Il jetait, comme à la volée,

(1) *Sermons imprimés*, édit. 1729, t. I, p. 109 et suiv.

les références précises et il citait avec une abondance à ce point déconcertante, qu'à Naples les témoins étaient interrogés sur cette question : « Est-il vrai que sa science des livres doctrinaux et particulièrement de la Bible était telle que lorsqu'il discourait, il semblait les avoir devant les yeux? » Les réponses furent toutes affirmatives. Vincent faisait aussi un très large emploi des grands docteurs de l'Église : surtout saint Bernard, saint Bonaventure (1). Saint Grégoire le Grand, le père de l'Église qui a peut-être le plus aimé la chrétienté, était son préféré. Vincent tirait encore partie de la *Hiérarchie céleste* du pseudo-Denys.

Mais la joie de sa prédication, c'était *la Légende dorée* du bon vieil archevêque dominicain de Gênes, Jacques de Voragine. *La Légende dorée* fut, dit-on, une manière de « livre de chevet de la chrétienté ». N'était-ce pas juste qu'un homme qui avait pour idéal la chrétienté, pour vie la chrétienté, pour enseignement la chrétienté, aimât ces belles légendes des saints? Nous sourions de leur peu de critique et pourtant, paraît-il, c'était pour l'époque la meilleure source historique. On ne dira pas que Vincent Ferrier hagiographe était de parti-pris un retardataire.

D'ailleurs, *la Légende dorée*, si elle avait entre les mains de saint Vincent valeur de documentation, avait encore plus pour lui valeur d'art. Elle lui servait, souffrez cette vilaine expression, à dorer les amères pilules qu'il prétendait faire avaler aux assistants : préceptes moraux, reproches, etc...

Mais surtout dans les sermons du maître, *la Légende*

(1) Un des notables emprunts de Vincent Ferrier à saint Bonaventure, Roy, *le Mystère de la Passion*, Dijon, 1903.

*dorée* entrait en composition avec les livres doctrinaux, les Pères de l'Église, les Docteurs. Doctrine, Pères, Docteurs, ces mots disent déjà assez par eux-mêmes que la parole de Vincent était toute doctrinale. Sortie de pareilles sources, elle ne pourrait être qu'un enseignement.

Voici donc ce qu'était, en fait, la prédication de saint Vincent : un enseignement doctrinal, animé de vie, de sympathie, de chaleur. C'en est assez pour ranger maître Vincent parmi les plus grands prédicateurs médiévaux, pour le comparer à saint Bernard ou à Gerson. Pourquoi pas : il a leur richesse. Il est quelquefois plus caustique qu'eux, il est quelquefois plus jovial. Il est peut-être plus humain. Ainsi il est plus homme que le distingué Gerson. Mais, d'autre part, il est plus intellectuel que le populaire Bernardin de Sienne. Qui sait, c'est peut-être cette alliance si rare : l'humanité et l'intellectualité réunies en une synthèse harmonieuse qui définiraient le mieux Vincent Ferrier orateur (1). Il est vraiment dommage qu'il ne se révèle qu'à travers le fatras des compilations.

Cependant arrachez ce masque imposé à saint Vincent Ferrier par la malfaçon des scribes, caractérisez le prédicateur en disant qu'il enseignait, une incertitude subsistera : Qu'enseignait-il donc? Afin de répondre à cette question, il convient tout d'abord de remettre à sa place une allégation très souvent répétée et d'après laquelle dans ses sermons à travers l'Europe saint Vincent s'occupait surtout d'annoncer l'approche

(1) M. Louis Gillet semble mal voir l'intellectualisme des sermons de saint Vincent dans son livre, *Histoire artistique des ordres mendiants*, notamment p. 156.

du Jugement dernier. Son enseignement serait-ce l'enseignement de la fin du monde?

Cette hypothèse est d'autant plus digne d'intérêt qu'elle est appuyée sur une tradition très ancienne, qu'effectivement le maître a prêché sur le jugement dernier, que c'est sa croyance même à la proximité du jugement qui l'avait déterminé (1) à entreprendre ses grandes courses apostoliques,

## II

Un homme qui annonce le jugement dernier, un siècle qui s'en émeut, voilà une curieuse étude pour un psychologue.

On a remarqué avec quel art saint Vincent Ferrier sait toucher son monde, comment il ramène tout à du concret et à du concret qui intéresse en particulier chacun des auditeurs. En un sens au moins, la préoccupation dominante de ses sermons est le salut des âmes. Il est tout naturel qu'avec un pareil but et de pareils procédés, maître Vincent parle souvent et crûment des fins dernières de l'homme, de l'enfer, du jugement particulier (2) qui attend chaque mortel, du jugement dernier qui attend l'humanité.

Ajoutez à cela que le goût du temps est aux choses funèbres. Les danses macabres commencent à étaler partout leurs fresques hideuses. Tableaux, vitraux,

(1) Chap. II, § 4.

(2) Il existe plusieurs sermons de Vincent Ferrier sur le jugement particulier, voir notamment édition de 1729, t. I, p. 144 et suiv.

sculptures reflètent une peur naïve des démons. C'est aussi l'époque où les procès de sorcellerie deviennent nombreux. La mort, le mystérieux attirent la curiosité. Vincent Ferrier lui-même dans ses sermons conte de fantastiques histoires de revenants.

Mais surtout sa croyance en l'imminence de la fin du monde est profonde. Si Vincent est parti dans ses pérégrinations apostoliques, c'est pour pouvoir prêcher au monde avant la venue de l'Antéchrist. Il rêve de voir le monde devenir meilleur en ce moment où l'heure terrible du jugement va sonner. L'effet même de sa prédication fortifie son opinion personnelle : à sa parole, de nombreux juifs embrassent la foi chrétienne et il croit que cette conversion du peuple d'Israël est le signe assuré de l'approche des derniers temps.

A telle enseigne que la plupart de ses biographes font surtout de lui un prédicateur « eschatologique ». Tout ce qu'on connaît de saint Vincent se résume souvent en ce détail : il prêcha la fin du monde. Et effectivement, si l'on feuillette n'importe quel manuscrit de ses sermons, on est toujours frappé d'y rencontrer des développements complets sur ce sujet extraordinaire, d'autant plus que dans les recueils un peu remaniés et a fortiori dans les éditions imprimées, les prédications qui viennent en tête, celles pour le premier dimanche de l'Avent, traitent toutes de la fin tragique de l'humanité.

Maintenant, si l'on regarde ces textes de plus près, on s'aperçoit que Vincent s'y répète. Au fond, il reproduit séparément ou un peu mélangés, deux ou trois développements types. Il a un sermon sur les malheurs des temps, la luxure, les bassesses du clergé, les vices du peuple, le schisme et les tribulations de

l'Église, les guerres, la peste et le reste et en déduit la proximité de la paroisse. Ailleurs, il « jongle » avec quelques versets apocalyptiques et avec des anecdotes pour aboutir à cette même conclusion. Il possède un troisième et dernier sermon purement descriptif où apparaît le Christ avec sa cour céleste, les anges, les saints et toute la scène terrible du jugement. C'est surtout à propos de ce dernier thème que le maître trouvait toute sa puissance d'évocation. Les braves gens de Toulouse crurent à l'entendre que la fin du monde était arrivée.

Regardons d'un peu plus près encore la place que tient le jugement dernier dans les sermonnaires de maître Vincent Ferrier. Si tous les manuscrits y consacrent des pages, ces pages ne constituent jamais après tout qu'une infime minorité. A simple lecture, on serait tenté peut-être de dire que l'enseignement de saint Vincent roule sur la luxure ou sur le péché en général, ou sur tout le dogme chrétien, ou sur la rénovation de la société, ou sur le salut des hommes, sentiments divers, mais tous plus ou moins justifiés, plus ou moins fondés en réalité. On n'a pas l'impression que notre dominicain est avant tout un prédicateur escathologique. Quelle est la proportion des sermons consacrés au macabre sujet : un, deux, cinq pour cent, jamais davantage. On pourrait essayer d'ergoter, d'expliquer par exemple que le maître prêchait plus souvent sur son sujet favori, mais que les compilateurs se sont bornés à quelques prédications typiques pour ne pas se répéter comme lui-même pouvait le faire impunément dans ses voyages à travers l'Europe. Cette objection même ne tient pas : nous possédons des carnets de notes de la prédication de saint Vincent, notes prises au jour

le jour et datées : la proportion des sermons sur la fin du monde y reste la même que dans les autres manuscrits.

Quelques témoins au procès de canonisation diront catégoriquement que maître Vincent prêchait le jugement dernier. Mais jamais ils n'auront l'idée de faire de cette prédication le caractère saillant de son apostolat.

Pourtant, un fait est là, patent : maître Vincent parlait parfois de la fin du monde et quoique ce thème parût moins extraordinaire au quatorzième siècle qu'il ne le paraîtrait au vingtième, l'ardeur et la conviction de l'orateur étaient remarquées. Est-ce le pape Benoît XIII et son entourage qui s'étonnèrent? Est-ce Vincent lui-même qui prit les devants et se décida à informer le pontife? Toujours est-il que nous possédons une longue et célèbre lettre de saint Vincent Ferrier à Benoît XIII (1), véritable traité didactique sur les motifs de croire à l'imminence du jugement dernier et sur la teneur exacte de sa prédication à ce sujet. Cette lettre fut tout de suite rendue publique, peut-être par les soins de maître Vincent lui-même, puisqu'il y fait allusion en chaire (2) et qu'elle se trouve transcrite à la suite des notes de sermons d'un auditeur (3).

(1) Plusieurs fois éditée, notamment par Fages, *Bibliographie, Histoire*, t. I, supplément, 1re édit. Le texte de Fages paraît assez conforme, au moins pour les passages capitaux, aux textes des meilleurs manuscrits avec lesquels nous l'avons confronté.

(2) Manuscrits catalans de la Seo de Valence, t. IV, fol. 45.

(3) De la propre main de cet auditeur, Antoine Anglade, rédacteur du carnet de notes conservé à la bibliothèque municipale d'Avignon.

Une lecture attentive de cette épître renseignera donc avec toute la précision souhaitable. Le maître ne s'y propose pas de fixer la date des fatals événements. Il ajoute bien quelque foi à des racontars de diables déguisés en religieux et qui s'évanouissent lorsqu'on s'approche, à des prophéties d'un novice franciscain sur la naissance de l'Antéchrist qui serait déjà enfant. Mais cela, c'est, dans la mentalité de maître Vincent, la part du chrétien naïf du quatorzième siècle. Il y a encore dans cette lettre à Benoît XIII des calculs apocalyptiques, cabalistiques, quelque peu saugrenus, pour essayer de montrer qu'il « convient » que le monde finisse bientôt : cela encore, c'est la part du médiéval. Voici, de plus, l'anecdote des ordres mendiants qui maintiennent à grand'peine le monde croulant et qui déjà n'en peuvent plus : c'est la part du brave frère prêcheur qui connaît l'histoire légendaire de son ordre. Mais on discerne aussi la part du philosophe qui donne comme motifs de sa conviction l'affaiblissement de la moralité publique, les malheurs du peuple, les déboires de l'Église. Au-dessus de ces propos, une pensée domine : « Dieu seul connaît la date de la parousie et ce n'est pas à l'homme d'en connaître le temps et le moment (1). » C'est même là l'une des toutes premières phrases de la lettre, l'une de celles qui sont le plus en vedette, qui frappent le plus.

Le « refrain » de maître Vincent peut être ce cri de sa conviction intime : « L'Antéchrist viendra tôt, bientôt, tout à fait tôt. » Mais lui-même distingue entre les petits détails qui étayent cette conviction toute

(1) Idée que Vincent développe souvent en chaire par exemple, édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 546.

personnelle et les grandes tribulations de la chrétienté qui font vaguement présager une issue funeste. D'ailleurs, il n'est nullement exalté et il termine sa lettre en annonçant qu'il se soumet, d'avance et sans réserves, à tous les désirs, grands ou petits, que le pape pourra formuler sur cette prédication du jugement dernier. Le souverain pontife est authentique vicaire du Christ sur terre. Il a pour régler ces questions épineuses, des lumières spéciales et une autorité qui n'appartiennent pas à ce simple brave homme qui est le bon frère Vincent Ferrier.

Cette soumission préalable à toutes les décisions pontificales ne devait d'ailleurs pas coûter au maître aussi cher qu'on pourrait le croire. Ses courses à travers l'Europe avaient pour but la conversion des peuples et non l'annonce du jugement. L'entreprise était fort approuvée par Benoît XIII dont elle servait les intérêts. C'était là une mission officielle que Vincent remplissait avec le titre de légat. Sans doute, il s'agissait de consolider la chrétienté « avant la venue de l'Antéchrist », mais il faut entendre simplement par là qu'il s'agissait de ménager à l'Église un avenir terrestre meilleur. Que cette ère future fût courte ou longue, que la fin du monde vînt tôt ou tard, pour la prédication de saint Vincent cela n'avait qu'une importance limitée. Il craignait que ce fut trop tôt, il souhaitait que ce fût plus tard pour avoir du temps devant lui, et voilà tout.

Au reste, il ne faut pas prendre à la lettre ce que Vincent dit de la fin du monde. C'est tout un art pour lui que de « faire jouer les grandes orgues » du jugement dernier. Voyez ces prédications faites à Murcie (1).

(1) Carnet de notes d'un auditeur conservé au patriarcat

Elles durent plusieurs semaines. Premier sermon terrible : colère de Dieu : Dans « quarante-cinq jours », nous péririons tous par le feu céleste. Les deux ou trois prônes suivants sont du même genre. Puis, progressivement, tout se radoucit. Quant aux dernières paroles que notre prêcheur prononce dans cette cité, les voici : « Et donc maintenant vous n'avez qu'à vous réconcilier et à laver vos consciences pour recevoir à Pâques le corps de Notre-Seigneur. » Des « quarante-cinq jours » avant la parousie il n'est plus question. C'était chez Vincent conviction toute provisoire ou bien, à l'usage du peuple, un gigantesque épouvantail. On conçoit l'effet produit sur l'assistance, les nouvelles fabuleuses qui se répandent dans la ville, les écrasements de foule autour de cette chaire... où s'enseignent maintenant des leçons de catéchisme inédites, pleines de saveur et de bienveillance, de bons discours réconfortants sur l'amour que les citoyens doivent avoir les uns pour les autres.

Ainsi apparaît cette prédication du jugement dernier. Comment se fait-il donc que maître Vincent Ferrier ait été représenté avec des ailes aux épaules et une trompette aux lèvres? Comment se fait-il qu'il ait été mué en un ange apocalyptique? Il s'agit là très probablement du développement d'une tradition à partir d'un élément de vérité.

Dans un sermon (1), Vincent Ferrier parle bien de

de Valence, les premiers folios. Au sujet de ces incertitudes de saint Vincent Ferrier sur la date de la fin du monde, voir aussi Salambier, *De Alliaco*, p. 251.

(1) Manuscrit catalan de la Seo de Valence, t. VI, fol. 163. Ce document est donc, non pas un texte émanant de saint Vin-

l'ange du jugement de l'Apocalypse et il a bien l'air de se comparer à ce personnage, quoique tout cela reste très vague. Le rapprochement est purement symbolique. Tout ce sermon est sur le ton conjectural. Il n'y a point du tout trace de l'autorité habituelle qu'a saint Vincent en chaire et à fortiori de l'autorité qu'aurait un homme pleinement conscient d'être envoyé de Dieu pour remplir formellement sur terre la tâche d' « ange » prévue par l'Apocalypse pour annoncer la fin du monde.

Peut-être se trouva-t-il des auditeurs qui prirent cette idée un peu trop matériellement. Toujours est-il que, dans la lettre à Benoît XIII, Vincent reconnaît que *nonnulli*, quelques personnes, l'assimilent à l'ange apocalyptique. Il ne dit pas « beaucoup de personnes », mais « quelques-unes ». Cela signifie tout le contraire de « moi-même » (1).

Dans le procès de canonisation (2) les allusions sont très vagues ; mais voici dans le même ordre d'idées un compliment que Gerson adresse au maître : « Je me figure que vous êtes l'ange de l'Apocalypse dont le prophète de tout le cours de l'Église, Jean, dit : J'ai vu une cavale blanche et celui qui la montait

cent Ferrier, mais un texte arrangé par un compilateur dont nous avons déjà annoncé les hardiesses.

(1) Les manuscrits portent bien tous cette phrase caractéristique suivant la même version : à savoir les manuscrits fonds latin, nos 14669 et 14904, de la Bibliothèque nationale et le manuscrit no 610 de la Bibliothèque du musée Calvet d'Avignon.

Le Père Fages, dans les éditions qu'il a données de cette lettre, fait ici ou là quelques fautes de ponctuation, mais la phrase caractéristique est bien rendue par lui, *Notes et documents* et *Histoire de saint Vincent Ferrier*, 1re édit., t. I, p. LXXXII.

(2) Procès, déposition de l'archidiacre Béranger Albert.





portait un arc et sur son front était une couronne ; il sortit « Vincens », vainqueur. Tu as paru pour vaincre, glorieux Vincent. » Cependant, il s'agit là d'un pur compliment, car Gerson ne se gêne point pour admonester à l'occasion notre dominicain. Il ne lui reconnaît pas le moins du monde une qualité angélique « expresse ».

De toutes manières, le cas de saint Vincent Ferrier n'a rien à voir avec celui-ci de Martin Gonzalès, Aragonais de Cuenca, qui se disait, en 1359, frère de l'archange saint Michel, la première vérité de l'échelle du ciel. Dieu réservait pour lui la place que Lucifer avait perdue. Tous les jours, il s'élevait au plus haut de l'empyrée et descendait ensuite au plus profond des enfers. A la fin du monde qui était proche, il irait au-devant de l'Antéchrist et le terrasserait ayant à la main la croix de Jésus et sur la tête la couronne d'épines. L'archevêque de Tolède tempêta et, comme le fou s'obstinait, l'inquisition procéda contre lui (1).

Saint Vincent Ferrier ne s'est jamais donné comme ange que par un sens tout accommodatice. Il n'a jamais prétendu remplir le rôle d'ange du jugement. Peut-être seulement a-t-il employé un symbole qui nous semble un peu exagéré. Mais il n'en était pas de même au moyen âge. Les Dominicains se donnaient peut-être jusqu'à un certain point pour l'ordre angélique, au même titre que les Franciscains pour l'ordre séraphique. Le docteur des Fransciscains Bonaventure était le docteur séraphique. Le docteur des Dominicains Thomas d'Aquin était le docteur angélique. On l'appelait encore l'Ange de l'École parce que c'était

(1) Touron, *Hommes illustres O. P.*, t. II, p. 635.

un dominicain qui s'occupait de questions scolaires. Le dominicain Vincent Ferrier pendant qu'il s'occupait du jugement dernier pouvait se donner tout naturellement comme l'Ange du jugement.

Déjà du temps du maître, en présence de ses miracles et de l'éclat de sa parole, il y avait des gens pour ne pas comprendre la différence entre un esprit céleste et le brave maître Vincent. Plus tard, ce fut bien pis. Les hagiographes s'y trompèrent. Saint Vincent avait fait tant de miracles, pourquoi n'en aurait-il pas fait au moins un beau, pour prouver qu'il était l'Ange du jugement? Alors fut inventée l'histoire de la résurrection de Salamanque.

Dans sa sagesse, l'Église catholique a parfaitement saisi la nuance de ce symbolisme. Si la liturgie de saint Vincent y fait allusion, c'est dans les hyperboles d'un hymne. Le document objectif, la bulle de canonisation, se borne à dire (1), « semblable à un ange volant au milieu du ciel, Vincent Ferrier évangélisa ».

Pourquoi couper ses ailes angéliques au saint Vincent Ferrier de la tradition? Il suffit de savoir que ce sont des *ailes rapportées*. Comme cela *Ange du jugement* paraîtra une expression imagée et délicate.

Quand la bulle de canonisation annonce que maître Vincent était semblable à un ange et qu'il « évangélisa », cela signifie : « Dominicain angélique, exemplaire, Vin-

(1) Fages, 1re édition de son *Histoire de Vincent Ferrier*, t. II, partie documentaire, p. LXIX, ligne 28, donne une traduction libre et tendancieuse.

Il donne traduction meilleure, t. I, p. 339, ligne 21, et surtout le texte original d'une manière satisfaisante. Même page, note 1, ligne 21, le mot français « évangéliser » convient bien. La mention de la prédication du jugement dernier ne figure qu'à la fin de la phrase, à titre subsidiaire.



cent Ferrier enseigna la doctrine de l'Évangile, la doctrine du Christ, la doctrine du Christ de la terre, la doctrine de l'Église et de la papauté ». Maître Vincent Ferrier, l'Ange du jugement, était le frère de saint Dominique et le disciple fervent de saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école. Il était un penseur, c'est son idéal qui l'avait fait partir pour aller prêcher à travers la chrétienté dans l'attente de la fin du monde. Et cet idéal était un idéal de la société humaine, un idéal social. Le but précis de sa prédication n'est point d'annoncer le jugement. C'est de convertir les peuples à un ordre social plus chrétien. C'est une prédication sociale.

## CHAPITRE V

### LE CIVILISATEUR

I. L'enseignement social de saint Vincent Ferrier et ses résultats. — II. Saint Vincent Ferrier et les Vaudois des Alpes. — III. Les flagellants. — IV. Les disciples.

L'enseignement social de maître Vincent Ferrier va s'adresser non seulement aux chrétiens, mais aux Vaudois, qui mêlés aux chrétiens menacent la chrétienté ; et cet enseignement porte des fruits multiples.

### I

Les idées sociales de saint Vincent Ferrier sont comme le meilleur de lui-même : pétillantes et mâles à la fois, pleines de vie et pleines de force. Elles ont été criées sur la grand'place du village ou devant le roi assis au milieu de ses courtisans, et monarque et villageois ont courbé la tête lorsqu'ils se sentaient coupables, ils ont ri lorsqu'ils ont compris à la voix du maître que les hommes étaient ridicules, ils ont pleuré lorsqu'ils ont senti combien l'humanité était misérable. Les idées-forces de Vincent Ferrier ont remué le monde.

Les voici, arrachées à ses sermons toutes vives.






*
* *

« Chrétiens, tous les hommes sont frères. Il faut des rois, il faut des papes. Mais aux yeux de Dieu il n'y a que des hommes, aux vocations différentes sans doute, et pourtant tous égaux dans les mérites du Christ crucifié. En la mer (1), il y a beaucoup de poissons. Lorsqu'un homme riche d'entre vous se convertit, oh? oh?, nous avons pris un gros poisson, un dauphin ; et quand au sermon c'est une noble dame qui se convertit, oh? oh?, nous avons pris une anguille ou un thon ; et quand au sermon se convertit un laboureur, oh? oh? nous avons pris un goujon ou une sardine. Mais ce dernier poisson, il vous plaît beaucoup à vous, Seigneur. »

### 1° LES MAUX DONT SOUFFRE LA SOCIÉTÉ

*L'intempérance.* — Tous ici, riches ou pauvres, vous êtes nés de la même chair de péché, et péchez honteusement dans la chair malgré les mérites du Christ. « On ne trouverait pas (2), parmi vous, un enfant de quinze ans qui fût vierge. » On prétend la chasteté impossible (3). Les désordres deviennent publics et les magistrats municipaux laissent faire. « La luxure

(1) *Manuscrits catalans*, t. VI, fol. 146.
(2) Édit. Fages, *Sermons*, t. I, p. 100, t. II, p. 464. Tableau peu flatteur des mœurs du quatorzième siècle.
(3) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 305, grande crudité d'expressions.

ne doit pourtant être tolérée que dans les maisons spéciales. »

Dans le boire et le manger, votre sensualité est très répréhensible. Qui veut pécher, sera puni. Le sensuel abuse de la nourriture qui est faite pour vivre. Il sera puni dans son existence même (1). Primitivement, les hommes se nourrissaient d'herbe et d'eau tout le temps de leur vie. A ce régime, Adam vécut neuf cent trente ans et Mathusalem, neuf cent cinquante. Au temps de Noé, les gens dirent : Eh? pourquoi nous ne mangerions pas de la viande? Ils en mangèrent et burent du vin et ils vivaient déjà beaucoup moins vieux, cent vingt ans. Au temps de David, les gens dirent : Eh? pourquoi ne mangerions-nous pas de la viande deux fois par jour, ce serait bien plus agréable. Ce qu'ils firent et leur longévité décrut d'autant. On ne vivait plus que soixante-dix ans. Enfin, les gens se sont dit : Nous ne mangeons que le matin et le soir, il faut davantage ; un bon petit déjeuner du matin bien copieux, un repas à midi, un goûter dans l'après-midi, un dîner le soir, cela ira. Et ils se mirent à manger quatre et cinq fois par jour, et maintenant âgés d'à peine quarante-cinq ans, les hommes sont déjà vieux, mentons chevrotants et mains molles. Les femmes même sont... elles boivent le vin qu'on le sent à trois pas. Elles... de l'haleine, tout comme leurs hommes. Que de mauvaises familles (2) ! Souvenez-vous que le mariage chrétien est indissoluble (3). »

(1) *Manuscrits catalans*, t. V, fol. 93. Certaines expressions très violentes sont intraduisibles.

(2) Fages, *Sermons*, t. II, p. 198. Curieux dialogue d'un homme et d'une femme dans leur lit.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 485. Vincent est écœuré des mœurs de ses contemporains.

*Les modes féminines ridicules.* — Les femmes sont fardées, trop décolletées (1), bizarrement vêtues (2). Oh! ces chapeaux, ces hennins fantastiques. « Pour moi (3), je ne m'imagine pas la raison d'utilité de ces monuments car lorsque vous venez à moi pour recevoir ma bénédiction et que vous vous mettez à genoux, vous me les envoyez dans le front et je ne puis vraiment pas percevoir l'utilité d'une pareille affaire, si ce n'est que celle que je viens de vous dire. Encore que je ne sache pas que vous le fassiez exprès.

Or donc, pour l'amour de Dieu, laissez-moi pareil superflu, car enfin de loin je ne sais pas ce qui arrive. Les unes m'apparaissent comme des papesses et leur voile prend une allure altière et assurée. Il y en a d'autres qui se singularisent tout à fait. Elles portent des manières de diadèmes. Ce doit être des saintes et des apôtresses. Allons donc, bonnes gens !

Écoutez, je vais vous raconter une histoire :

« Il y avait une femme (4) dont le mari avait tué quelqu'un et, après le jugement, tandis qu'on portait le criminel au gibet, la femme suivait en pleurant son malheur. Et comme on était arrivé au gibet, on s'aperçut qu'on avait oublié la corde pour pendre l'homme. Alors la femme dit : Pourquoi voulez-vous une corde, voilà mon voile de coiffure. Et ainsi fut fait. Le mari fut pendu avec la coiffure de sa femme et je ne sais pas si vous avez de pareilles coiffures pour cette utilité. »

(1) *Manuscrits catalans*, t. IV, fol. 55. Il est question de « tripes ».

(2) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 485.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 485.

(4) *Manuscrits catalans*, t. VI, fol. 86.

Les femmes ont avant tout des devoirs d'épouses et de mères de famille. Elles ont à s'occuper de leurs vilains enfants. Ils en ont bien besoin. Les pères (1) font appel chez leurs fils à l'esprit de suffisance et de prompte riposte aux injures. Les mères enseignent à leurs filles l'art de séduire. Abomination ! La mère qui se fait l'entremetteuse de sa fille, qu'elle aille avec elle en enfer.

Oh ! je sais bien, on se moque des femmes qui veulent accomplir leurs devoirs vis-à-vis de Dieu, de leur mari et de leur fils. Si une femme veut quitter les vanités et aller simplement, on dit : elle se fait petite dévote, « minorette se fait de Maestre Vincent. ».

*L'ignorance religieuse et le mépris de la religion.* — Pauvres gens ! vous ne connaissez pas vos devoirs, vous ne connaissez pas le bon Dieu, vous voyez le mal partout. Il ne vous plaît que de dire des « truffes » (2), des plaisanteries dégoûtées, cyniques, méchantes et vous tournez en dérision ce qu'il y a de plus respectable : les personnes dévotes, les familles chrétiennes. les religieux. Oserai-je dire, il y en a parmi vous qui blasphèment la sainte Foi et la sainte Église. Vous ne savez donc pas que l'Église est la lumière du monde, qu'il faut que « les nations marchent dans la lumière (3) », la lumière de l'entendement, lumière de la doctrine, lumière de l'exemple, lumière de la grâce. Bien souvent, je ne puis rien pour vous, pour votre misérable sort parce que vous n'avez même plus d'en-

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 95.
(2) Tous les sermonnaires, *passim*.
(3) Tout ce développement est extrait d'un sermon du maître sur ce thème. *Manuscrits catalans*, t. III, fol. 73.

tendement, tant votre intelligence est abêtie. Mais du moins ceux qui peuvent comprendre, comme je voudrais leur donner la lumière de la doctrine qui m'éclaire, comme je voudrais qu'ils deviennent meilleurs, qu'ils soient des exemples pour tous, qu'avec l'émulation de ces exemples multipliés, la société chrétienne se régénère et mérite à nouveau la grande lumière de la grâce de Dieu.

Qu'il faudrait que notre société soit chrétienne. Que les maîtres envoient à la messe du dimanche leurs enfants et leurs domestiques (1), et qu'eux-mêmes donnent l'exemple. On les voit, ces messieurs, attablés à l'auberge voisine pendant la célébration de l'office. Ils se contentent lorsque sonne l'Élévation de se précipiter dans la nef, « telle une bande de cochons dans une étable (2) ».

Non, vous ne savez pas ce que c'est que les choses de Dieu et de l'Église, vous êtes des méchants et surtout des ignorants, qui vous moquez des excommunications (3). Voilà ce que je vous dirai de moi qui sais ce que c'est qu'une excommunication. S'il m'était demandé ce que j'aimerais mieux, avoir les bras et même la tête coupée, ou bien être excommunié seulement pendant l'espace d'un seul *Ave Maria*, que répondrais-je? Eh bien, je dirais que j'aime mieux avoir la tête coupée et le reste et même mourir que d'être excommunié même pendant ce court temps.

Et ceux qui ne respectent pas même les autorités religieuses, quelles autorités respecteraient-ils donc? Aussi autour de nous, nous ne voyons qu'anarchies,

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, fol. 476.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 543.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 440.

brigandages, meurtres, guerres civiles et guerres étrangères. Il n'y a plus de charité, de fraternité humaine. Pour s'être écartés misérablement des enseignements du Christ, les hommes sont devenus des loups dévorants.

## 2° LES RESPONSABLES DE CES MAUX

*Le clergé.* — Je sais bien qu'il manque souvent l'exemple d'en haut, l'exemple du prêtre qui a reçu de Dieu deux talents (1), celui du moine qui en a reçu cinq, tandis que vous autres, laïcs, n'en avez reçu qu'un seul, l'exemple surtout des évêques qui se croient rentiers et oublient les formidables responsabilités de leurs églises.

Mauvais prélats (2), pape ou cardinal, évêque, etc. Vous voyez d'abord de quelles manières somptueuses ils sont vêtus, mais s'ils sont de mauvaises vie, porcs par luxure, simoniaques, c'est un beau monument à l'extérieur, mais à l'intérieur creux, c'est-à-dire plein de péchés.

On m'a raconté l'histoire d'un prêtre (3), « brave homme d'ailleurs, qui avait tout fait, lui et sa famille, pour obtenir l'épiscopat. On lui demande : Avez-vous ambitionné cette charge. — Bien sûr, tout le monde le sait bien. — Voulez-vous répondre à Dieu des ouailles qui vous seront confiées? — Ah ! mais non. — Dites que oui. — Non, non, mille fois non, et il se démit disant : Je croyais qu'être évêque consistait à manger du poulet tous les jours. » Saint Pierre se contentait,

(1) *Sermons imprimés*, édit. 1729, t. I, p. 86.
(2) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 780.
(3) *Ibid.*, t. I, Introduction.

paraît-il, de manger des olives ; « d'où sont venus (1) tant de chapons, poules, faisans apprêtés de tant de diverses manières qui se trouvent maintenant à la table des prélats? On dit plaisamment que les olives de saint Pierre étaient enceintes et qu'elles ont accouché de ces chapons et autres merveilles susdites. »

Tels évêques, tels prêtres. Ils sont cupides, avares, intéressés jusque dans les confessions. « Il en est (2) qui ne savent pas donner d'autres pénitences de confession que de faire dire des messes. Si un homme a volé, faites dire tant de messes !, afin qu'elles viennent dans leur porte-monnaie. Mais il eût mieux valu les obliger à la restitution de leur vol. De même, quand deux personnes ont péché ensemble par luxure, faites dire tant de messes !, mais il eût mieux valu commencer par séparer les délinquants. »

Si des prêtres se conduisent mal, chassez leurs concubines, c'est votre devoir (3).

Que les prêtres soient donc fidèles à leur vocation et qu'ils soient le plus prêtres possible. Il en est qui ne célèbrent que très rarement la messe. Ils doivent au contraire la célébrer très souvent (4). Et surtout que ces prêtres remplissent leurs devoirs pastoraux.

Figurez-vous que quand j'évangélisais les Vaudois, personne depuis trente ans (5) ne leur avait prêché

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 556.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 182. Voir aussi t. I, p. 146.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 306.
(4) *Sermons*, édit. 1729, t. I, p. 52.
(5) Extrait de la lettre célèbre de Vincent Ferrier au général des dominicains Jean de Puinoix. Nous reviendrons longuement sur cette lettre, publiée par Fages, *Histoire*, supplément. Cf. Gorce, *Bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier*.

si ce n'est des hérétiques qui habituellement venaient d'Apulée (1) deux fois par an. Je considère d'après cela combien grande est la faute des prélats et des autres, qui, par leurs charges et leur profession, doivent prêcher à ces peuples et qui veulent plutôt se reposer dans les grandes villes en de belles chambres, entourés d'amusements. Cependant, ces âmes que Jésus-Christ voulut sauver par sa mort, périssent faute de prêtres. Il n'y a personne pour rompre le pain à ces enfants. La moisson est abondante, les ouvriers sont rares. Je prie donc le maître de la moisson, d'envoyer dans son champ de nombreux ouvriers. »

*Les rois, les magistrats.* — Les gens d'Église ne sont d'ailleurs pas les seuls à assumer des responsabilités et à remplir une grande tâche. Les magistrats, les nobles, les rois surtout sont au service de la société. Ce sont les bons rois qui font les bons royaumes et ils font les bons royaumes en pratiquant la première des vertus sociales selon l'enseignement de saint Thomas d'Aquin : la justice.

« Ce roi (2) devant qui on porte l'épée, laquelle représente la justice, qu'il doit rendre à tous et qui cependant est injuste... il est comme un sépulcre. »

Mais ces messieurs du conseil municipal ont aussi leurs responsabilités. Choisissez-les parmi ceux qui en sont dignes. Faites-vous une conscience d'électeur. Dans les élections de jurats ou de consuls, ou de quelque autre que ce soit qui aient à régir la cité ou la commune, ne considérez pas vos parents ou vos amis

(1) *Sic.*
(2) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 380.

ou votre utilité personnelle, mais « le bien commun ». N'élisez pas plus volontiers vos parents que des étrangers et même mettez plus d'empressement à élire des étrangers s'ils sont plus utiles pour la direction et l'administration de la communauté et laissez là vos parents et amis qui ne sont pas capables de diriger ou d'administrer (1).

### 3° LES REMÈDES

*Justice et Charité.* — La justice, voilà donc la grande vertu qui doit régler vos rapports, je ne saurais trop y insister. C'est une grande chose que cette justice et c'est une grande tâche que celle du juge professionnel qui a à décider de ses applications les plus délicates. Que le juge prenne donc conscience de ses responsabilités et de la grandeur sociale de son rôle. Avant de juger, il doit se confesser (2) ; il doit demander l'assistance du ciel et surtout pour être un chrétien, il doit être miséricordieux. Que le juge prenne garde de voir la paille qui est dans l'œil du voisin et de ne pas penser à la poutre qui est dans son œil.

Tous, qui que vous soyez : Si vous voulez vraiment garder la justice (3), interprétez droitement en la pratique les lois, les canons, les coutumes et privilèges de manière que si la justice est en faveur du Juif, du Maure ou du pauvre, vous ne jugiez pas en faveur de la mère, du père ou de l'ami. » Souvenez-vous que vous devez aider et le Juif et le Maure et qu'à plus forte raison

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 389 et 392.
(2) *Ibid.*, t. I, Introduction.
(3) Divers sermonnaires, samedi *Post Laetare*.

entre chrétiens, il n'y a pas de justice possible sans sympathie et aide mutuelle. Qu'il est bon (1) « de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, de pleurer avec ceux qui pleurent... Ainsi donc réjouissez-vous, grands personnages, avec les petites gens qui se réjouissent et faites en sorte que vos avantages, quand vous en avez, profitent à toute la ville ou à tout le village, et par contre pleurez avec les petites gens qui pleurent dans les charges qui pèsent sur elles, par exemple quand elles ont à acquitter une dette au roi ou à quelqu'un d'autre. En contribuant à leurs joies et à leurs peines, vous serez humbles avec les petites gens et vous ferez comme le Christ qui a voulu être humble pour nous. »

« Vous, habitants de cette noble ville (2), ne vous bornez pas à vous procurer votre propre utilité, mais veillez aussi et davantage à l'utilité de la communauté. Votre intérêt propre est seulement attribuable à un seul, tandis que l'utilité de la communauté est utile à tous.

Et ne causez pas de dommages à votre communauté par de faux rapports au roi ou à d'autres. Et ne faites pas votre propre affaire avec les biens de la communauté. Et à ce propos, je vous dirai que si ce n'est une bonne chose que d'être large de ses propres biens, c'en est une meilleure et une excellente que d'être avare des biens communs. »

Vous êtes une grande famille. Faites-vous donc du bien. Renseignez-vous par exemple les uns les autres, c'est la moindre des choses. Oh ! je le maudis (3), « cet

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 488.
(2) *Ibid.*, p. 477.
(3) *Ibid.*, p. 182.

orgueil répandu dans le monde, à savoir la crainte d'exposer ses doutes de peur d'être réputé ignare? C'est la source de grands maux. Par exemple : beaucoup ne savent pas se signer et craignent de le demander. De même pour le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo*. De même, combien de clercs qui se trompent dans les formules des sacrements, et quelle damnation ; et par crainte, ils n'osent demander. De même, combien de notaires ignorants, qui acceptent de dresser des contrats et ne savent pas en libeller les clauses. La pièce ou le testament ne vaudra rien et, de là, des litiges et des disputes. De même, que de mauvaises sentences rendues, que de mauvaises plaidoiries prononcées à cause de l'ignorance. Les gens de lois ne veulent pas recourir aux anciens juristes. De même, que de morts imputables à l'ignorance des médecins qui ne veulent pas demander. Et de même, que d'erreurs prêchées par des religieux ou des clercs et dues à l'ignorance. Et ils ne veulent pas demander. Ils craignent même de prêcher les sermons d'un autre, mais recourent témérairement aux concordances. »

Vous avez à vous aider les uns les autres.

*Travail et prospérité.* — Si vous avez à vous aider les uns les autres, c'est donc que vous avez à travailler en ce bas monde. Oh ! surtout travaillez inlassablement. Rappelez-vous la Sainte Vierge (1). Il lui eût été si simple de se faire servir par des anges, elle et sa sainte Famille. Elle voulut pourtant coudre, tisser, filer de ses propres mains.

Le travail est la loi de l'homme qui doit gagner son

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 294.

pain à la sueur de son front. Travaillez des mains ou du cerveau et selon votre condition. Je trouve mauvais par exemple qu'aux temps où nous vivons, un moine n'étudie que Virgile. Il a d'autres besognes plus pressantes. Et je n'aime pas non plus la vie nonchalante de certains soldats en temps de paix (1), cela les conduit aux mauvaises mœurs.

Pas plus que je n'aime les fainéants je n'aime les voleurs qui gagnent de l'argent sans peine en fraudant à la douane (2). Ici je pense surtout aux grands fraudeurs, aux marchands en gros. Ils commettent un triple vol : « vol envers l'acheteur car on vend plus cher à cause de la douane qu'on a soi-disant payée, vol envers le prince, vol envers Dieu puisqu'on lui vole son âme par le péché et que toutes les âmes appartiennent à Dieu. Oui, voler à la douane est un péché et de même négliger de s'acquitter de tel ou de tel impôt est un péché. Saint Mathieu n'a-t-il pas écrit formellement : Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César ».

Et puis, dans vos affaires, soyez des hommes de progrès, servez-vous des banques, sans faire de l'usure, bien entendu. Il y a beaucoup de brigands sur les grandes routes, mais je vais vous donner le moyen infaillible de passer sans encombre dans les chemins mal famés. Il suffit de mettre son argent à la banque avant son voyage et de se faire remettre un chèque pour une banque de la ville où l'on va. Les brigands ne peuvent pas toucher le chèque.

(1) Édit. Fages, *Sermons*, t. II, p. 448.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 166.

*Paix publique.* — Je serai content toutes les fois que je pourrai faire du tort à ces brigands tant je déteste l'anarchie. Vivez en paix. Faites la paix entre vous. Voyez l'exemple des fourmis. « Toutes elles se suppòrtent les unes les autres et pourtant elles sont beaucoup en une même demeure, puisque toutes elles habitent en un seul trou. Et nous autres, nous ne pouvons nous supporter ni souffrir non seulement en une même maison, mais ce qui est pire, en une même ville, cité ou état, avec nos actes de banditisme ou de déprédation ».

« (1). — Mettez-moi cette zizanie en fagots et jetez-la au feu, dira Dieu le jour du jugement, et par fagots, il veut indiquer que tous ceux qui ont été en cette vie complices pour pécher ensemble brûleront ensemble. Oui, par exemple, quel beau fagot que celui de MM. les prélats, archevêques, évêques, recteurs, vicaires et officiaux simoniaques, cavaliers, superbes et concubinaires, quel beau fagot ça fera en enfer... Des rois, des empereurs, etc., on fera un autre fagot. Ce fagot-là sera d'autant plus grand dans la fournaise infernale qu'il ne devrait jamais y avoir un royaume sans justice.

Un autre fagot sera fait avec les mauvais moines qui ne conservent pas leur religion, mais qui mènent leur vie à leur guise, concubinaires et le reste. Oh ! oh ! quel immense fagot. Un autre sera fait des mauvais simples clercs qui ne disent pas leurs matines ni leurs heures, indévots, joueurs, concubinaires. Oh ! oh ! quel immense fagot on fera d'eux en enfer ; autre fagot : les personnes orgueilleuses. Ouvrez vos oreilles, les

(1) *Manuscrits catalans*, t. IV, fol. 123.

femmes, et débarrassez-vous de vos atours et de vos fards. De même les hommes, les hommes vains, enflés de science. Oh ! que ce fagot-là sera grand. Allez ! en enfer ! Autre fagot... un fagot pour chacun des sept péchés capitaux. Oh ! oh ! avec tous ces beaux fagots, quel feu de joie pour le brasier éternel. Allez ! Plouf ! dans la chaudière. »

Oui, bonnes gens ! j'entends que vous murmurez, vous trouvez qu'à propos de la zizanie, je parle de tous les défauts à la fois, mais la zizanie est comme la mère de tous les défauts. Puissiez-vous le comprendre. Que la pratique de la justice, que l'amour du bien commun produisent donc en vous la paix, la paix intérieure dans votre âme, la paix extérieure avec le prochain, la paix avec Dieu. Je ne puis rien souhaiter de meilleur à la société chrétienne (1).

La paix du Christ, en effet, avec tout ce qu'elle comporte d'habitudes humbles et soumises, laborieuses, de respect des droits d'autrui, de bons exemples donnés par les autorités responsables, ecclésiastiques ou laïques, balayera nos querelles fratricides, nos mœurs violentes, dépravées. Elle groupera à nouveau sous l'égide du Rédempteur, les familles, les communes, les états. Elle est pour l'humanité, la seule voie du salut. »

***

Voici un appel à la paix qui termine le tableau d'une civilisation où évidemment les désordres ne manquent

(1) Nombreux sermons sur la paix, notamment *Sermons imprimés*, édit. 1729, t. I, p. 197 et 199, p. 310.

pas. Maître Vincent les connaît bien, ces bourgeois vicieux, ces bourgeoises coquettes, ces paysans aux mœurs dépravées, ces moines bons vivants et propriétaires, ces prêtres concubinaires. Il les a assez coudoyés, écoutés, confessés. Il a vécu aussi dans l'intimité des juges sans miséricorde, même dans l'intimité des évêques, anciens chanceliers des princes parvenus à la mitre et plus ou moins simoniaques. Il fréquente même les rois dont plusieurs sont ses amis. Et il n'ignore rien du plus haut personnage de la chrétienté, le pape dont il a été le plus grand confident et le directeur de conscience. A quelles classes de la société n'a-t-il pas été mêlé? bourgeois par son enfance, religieux par sa vocation, « courtisan » par circonstances, il est devenu « peuple » par sa vie nomade.

Et maître Vincent n'exagère point dans les sombres peintures de ses sermons. Il y a bien d'autres sources historiques qui permettent d'étudier cette époque du schisme. Ce sont d'abord tous les chroniqueurs, puis tous les littérateurs d'alors, qu'ils soient Français, Anglais, Espagnols, Grecs, Italiens. Il faut aussi tenir compte du témoignage unanime de tous les savants érudits ou historiens modernes au courant de cette question. Eh bien, maître Vincent a rendu un compte fidèle des mœurs de ses contemporains. Les mâles reproches qu'il leur adresse constituent un chapitre à la fois impartial et évocateur de l'histoire de son temps.

Seulement, qu'on ne s'y laisse pas tromper. Cette vie, le piquant des descriptions du maître ne doit pas laisser croire que notre dominicain est un observateur sagace qui se borne à énoncer avec art ce qu'il

voit autour de lui. Sa psychologie se tourne, en effet, en morale, et elle n'est même qu'un à-côté de sa morale sociale. Sa forme alerte et prenante n'est que l'enveloppe agréable d'un fond théologique sérieux. Dans cette « sociologie » si pratique, si adaptée, frère Vincent prône comme vertu principale la justice sociale en vue de réaliser le bien commun. Ce bien commun, c'est comme le capital qui appartiendrait à tous les hommes, qui faciliterait à chacun son métier d'homme. C'est un peu ce qu'en notre langage moderne, nous appellerions la civilisation (1). Mais ces idées si justes, si pleines de bon sens, Vincent Ferrier ne les a pas inventées : il les a empruntées à son milieu dominicain. Il les a empruntées à son grand maître de Barcelone, à son grand maître de Toulouse, à saint Thomas d'Aquin (2).

Il reste pourtant à saint Vincent Ferrier une part immense d'originalité, un mérite tout à fait considérable. C'est d'avoir saisi cette doctrine dans son âme même, d'avoir vulgarisé des thèses savantes en un langage commun, simple, à l'usage des artisans et des laboureurs, en un langage si simple et si commun qu'on oublie qu'il s'agit d'une doctrine philosophique, cohérente, compréhensive, achevée.

Mais si cohérente, si compréhensive, si achevée que soit la théologie morale sociale de saint Thomas

(1) Voir à ce sujet un article de Jacques Bainville, *Revue universelle*, 15 mars 1922 : « l'Avenir de la civilisation. »

(2) Voir l'ouvrage capital que le R. P. Gillet vient de publier à ce sujet : *Conscience chrétienne et justice sociale;* on y peut discerner dans toute son ampleur la portée des thèses sociologiques de saint Thomas d'Aquin.

d'Aquin, cette doctrine, comme toutes les théories, demande à être vivifiée, adaptée. Et pour cette mise au point, il faut avoir autour de soi des exemples de réalisations concrètes. Le clair génie de saint Thomas n'ignorait pas cette exigence d'ordre pratique. En fait, il faut promouvoir telle ou telle modalité de société organisée, hiérarchisée, en paix, où tout fonctionne bien, où les hommes, occupés à gagner leur pain dans des conditions satisfaisantes, peuvent vivre, penser et réfléchir, accorder satisfaction à tous leurs besoins, surtout à leurs besoins intellectuels et moraux.

Or Vincent avait su profiter de cette doctrine juste que lui fournissait son milieu dominicain pour le mieux-être de l'humanité. Il avait su la mettre à la portée du peuple. Par conséquent il devait aussi savoir profiter du bel exemple de civilisation vivante, amie du progrès sur toutes ses formes que lui offrait son milieu « social », sa patrie catalane.

Notre prédicateur a dit souvent lui-même, en quelle estime il tenait le travail. Ce n'était point là pure affaire de philosophie. Il était Catalan et portait en lui l'actif et laborieux génie de sa race. Maîtres des Baléares, de la Sardaigne, déjà de la Sicile et du royaume de Naples, ces Languedociens de Catalogne poussaient leurs conquêtes et leurs comptoirs commerciaux jusqu'en Grèce et dans le Levant. La lointaine Venise, perdue au fond de l'Adriatique, ne les inquiétait guère. Gênes était en proie aux guerres intestines. Les armateurs de Barcelone tenaient donc vraiment l'hégémonie de la Méditerranée occidentale et le commerce maritime se faisait par eux. La prospérité économique était immense. Le beau code cata-

lan, qui date d'alors, est révélateur d'un état de civilisation matérielle avancé (1).

Les Catalans n'étaient pas habiles seulement dans le négoce. Ils se distinguaient aussi dans les lettres et dans les arts. La culture languedocienne avait été refoulée vers le sud par les conquêtes progressives de la France du Nord, mais elle continuait à s'épanouir à Perpignan, à Barcelone, à Valence. Cette dernière ville, patrie de notre saint, était peut-être le foyer littéraire le plus brillant de la chrétienté. Les arts, et surtout la peinture, florissaient aussi. C'était déjà la Renaissance, bien naturelle dans ces contrées en fréquentes relations avec l'Italie.

Un fin lettré, le roi dom Martin, présidait aux débuts de ce *quattrocento* catalan qui, pour être moins vanté que le *quattrocento* italien, n'en est pas moins original.

Saint Vincent n'avait même pas à s'émouvoir de cette fermentation littéraire et artistique. Elle n'était nullement dirigée contre l'Église et si elle rappelait le quinzième siècle italien par sa fraîcheur et son éclat, elle se souvenait encore plus du treizième siècle chrétien. En pays catalan, cet apogée médiéval avait été l'âge glorieux des conquêtes guerrières du roi don Jaime et des conquêtes morales de saint Raymond de Pennafort. Les décades suivantes avaient marqué, non un recul, mais un progrès. Le quinzième siècle continuait cette heureuse évolution.

Sans doute l'activité catalane était telle que ses manifestations révolutionnaires avaient, un moment, failli tout compromettre ; mais maître Vincent lui-

(1) Vincent Ferrier aurait-il une part dans la rédaction de ce code? Pour tout ce qui concerne la civilisation catalane. cf. les deux gros volumes déjà cités de Lluch, *Civ. cat.*, M. A.



même y avait mis ordre (1). Il avait dirigé décidément vers des occupations pacifiques la vie débordante de ses compatriotes. On comprend avec quelle conviction il leur vantait ce travail qui avait été pour eux cause de tant de bienfaits ; combien il souhaitait cette laborieuse prospérité catalane à la chrétienté entière perdue dans l'anarchie.

Mais maître Vincent Ferrier ne s'est pas borné en ce bas monde à souhaiter le progrès des mœurs et de la civilisation chrétienne, à indiquer comme palliatif les théories de saint Thomas et l'exemple des Catalans.

Il agissait et il usait de cette première manière d'agir qui consiste à avoir le courage de ses opinions. Il a clamé à la face de ses contemporains un cri magnifique en faveur du Juif et du Maure. Si l'on songe en quel temps de haines sociales, en quel siècle de fer, pareil principe fut proclamé devant une immense assemblée humaine, si l'on songe quel mépris entourait l'israélite ou le musulman d'Espagne, on se prend à aimer la noblesse d'âme de saint Vincent, cette sympathie qui s'étend à tous les hommes.

Et puis cet homme si franc parlait directement aux responsables. Quand il se plaint du manque d'apôtres, c'est dans une lettre écrite au général des Dominicains, au chef de la plus importante milice de prêtres apôtres existant à cette époque. Quand il se plaint des incuries des administrations publiques, c'est devant les magistrats mis en cause qui sont assis au premier rang autour de sa chaire. Son audace était récompensée.

(1) Cf. chap. VII.

Par son humour et sa bonhomie, il faisait d'incroyables prodiges. Il réussissait à changer les modes féminines. Tous les contemporains sont affirmatifs sur ce fait qu'un vieil auteur, le naïf historien Guyard, énonce si gentiment : « il fit tomber de la tête des femmes la crête de leur vanité ».

Mais maître Vincent savait tirer profit de l'autorité de sa parole pour des choses plus importantes que les costumes et les chapeaux. Ses sermons éveillaient chez ses auditeurs le désir d'instruction religieuse. Tout était prévu. Le maître était accompagné partout de prêtres catéchistes qui prenaient à part les enfants ou les personnes mal instruites des vérités de la foi. Lorsque le séjour dans la cité ne se prolongeait pas, il se bornait à l'essentiel : enseigner les prières les plus simples. C'est dire l'ignorance religieuse profonde de ce bas moyen âge.

L'enseignement de Vincent apparaît ainsi, à ce point de vue, comme une entreprise immense de catéchisme « ambulant ». Ses sermons ne sont même que des catéchismes présentés d'une manière originale et vivante. Il est touchant d'entendre au procès de canonisation l'expression de la reconnaissance des témoins. C'est de sa bouche ou de la bouche de ses prêtres qu'ils ont appris à prier, qu'ils ont appris le « Notre Père » et « Je vous salue... » C'est de sa bouche qu'ils ont appris à sanctifier leur journée en invoquant Jésus matin et soir. Le témoin Pierre Josso (1) est formel : ces catéchisés de maître Vincent ne sont pas des exceptions. Notre prêcheur a inculqué le christianisme « à pour ainsi dire tous ceux de son pays ». Aussi

(1) Procès de canonisation. Enquête Vannes, p. 38.

quel souci de donner valeur de vie aux formules de la religion. Vincent replante la foi dans la chrétienté.

Mais pour entretenir cette croyance qu'il restaure, il faudrait des foyers de vie religieuse intense, des monastères fervents. Vincent lui-même est religieux et la triste situation de ses confrères ne peut le laisser indifférent. C'est pour le bien de quelques dominicains qu'il écrit son *Traité de la vie spirituelle*. C'est pour le bien des religieux en général qu'il humilie devant la foule ceux qui sont médiocres ou infidèles. Il veut des conversions. Aussi, comme il aime à prêcher aux communautés et comme il sait trouver le chemin des cœurs ! Au procès de canonisation, à Rennes, un abbé bénédictin vient chanter les louanges du maître dont les exhortations ont été si précieuses à son abbaye (1).

Saint Vincent Ferrier ne méprise pas non plus les couvents de religieuses. Leur situation morale l'intéresse tout autant que celle des couvents d'hommes. A Perpignan, pendant ses grands soucis de l'affaire du schisme (2), il trouve le temps d'aller prêcher aux fransciscaines. Il lui faut pour cela s'arracher à la foule laïque. Malgré tout, le public envahit le couvent et maître Vincent est contraint de laisser de côté les sujets spéciaux dont il voulait entretenir les religieuses. Il tâche d'intéresser cet auditoire si hétérogène : il parle de la Passion et unit dans les mêmes sentiments ces filles cloîtrées derrière leurs grilles et les laïques curieux de s'instruire.

Ainsi, même par ses prédications aux religieuses, Vincent s'occupe de tout le peuple chrétien. Cependant

(1) Procès-enquête de Bretagne dans édit. Fages, p. 257.
(2) Procès-enquête de Naples, déposition Louis Cardona.

les réformes des cloîtres ne sont jamais qu'un remède éloigné aux maux de la société. Or, à cette époque, les hommes sont par toute l'Europe plongés dans une telle anarchie qu'il faut bien aller directement à leur secours. Le maître ne se dérobe pas à cette nécessité. Il donne ce qu'il a de plus précieux : sa vie d'âme, les vérités de la vie éternelle. Cela ne l'empêche pas de distribuer à ses semblables des secours plus matériels dont ils ont besoin. Il établit dans sa ville natale, en faveur des jeunes orphelins, une institution de *ninos* et *ninas* qui porte son nom et subsiste encore (1). En cas d'épidémies, en cas de peste si fréquente alors, il soigne les malades, les réconforte et il aurait même composé pour eux une prière pleine de chaleur et d'espérance. Il veut le bien de ses contemporains avec énergie. Il lutte contre ceux qui lèsent les intérêts des pauvres gens. A Valence par exemple, il modifie de sa propre autorité les barèmes commerciaux. Le roi d'Aragon n'aura qu'à surveiller l'exécution (2). Tant pis pour messieurs les marchands, ils se contenteront de petits bénéfices.

Il n'hésitait pas à travailler lui-même à des besognes qui nous paraîtraient un peu risquées. De vieilles traditions assurent qu'il réglementait les statuts de maisons de tolérance. En maints endroits, il réforma les mœurs. On vit donc des villes entières, comme Perpignan à la suite de sa prédication de 1415 (3), où toute la population, y compris les étudiants, vécut d'une vie sans taches.

(1) Fages, *Histoire*, t. I, p. 279-280.

(2) Archives de Barcelone. Registre, nº 2251, fol. 154, année 1410. Question énigmatique.

(3) Procès-enquête de Toulouse, déposition d'André de Fulcovisu.

Il rétablissait ainsi la pureté des mœurs parce que c'est un bien en soi. Mais aussi parce que les mœurs pures sont des mœurs tranquilles et qu'il désirait surtout le règne de la paix sociale. En maintes villes déchirées par les dissensions, bien des témoignages l'affirment, il réconciliait les factions et même les ennemis particuliers, deux par deux. Sa personne elle-même inspirait la paix. Son abord était poli. Un sourire flottait toujours sur ses lèvres. Il savait recevoir visites et confidences et extirper des âmes les rancunes les plus tenaces. Il renvoyait toujours les gens contents, redevenus amis de Dieu et d'eux-mêmes, et on ne le quittait que pour aller faire la paix avec son prochain (1). Il avait vraiment une puissance de persuasion extraordinaire au service de son idéal social. Il était si « peuple », il entrait si avant dans l'âme même du peuple, dans la misère du peuple, dans les besoins du peuple, que la sympathie de sa voix et de sa pensée faisait accepter à la foule des commandements parfois sévères ; car pour le plus grand bien de la justice sociale, Vincent parlait en maître. Il demandait à être obéi et l'on obéissait. Tant pis pour les intérêts particuliers, pour les intérêts de telle classe sociale, pour les intérêts de telle famille, tant pis pour les vieux usages, s'ils sont défectueux. On obéit à maître Vincent et on ne le regrette pas. On lui pardonne même d'instinct, et sans y penser, ses saintes colères tant elles paraissent opportunes et même modérées. Ce bon cœur, ce bon sourire, cette bonne

(1) Il faudrait ici citer tout le procès de canonisation et tout le livre de Fages, *Notes et documents*. L'attention devra se porter plus particulièrement sur les pages que nous avons citées en référence, chap. III, § 2, p. 81.

figure, ce bon grand chapeau, cette bonne vieille chape noire déchirée par le bas, cette bonne vieille bête de « bourrique », tout cela c'est le bon ami Vincent Ferrier, le bon ami du peuple, et qui n'a pour ennemi que les ennemis du peuple, que les misères du peuple. Comment lui résisterait-on?

Certes non, maître Vincent n'est pas un sociologue « en chambre ». C'est un réalisateur « en fait » de progrès sociaux. Il n'écrit pas du noir sur du blanc. La matière qu'il pétrit, c'est la matière vivante et pensante. Il est artiste et l'œuvre qu'il enfante est le progrès humain. Lorsqu'on étudie cette vie avec quelque détail, lorsqu'on dresse la liste des villes grandes ou petites, des villages, des hameaux où il a épuré les mœurs, restauré la vie municipale, réformé les prêtres, les moines et par-dessus tout, rétabli la paix publique, on reste confondu.

Ceci n'est pas une exagération. Entre beaucoup d'autres, voici un document incontestable. Il se réfère à la ville d'Orihuela, au fond du pays de Valence, en Murcie castillane déjà. Orihuela n'est pas la plus grande ville évangélisée par maître Vincent. Notre prêcheur a fait la même extraordinaire besogne à Valence, à Barcelone, à Lyon, à Toulouse, à Dijon et à Bourges, à Tolède et à Vannes, à Nîmes, à Montpellier, à Gênes et en tant et tant d'autres cités plus considérables. Mais ce qui s'est passé en cette petite ville espagnole est connu avec des détails si savoureux qu'on ne saurait les passer sous silence. Il s'agit d'une lettre des jurats, c'est-à-dire des magistrats municipaux, à l'évêque de Murcie Paul de Carthagène (1).

(1) Cette lettre a été retrouvée par des historiens valenciens. Elle correspond exactement par son contenu au carnet de notes d'un auditeur de maître Vincent. Elle présente elle-même de

qu'il nous a laissés tous chrétiens, et il en est de même

« Très Révérend Père et Seigneur : nous croyons être agréable à Votre Révérence en lui faisant savoir que frère Vincent, maître en théologie, est venu dans votre diocèse, qu'il y a visité Alicante, Elche, Orihuela, Murcie et qu'il est maintenant à Lorca. Sa présence a produit un bien immense dans tout le pays et particulièrement dans cette ville. Grâce à Dieu et aux saintes prédications de maître Vincent, il n'y a plus parmi nous ni vices ni péchés publics. Ainsi, par exemple, personne, ni petit, ni grand, n'ose plus jurer le nom de Dieu ni de la Vierge Marie, ni le Sang du Christ, ni rien de semblable. Et si quelqu'un est surpris blasphémant, il est fait bonne et prompte justice. La maison de jeu a été fermée et nous avons renoncé à notre privilège à cet égard. On ne joue plus aux dés ni aux autres jeux dangereux. On ne fait plus de conspirations, de maléfices, de signes cabalistiques. Personne ne va plus consulter les devins ou les sorciers. Les prêtres ne jouent plus comme auparavant, les fêtes lascives ont été supprimées. On se reprend les uns les autres, s'il arrive de tomber dans quelque péché et bien d'autres choses consolantes qu'il serait trop long d'écrire.

« Jamais les gens ne se sont confessés comme à présent. Les prêtres ne suffisent pas à entendre les confessions et à donner la sainte Eucharistie. Les dimanches et les fêtes chômées, tous, hommes et femmes, sauf les petits enfants, viennent à la messe avec une dévotion telle qu'on ne saurait le croire à moins de le voir. Les églises étaient trop grandes ; à présent elles sont trop petites. En un mot, Seigneur, nous pouvons affirmer

sérieux caractères d'authenticité. Publiée par Fages, *Notes et documents*, p. 189-190.

dans tous les endroits où il passe. Que Dieu en soit béni et vous aussi, Seigneur, car c'est à vous que nous devons la visite de maître Vincent. Que Dieu le conserve longtemps en grâce et après sa mort le place parmi les apôtres, les martyrs, les confesseurs.

« Une des plus grandes faveurs qu'il nous ait obtenues, c'est qu'il n'y a plus ni peste, ni fléau, ni discordes. Tous, de bon vouloir et pour l'amour de Dieu, se sont mutuellement pardonné leurs offenses. On a compté cent vingt-trois réconciliations, soixante-dix portaient sur des meurtres et les autres sur des mains, des bras ou autres membres coupés. Dieu soit loué pour une telle paix. Il n'y a que le prêtre Jean Fluvia et un nouveau chrétien de peu de foi qui n'ont pas voulu pardonner et le peuple n'est pas peu scandalisé de voir ainsi un prêtre refuser le pardon. Nous prions donc pour la conservation de maître Vincent en échange de tant de bienfaits et aussi pour vous qui l'avez fait venir. Puisse Notre-Seigneur vous conserver longtemps à son saint service.— Fait à Orihuela, le 14 mars 1411, vos très humbles et très dévoués qui se recommandent à votre merci : le *justicia* (1), les jurats et les conseillers de la ville d'Orihuela. »

Savonarole n'a peut-être pas fait mieux ni même autant à Florence. En tout cas, il s'est borné à une œuvre bien plus éphémère et bien moins universelle que celle de maître Vincent. Notre sociologue est plus qu'un sociologue, c'est un civilisateur. Il est à sa manière le plus grand des disciples que Thomas d'Aquin ait jamais eus, puisqu'il transpose la *Somme théologique* en civilisation (2).

(1) Premier magistrat, maire.

(2) Saint Vincent Ferrier civilisateur semble jusqu'à présent

## II

Cette œuvre de régénération sociale et religieuse que maître Vincent Ferrier entreprenait à travers la chrétienté était devenue très urgente. Depuis plus de cent ans, la nécessité s'en faisait sentir. Et maître Vincent Ferrier avait naturellement eu des précurseurs. Si l'on étudiait de près saint François d'Assise et ses premiers compagnons ou certains fransciscains du quatorzième siècle, on y trouverait peut-être ce désir d'un rajeunissement. Même après saint VincentFerrier, il y aura d'éminents fils de saint François, tel saint Bernardin de Sienne, pour poursuivre cette tâche avec persévérance et succès. Entre ces fransciscains et notre prêcheur, il semble qu'il y ait parenté d'idéal. Ce serait le secret de sa sympathie si vive pour l'ordre de saint François. Il trouve, pour prêcher le patriarche des Mineurs, des accents émus.

Un peu antérieurement à François, le pauvre d'Assise, la chrétienté avait vu Pierre Valdey, dit Pierre Vaud, le pauvre de Lyon. Les premiers compagnons de Pierre Vaud, tout comme ceux de saint François, avaient été fort bien accueillis par la papauté, mais tandis que les Fransciscains se montraient en général sages, prudents, conservateurs de l'intégrité de la foi, les Vaudois se précipitèrent dans l'hérésie. D'autre part, à travers la chrétienté du douzième

avoir été surtout deviné par l'évêque catalan de Vich, Torras y Barges. Cf. *la Tradition catalane*, 3e édit., p. 286, 1re édit., 1906.

siècle, pourtant vivace, une religion fort peu chrétienne, celle des Cathares ou Albigeois, s'était répandue.

Contre l'hérésie vaudoise et l'hérésie albigeoise, saint Dominique avait créé son ordre et l'avait conçu comme une milice de prêtres entièrement au service du Saint-Siège et de la vérité catholique. En moins d'un siècle, les Dominicains avaient fait disparaître le catharisme, mais ils n'avaient pas pu détruire tous les nids de Vaudois qu'abritaient les vallées alpestres.

Vincent Ferrier, fils de saint Dominique, avait hérité de sa vocation et de son esprit. Pour sa grande œuvre de chrétienté, il lui fallait détruire les foyers de gangrène. Il se trouvait en présence des Vaudois et les Vaudois florissaient. Les abus de l'Église, ou prétendus tels, qui avaient été cause de l'hérésie, se multipliaient, et la doctrine nouvelle faisait des recrues. A quoi bon, disaient les Vaudois, ces clercs ignares, ces papes puissants, cette royauté ecclésiastique, ces dogmes qui ne se trouvent pas dans l'Évangile, ces indulgences scandaleuses? Ne vaut-il pas mieux revenir à la vie évangélique? La religion s'est corrompue. La société humaine elle-même s'est peu à peu construite dans l'injustice. Il faut une réforme radicale. Il faut renverser l'ordre établi et revenir aux mœurs chrétiennes primitives.

Ces discours ne plaisaient pas seulement aux montagnards des pays d'Embrun, de Briançon ou de Pignerol. Ils souriaient à beaucoup de gens en Europe. Partout les Vaudois apparaissaient à l'état sporadique. En Suisse, en pays souabe, ils étaient nombreux, gagnaient la basse Allemagne, la Po-





logne (1). Mais leurs citadelles restaient certaines vallées alpestres. Ils y formaient de véritables républiques indépendantes, des églises hors de l'Église.

Et c'est précisément là que, vers l'an de grâce 1400, passait maître Vincent Ferrier. Notre dominicain ne pouvait manquer de témoigner beaucoup d'intérêt à des gens qui, avec des intentions premières si semblables aux siennes, aboutissaient à des conclusions si différentes. D'ailleurs, en bonne conscience, il ne pouvait laisser subsister, à quelques jours de marche d'Avignon, en plein centre de la chrétienté, ces citadelles d'hérésie. Ce n'est donc probablement pas par hasard que Vincent se dirigeait vers le cœur du pays vaudois. On dit même que le pape Benoît XIII, sollicité par l'archevêque d'Embrun, avait demandé au maître d'accomplir cette périlleuse mission (2).

C'est qu'il fallait que notre prêcheur ne manquât pas de courage pour courir au-devant de très graves dangers. Les Vaudois des Alpes n'étaient pas tendres pour les Dominicains, race des inquisiteurs. Il est bien naturel que les hérétiques n'aiment pas ceux qui les pourchassent. On était en 1401 et, en 1365, ils avaient assassiné un inquisiteur dominicain, le bienheureux Pierre de Ruffia. En 1374, ils en avaient assassiné un second, le bienheureux Antoine Pavon. Le tour semblait arrivé pour maître Vincent qui cheminait sans armes ni soldats. D'autant plus que les Vaudois avaient été tout récemment exaspérés par le terrorisme d'un troisième inquisiteur dominicain, Borelli (3).

(1) Pastor, p. 169.
(2) Comba, *Histoire des Vaudois*, p. 345, citant Fornier, p. 270.
(3) *Ibid.*, p. 344.

Mais Vincent Ferrier ne venait pas en enquêteur, la menace à la bouche. Il avait l'allure d'un ami. Il aurait même commencé, c'est du moins un historien très anticatholique, Comba, qui le prétend, par obtenir du pape la fin des tracasseries inquisitoriales. Dès lors, les montagnards se laissaient approcher sans crainte. Rarement visités par leurs prêtres nommés « barbes », ayant, de par leur vie religieuse même, le goût des prédications, ils ne pouvaient que prendre plaisir à écouter le bonhomme Vincent, au fond si semblable à eux, autant qu'on puisse parler de similitude entre un théologien thomiste et ces hérétiques forcenés.

Ranzano fait de cette œuvre de maître Vincent un apostolat moral : les mœurs des Vaudois sont tout ce qu'il y a de plus dépravées, c'est Sodome et Gomorrhe. Il se trompe : Vincent explique lui-même ses actes dans sa célèbre lettre à Jean de Puynoix, général des Dominicains : il n'y est pas du tout question de mauvaises mœurs. Le maître dit au contraire que c'est le manque d'enseignement chrétien qui perpétue surtout l'hérésie. Ces braves paysans ne se représentent l'Église qu'à travers quelques curés parfois peu édifiants. Les historiens sérieux admettent même chez les Vaudois une moralité convenable. Il y a bien en faveur de la thèse des mauvaises mœurs des hérétiques, l'affaire de la Valle-Pute. La Valle-Pute, c'est l'actuelle Vallouise. Vincent Ferrier, de sa propre autorité et après le succès de son apostolat, changea en Vallouise ce nom peu flatteur (1). C'est donc que Valle-Pute voulait dire, pour lui, vallée impure. On

(1) Ranzano, AA. SS. avril, p. 497. Procès, édit. Fages, p. 430 et surtout lettre à Jean de Puynoix, édit. Fages, *Notes et documents*, p. 109-111 (partout publiée).



pourrait répondre que le mot Valle-Pute est un nom de lieu qui ne doit pas être pris en mauvaise part, puisqu'il se trouve déjà en 1170, avant l'existence des Vaudois dans ce pays. Valle-Pute voudrait dire vallée des puys. Mais, en dernière analyse, il y avait déjà là à cette date des précurseurs cathares ou sectateurs de Pierre de Bruys. Vincent est donc bon étymologiste. Seulement l'impureté de cette vallée n'était pas d'ordre moral, mais doctrinal. C'est après lui avoir rendu la doctrine pure que notre prêcheur a modifié son nom.

Cette évangélisation des Vaudois fut difficile. Ils étaient pleins de déférence, mais dans le fond, ils restaient irrémédiablement défiants. Le maître dut passer et repasser longtemps aux mêmes endroits avant de convaincre. A propos des trois vallées briançonnaises de Freyssinière, d'Argentière, de Valle-Pute, il s'exprime ainsi : « Déjà je les avais visitées deux ou trois fois et par la grâce de Dieu, elles avaient reçu, avec beaucoup de dévotion et de respect, la doctrine de la vérité catholique, mais pour les confirmer dans la foi j'ai voulu les visiter de nouveau ». Sur le versant de Pignerol, Vincent poussa jusqu'à Angrogne, où il détruisit ce qu'il appelle des collèges de Vaudois. Dans la vallée de Loforio, il rencontra un évêque hérétique, vaudois peut-être, mais plus probablement cathare. « Il a voulu conférer avec moi et s'est converti (1). »

Un peu plus loin, dans le pays de Genève, un autre culte hétérodoxe marquait encore le recul de la vie

(1) Nous savons en effet que dans ces contrées et particulièrement au Val-de-Pont, les derniers résidus du catharisme se mélangeaient ou se substituaient aux vaudois.

catholique : c'était le culte du Soleil ou Saint-Orient. « Ce culte, écrit Vincent, est très répandu. Il a ses confréries et sa fête principale a lieu le lendemain du *Corpus Christi*. Les religieux et les curés m'ont dit qu'ils n'osaient point prêcher, ni même rien dire contre cette erreur parce que les sectaires les menaçaient de mort et, en attendant, leur coupaient les vivres. A force de prêcher chaque jour et d'insister sur le crime d'idolâtrie, grâce à Dieu et à l'appui qu'il donne à ma parole, l'erreur a fini par disparaître entièrement ; et ces pauvres gens sont, à l'heure qu'il est est, désolés d'avoir erré si gravement en matière de foi. Je me dispose à visiter le diocèse de Lausanne ou l'on adore aussi publiquement le soleil, surtout à la campagne. S'il faut en croire l'évêque, qui est venu deux ou trois fois me supplier de m'y rendre, il y a là, sur les confins de l'Allemagne et de la Savoie, des villes entières peuplées d'hérétiques. (Il s'agit, outre des sectateurs du soleil, de communautés vaudoises.) On m'a même prévenu que ces hérétiques sont particulièrement dangereux (1). »

Pour des gens de la campagne qui doivent leurs récoltes au soleil, il était bien tentant de lui rendre un culte. Aussi Vincent se méfiait-il de toutce qui pouvait y ressembler : par exemple, il réprouvait l'usage de dire chaque matin (2) : « Sois bienvenu, soleil, apporte-nous cette grâce que nous ayons assez de pain, de vin et de fruits ». Les efforts de l'apôtre en ce sens furent

(1) Comme trace de l'évangélisation de Vincent Ferrier dans les pays alpestres, il reste encore un pèlerinage de saint Vincent Ferrier à *Puy-Saint Vincent* dans la Vallouise, près du mont Pelvoux. Fages, *Notes et documents*, p. 112.

(2) *Manuscrits catalans*, t. VI, fol. 190.

couronnés d'un succès absolu. Tandis que malgré de nombreuses conversions il restait encore des Vaudois dans la chrétienté, le culte du Saint-Orient en disparut pour toujours.

## III

L'existence même éphémère des sectateurs du Saint-Orient montre assez combien le catholicisme était affaibli, proche de dévier. Le mouvement vaudois lui-même n'était-il pas une déviation du christianisme prétendant revenu aux beaux temps de l'Évangile au mépris de toutes les lois de l'histoire. Les Vaudois s'étaient fait dans ce monde, décadent à tant d'égards, les pionniers d'une pseudo-civilisation chrétienne.

Vincent Ferrier, lui, avait été, contre eux, dès le début de son apostolat, le champion de la foi traditionnelle de l'Église et il avait surtout visé à les éclairer. Mais il ne pouvait pas oublier que la religion, si elle apporte une lumière, requiert par contre des sacrifices. Nous conjecturons qu'il devait travailler à la conversion des Vaudois ou des adorateurs du soleil non seulement par sa prédication doctrinale, mais plus encore peut-être par un surcroît de pénitences, qu'il devait s'infliger à lui-même à l'insu de tous. Combien il désirait mériter le salut de tant de fidèles dévoyés, de tant de mauvais chrétiens aussi ! Comme il devait déplorer de n'être qu'un seul homme pour ne pas pouvoir souffrir davantage à l'intention de ses contemporains, à l'intention de la chrétienté !

Mais non, par bonheur, maître Vincent Ferrier

n'était pas seul. Il y avait autour de lui de bonnes âmes que sa parole enflammait de charité. Leur devoir naturel, évident, en ces tristes circonstances que traversait l'Europe, ne leur criait-il pas de faire pénitence, elles aussi? Ces austérités leur mériteraient, avec le pardon de leurs propres fautes, le rachat de la chrétienté entière, la glorification tant désirée de l'ordre chrétien. Elles seront surtout, bien entendu, affaire individuelle, laissées à la discrétion d'un chacun. Cependant comme le mal était patent, public, social, Vincent Ferrier voulut ou permit que la pénitence fût collective. Il voulut ou permit ces scènes de flagellation si célèbres.

L'ascèse était d'autant plus fervente et d'autant plus intense que la parole du maître avait touché davantage. Les plus zélés suivaient partout Vincent pour profiter de ses enseignements. Ils formaient la masse variable, fluente, bigarrée que tous les documents signalent, accompagnant le prêcheur à travers la chrétienté dans ses courses évangéliques. Évidemment, mêlés à ces fidèles compagnons de route, il y avait des parasites fort peu intéressants qui ne voyaient guère dans ces déplacements qu'une occasion de vivre sans travailler. « Heu ! Seigneur, disaient-ils aux villageois (1), donnez-moi l'hospitalité pour aujourd'hui, car je suis de la société de maître Vincent. » Notre saint ne veut pas de ces fainéants et il leur fait la chasse. Par contre, il laisse s'établir autour de lui les gens graves et austères, tel ce Gaspar Pellerin, témoin au procès et qui fut médecin du roi d'Aragon. Gaspar Pellerin décrit lui-même cette foule de prosélytes.

(1) *Manuscrits catalans*, t. IV, fol. 182.

« Nombre de gens se mettaient à sa suite et parfois des contrées les plus lointaines : clercs, laïcs, nobles, riches ou pauvres, attirés par sa sainteté et l'excellence de ses prédications. » Les uns ne sont là que pour un bout de temps, pour un bout de chemin, par curiosité sympathique. Les autres se sont donnés tout à fait et ont tout quitté en ce bas monde. Vincent aime ces âmes généreuses. Il aime leur vie religieuse, édifiante, pénitente. Comme c'étaient des hommes rangés, dans le désordre même de ces voyages, ils se mettaient à vivre selon une règle sévère. Le maître lui-même avait composé cette règle. Elle fut, paraît-il, imprimée par la suite, et il est grand dommage qu'elle soit perdue (1).

Il se formait ainsi à la longue, sans qu'on pût préciser au juste la date de son apparition, une compagnie de cent à deux cents personnes, vêtues aux couleurs dominicaines, adonnées aux plus dures macérations, les femmes étaient séparées des hommes. Cette communauté avait sa bannière (2). Elle constituait un véritable couvent ambulant où l'on n'entrait qu'après examen sérieux. Lemaître rappelle parfois en chaire qu'il n'accepte dans sa compagnie que ceux qui sont sans dettes et sans charges de famille (3). Tout ce petit monde avait ses officiers, ses procureurs, sa hiérarchie.

Bien entendu, ces ascètes contribuaient beaucoup à

(1) Peut-être aurait-on des chances de la retrouver en fouillant avec patience la bibliothèque de l'Université de Barcelone ou celle de la municipalité de Valence.

(2) Voir surtout chronique d'Étienne de Médicis, bourgeois du Puy, un peu postérieur. Mais Paul Meyer croit, avec raison sans doute, que l'auteur de cette chronique a utilisé des sources sérieuses perdues depuis.

(3) Carnet de notes du patriarcat. Prédication faite à Chinchilla.

fournir aux peuples l'exemple de la pénitence et lorsque des châtiments corporels publics étaient autorisés ou conseillés par Vincent, c'est eux qui en donnaient le signal. C'est eux surtout qu'on appelle dans l'histoire les flagellants de saint Vincent Ferrier. A l'entrée dans la ville ou le village, ils découvraient leurs épaules et se fouettaient à coups redoublés avec une dure discipline de cordes. Ils montraient par là aux citadins que la prédication du grand thaumaturge n'était pas une curiosité, mais un enseignement des vérités, parfois peu agréables, du christianisme et un enseignement auquel il fallait obéir comme ils obéissaient eux-mêmes en s'infligeant ces rudes pénitences. Ils chantaient en se frappant de mâles cantiques, composés par le maître, en l'honneur de la Passion du Fils de Dieu. Leurs figures austères et amaigries, la vue du sang qui coulait, le bruit de pluie des cordes à nœuds contre les dos nus, cela faisait impression. Leur conviction était si communicative, les paroles que, du haut de la chaire, Vincent adressait à tous ses auditeurs étaient si pressantes contre les vices, que les habitants du pays eux-mêmes, ceux qui n'étaient venus que par simple curiosité, cédaient au désir d'imiter les flagellants. A Toulouse surtout, des disciplinants nouveaux se joignaient sans cesse aux anciens. Il se tint dans la ville des marchés de haires et de fouets (1). Des hommes de toutes les classes sociales, des femmes, des enfants en bas âge se flagellaient ; on vit, paraît-il, dans les rues, des ruisseaux de sang.

Ces scènes paraissent étranges. Elles l'étaient bien moins pour l'époque. A la suite de la peste de 1349, la

(1) Voir tout le procès de Toulouse.

crainte des châtiments célestes avait fait apparaître en Italie des bandes de disciplinants. L'appréhension des mêmes malheurs, celle de la fin du monde, dictaient une attitude semblable aux compagnons de Vincent Ferrier. Une tradition invérifiable veut que ce soit en 1399, lors de la terreur turque, que notre saint inaugura les flagellations publiques. En tout cas, c'est à Toulouse et dans le midi de la France, en 1416, au moment critique du schisme et de la guerre de Cent ans, qu'elles furent particulièrement fréquentes et importantes.

Tous les théologiens à vrai dire n'approuvaient pas ces pratiques. C'est que, accomplies en commun sans précaution de modestie suffisante, elles peuvent, paraît-il, produire une exaltation collective malsaine capable de dégénérer en perversion sexuelle. Il y avait déjà eu, dans l'Allemagne du quatorzième siècle, des sectes de flagellants qui avaient mal tourné (1). Les Pères du Concile de Constance en 1416 étaient donc très fondés à s'émouvoir des disciplinants de Vincent Ferrier. Le célèbre Gerson (2), dans une lettre où Pierre d'Ailly joignit son mot, supplia, en termes affectueux, son cher maître de prendre garde, de ne point se compromettre, de ne pas engager sa réputation, de ne point prendre à son propre compte la responsabilité de ces agissements peut-être pernicieux. On ignore la teneur exacte de toute la réponse du maître, mais il assurait que ces pénitents restaient parfaitement soumis aux autorités ecclésias-

(1) Bareille, article *flagellant*, dictionnaire de théol. catholique.

(2) Gerson, *opera*, Anvers, édit. 1706, t. II, p. 658-659. Un fragment de la réponse de saint Vincent est annexé à cette lettre.

tiques, c'est Gerson lui-même qui nous le dit, et il s'en montre satisfait.

On a voulu voir (1) dans ces austérités publiques la preuve que les convertis de saint Vincent n'avaient pas grande confiance dans les moyens du salut offerts par le clergé : confessions ou indulgences. Ils auraient recherché, par eux-mêmes, un procédé d'expiation plus sûr. Or, nous ne savons pas du tout que Vincent Ferrier ou les siens aient méprisé les sacrements de l'Église. Bien au contraire, dans l'économie catholique du salut, les sacrements ou les indulgences, pour être reçus avec plus de fruits, nécessitent les gages d'un repentir sincère. Décidément, il semble que les disciplinants de saint Vincent Ferrier ne s'écartaient pas le moins du monde de l'orthodoxie.

Aussi après le passage du maître, l'autorité ecclésiastique pût-elle tolérer ici ou là, qu'on continuât à s'assembler à date fixe pour de nouvelles flagellations. Des associations régulières de pénitents purent ainsi s'établir. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas du tout d'attribuer à notre dominicain la paternité de toutes les confréries du midi de la France : pénitents blancs de telle ville ou pénitents gris de telle autre. Ces sociétés ont pu seulement emprunter à la compagnie nomade du saint quelques particularités : costumes, bannières, règlement. Mais pour la plupart, elles datent du seizième siècle. Vincent ne serait que leur précurseur. Il pourrait être, tout au plus, le père authentique de quelque confrérie locale (2).

(1) Bonnet-Maury, *Précurseurs de la Réforme*, p. 153.

(2) D'après *Grande année dominicaine*, janvier, t. I, p. 144, en Portugal, à l'imitation de Vincent Ferrier, Vincent de Lisbonne aurait organisé des processions de flagellants.

## IV

Néanmoins quelles que fussent les destinées ultérieures des flagellants de maître Vincent Ferrier, ils avaient donné, par leurs rudes disciplines, l'exemple du repentir, de la vie pénible, méritoire. Leur règlement sévère avait montré aux peuples que le christianisme est un ordre où chacun besogne à sa place. Vraiment, en reproduisant en eux une partie des souffrances du Christ, ces ascètes de saint Vincent Ferrier avaient été, à ses côtés, des pionniers courageux de la civilisation chrétienne ; ils étaient et déjà éminemment des apôtres.

Mais autour du maître se trouvaient d'autres hommes zêlés et même plus directement apostoliques, plus éclairés que les simples flagellants, plus aptes à comprendre les vrais desseins du grand penseur et à le seconder dans l'ardeur de sa charité. Oui, certes, parmi les personnes qui s'attachèrent à l'enseignement de Vincent Ferrier, il en est qui méritent à proprement parler le nom de disciples. Elles ont vécu davantage dans l'intimité du maître et souvent, ne se bornant pas à réfléchir en elles ses vertus, elles ont à leur tour continué dans la chrétienté son grand rôle apostolique. Ces disciples, ce seront donc surtout ceux qui avaient eu la même vocation religieuse que lui, la vocation dominicaine. La mémoire d'un certain nombre d'entre eux est parvenue jusqu'à nous.

L'Église catholique en a béatifié deux, tous deux Français et Français de cette langue d'oc, la langue de

maître Vincent. L'un et l'autre sont fort sympathiques : c'est la bienheureuse Marguerite de Savoie et le bienheureux André Abellon. Marguerite de Savoie était une haute et très puissante dame. Elle était apparentée aux potentats du nord de l'Italie et fut l'épouse d'un grand terrien, le marquis de Monferrat, gouverneur de la république de Gênes. Elle avait reçu, à plusieurs reprises, les visites et les directions de saint Vincent (1), et finit par se faire religieuse dominicaine après avoir profité de sa situation pour le plus grand bien des hommes. Quant à André Abellon, il fut directement touché par les prédications du maître (2), et il devint à son tour pour la Provence une sorte de petit Vincent Ferrier.

Au second plan, viennent les disciples dominicains. Ce sont les « socii » du saint, les religieux qui, conformément à la règle, l'accompagnaient partout. Ils ne devaient guère être plus de deux ou trois ensemble pour constituer cette sorte de maison dominicaine de notre personnage. D'autres frères prêcheurs n'ont pas été attachés officiellement à son service, mais en un rapide contact, en quelques jours de vie commune, ils ont été frappés pour toujours à l'empreinte de cette personnalité puissante. Parfois, ils ont obtenu des supérieurs l'autorisation d'accompagner le grand prédicateur dans ses voyages. A cinq siècles de distance, avec les lacunes des documents, il est bien difficile de

(1) Il se peut fort bien que dans ces très anciennes traditions il y ait une petite part de légende. Cf. Mortier, t. II, p. 48, *Grande année dominicaine*, novembre, t. II, p. 794.

(2) Simple vraisemblance mais attestée par la tradition. Vincent Ferrier à plusieurs reprises évangélisa en détail le pays de Provence. Cormier, *Abellon*, p. 132 ; *Grande année dominicaine*, mai, t. I, p. 450, 448 et *passim*.

distinguer entre les « socii » et les disciples dominicains par « rencontre », par « accident ». Il ne reste plus que des noms et quelques fragments d'histoire.

Nous connaissons ainsi Jean d'Alcoy et Pierre de Moya qui furent honorés du titre de vénérables. Jean d'Alcoy prêchait lorsque le maître était malade (1) dans son voyage de Castille. Nous connaissons encore Pierre Rayna, le doux Antoine Fuster, l'Aragonnais Jean Garcia, futur évêque de Majorque, qui au procès de canonisation déposa magnifiquement en faveur de l'apôtre. D'autre part, en 1416, à Toulouse, Vincent avait arraché d'enthousiasme trois étudiants à l'Université : Jean de Gentilpré, Raphaël Cardona et Pierre Colomer. Tous trois sous l'habit dominicain continuèrent plus tard leur ancien maître (2). Quant au prêcheur italien Antoine d'Auria, il assista le saint à sa mort à Vannes et ce fut lui qui aurait reçu sa Bible annotée, actuellement montrée à Pise. Voici maintenant Antoine Anglade, un bon Provençal du couvent d'Avignon, auquel nous devons une grande reconnaissance, car il nous a laissé un carnet de notes de la prédication merveilleuse. On trouve dans ce carnet des annotations savoureuses telle que celle-ci : « 1er juillet 1415, maître Vincent est parti de Saragosse pour aller à Perpignan au sujet de l'union de l'Église. Il m'a donné une bonne solde pour me récompenser de mon travail. » Voici Blaise d'Auvergne : il était Ara-

(1) Carnet de note du patriarcat de Valence.

(2) Voir à ce sujet, comme en général à propos des disciples de Vincent Ferrier : Fages, *Notes et documents*, p. 373 ; Ranzano, AA. SS., avril, t. I, p. 493 ; Torras y Barges, 3e édit., p. 299 ; *Grande année dominicaine* (septembre, p. 879, décembre, p. 778-79.

gonnais, mais titulaire de riches bénéfices situés en Auvergne. Il quitta ces prébendes pour se faire dominicain comme saint Vincent. Voici Joffre Blaves, un Catalan, si bon prédicateur que le roi d'Aragon écrivait à Vincent de vouloir bien le lui prêter pour son carême ; et un autre Catalan également prédicateur célèbre : Pierre Cerdano. Voici encore Pierre de Queralt, futur confesseur de l'infortuné prince de Viane. Pierre de Queralt devint grand personnage dans l'ordre de Saint-Dominique et suivit l'exemple de son maître en contribuant efficacement à réformer la province d'Aragon.

Enfin, pour clore cette longue énumération de frères prêcheurs disciples de Vincent, ajoutons qu'en Avignon le saint aurait touché de la grâce divine le jeune Martial Auribelli, futur général de son ordre (1).

Mais l'exemple contagieux du maître n'atteint pas les seuls dominicains. Il atteint le chartreux Jean Placentis, natif du Bourbonnais et résidant à Notre-Dame de Pierre-Châtel, près de Bellay. Ce personnage obtint l'autorisation, très extraordinaire pour un chartreux, de suivre Vincent par toute la chrétienté. Nous lui devons de précieux renseignements. De même le Père Gilabert, religieux de l'ordre de la Merci, grand baptiste de Maures et de Juifs vers 1410 et 1412, avait été longuement disciple du saint. Il regrettait d'être loin de lui. En 1417, n'y tenant plus, il le rejoignit en Bourgogne. Mais Vincent, se sentant trop vieux, lui dit qu'il était trop tard. Il le renvoya. Le Père Gilabert en mourut de chagrin. Citons encore Fernand

(1) Mortier, t. IV, p. 350. Lors de la canonisation, Martial Auribelli composa l'office liturgique du saint.

d'Aragon, futur évêque de Télésia, qui a fait au procès de canonisation une déposition extraordinaire.

Il faudrait joindre à tous ces disciples la foule anonyme de ceux dont nous ne connaissons pas le nom, de ceux que le maître lui-même ne soupçonnait peut-être même pas, de ceux qui lui devaient pourtant toutes les richesses de leur vie d'âme, innombrables auditeurs de ces paroles inspirées, et cette foule c'est tous ceux qui habitaient la chrétienté, riches ou pauvres, bons ou mauvais, orthodoxes ou hétérodoxes, chrétiens ou vaudois.

Que l'enseignement social de Vincent Ferrier s'adresse aux chrétiens ou aux vaudois, il est toujours couronné de succès. Un peu partout, des processions de flagellants s'organisent. Le maître se fait des disciples. Mais surtout les grandes idées sociales sont à nouveau vécues par les peuples. Vincent est un homme d'action qui améliore la société : c'est un civilisateur.

# LIVRE III

## LA DÉFENSE DE LA CHRÉTIENTÉ

---

## CHAPITRE VI

### LE CATHOLIQUE CONTRE LE GRAND SCHISME (1378-1419)

I. Son rôle au début du grand schisme. Traité du schisme (1378-95). — II. Saint Vincent Ferrier confesseur du Pape Benoît XIII à Avignon (1395-1899). — III. Ses tentatives pour l'union de l'Église. Ses conflits avec les novateurs anticatholiques (1399-1415). — IV. Son rôle capital dans la fin du grand schisme (1415-1419).

Le mot catholique veut dire universel. Maître Vincent Ferrier enseignait et voulait une religion si largement sociale qu'elle dépassait de beaucoup les particularismes individuels et les particularismes nationaux.

Avant saint Vincent Ferrier, cette chrétienté avait été réalisée tant bien que mal par les hommes. Mais précisément à l'époque où il vivait, un schisme sans précédent dans l'histoire ne laissait plus subsister de l'ancienne société chrétienne que deux ou trois tronçons. Et ce schisme dura quarante ans. Lorsqu'il







commença Vincent était tout jeune religieux, lorsqu'il se termina Vincent mourait presque septuagénaire. L'unité religieuse des disciples du Christ semblait disparue de la terre pour toujours.

On peut penser avec quelle activité débordante et inlassable notre champion de la chrétienté se dépensa pour faire finir le schisme.

Il y réussit. Voilà qui mérite de retenir l'attention (1).

## I

Reportons-nous en l'année 1378, Vincent Ferrier est un tout jeune prêcheur du couvent de Valence. Il vient de terminer ses études à l'Université thomiste de Toulouse. Et pourtant il n'est déjà plus un inconnu. Son enseignement de professeur de logique a été très remarqué et il y a déjà plusieurs années qu'il a publié son *Traité des suppositions dialectiques*. Dans la vie active qui commence pour lui, il se révèle déjà grand prédicateur, entraîneur d'hommes. C'est qu'il unit à son intelligence spéculative un grand sens des réalités de la vie concrète. Son tempérament de feu est au service d'un amour immense de Dieu et des hommes. Son zèle comprimé pendant dix ans de vie sédentaire ne demande qu'à se dépenser au dehors. Il frémit du désir de mettre sa puissance de dialecticien au service d'une polémique qui en vaille la peine. Son âme chevaleresque est prête à

(1) Nous avons jugé inutile de donner les références de certains faits tout à fait tombés « dans le domaine public » de l'histoire du schisme.



faire sienne la première grande cause qui lui paraîtrait juste.

Cette grande cause se présentait. Cette même année 1378, à la mort du pape français d'Avignon, Grégoire XI, un conclave s'était réuni à Rome pour lui choisir un successeur. Les Romains, qui tenaient beaucoup à avoir le pape parmi eux, auraient fait pression sur les cardinaux électeurs. Toujours est-il que ceux-ci se détachèrent promptement du pontife auxquels ils avaient donné la tiare, Urbain VI, et dans un second conclave ils élirent un second pape, Clément VII. Désormais deux hommes se disaient successeurs de saint Pierre : Urbain VI à Rome, Clément VII à Avignon. Chaque nation, chaque évêque, chaque couvent et presque chaque individu prit parti pour l'un ou pour l'autre. Le schisme était consommé. L'Église était déchirée. C'est la chrétienté en péril que saint Vincent Ferrier va défendre.

Il n'était point à cette date le vieux maître mûri par l'expérience que nous avons rencontré sur les routes d'Europe. Il était encore un jeune homme, entier dans ses opinions comme sont les jeunes gens. Avec une logique poussée jusqu'à ses extrêmes limites et avec une ardeur juvénile, il embrassa sans nulle réticence le parti du pape d'Avignon contre le parti du pape de Rome. Eut-il tort? Eut-il raison? On aurait mauvaise grâce à en juger. Nos doctes historiens eux-mêmes ne s'entendent pas et il était encore plus difficile de dégager la vérité parmi les passions du moment, dans les fracas de la lutte, au moyen d'informations douteuses puisées presque toutes parmi les déclarations intéressées des cardinaux. L'active propagande du seul cardinal aragonais, Pierre de Lune, dut, sans doute,

beaucoup contribuer à gagner Vincent Ferrier à l'obédience de Clément VII.

Toute une littérature du schisme surgissait, littérature de pamphlets, de disputes, de justifications de l'un ou l'autre pontife, de considérations propres à mettre fin aux maux de l'Église. Beaucoup de ces littérateurs étaient des dominicains (1). N'étaient-ils pas l'ordre de la Vérité et n'était-ce pas à eux à faire la lumière? La polémique, cela allait assez à frère Vincent. Il écouta, s'informa, rédigea et, en 1380, lui aussi il publiait son *Traité du schisme*. Mais à la différence des autres écrits du même genre, cet ouvrage eut, par sa valeur propre comme par la personnalité de son auteur, une influence considérable sur la marche des événements. Il faut s'y arrêter.

La première partie du livre était un véritable traité didactique en faveur de la papauté (2) : on ne restaurerait l'ordre dans l'Église qu'en obéissant sans restriction au pape légitime. La seconde partie examinait les origines du schisme et concluait que ce pape légitime était Clément VII. C'est là un document historique de toute première importance (3). Mais plus encore qu'une « source » de l'histoire de la théologie et de

(1) *Grande année dominicaine*, mai, p. 65 et 340.

Quetif et Echard, *Scriptores, O. P.*, t. I, p. 600 à 800, *passim*, et particulièrement 708, 712, 748.

(2) Cf. chap. II, § 3.

(3) Les historiens s'en sont rendu compte en publiant deux fois le texte de ce traité du schisme. Cf. Gorce, *De l'étude historique de saint Vincent Ferrier* et Noël Valois, *la France et le grand schisme*, t. I, p. 222-223. Les sources de Vincent Ferrier semblent être les dépositions des cardinaux Pierre de Lune et saint Eustache. Voir aussi Salembier, *Schisme*, p. 110-111 ; *Année dominicaine*, octobre, p. 141 : exposé des événements de 1378 d'après Raymond de Capoue, du parti adverse.

l'histoire générale, cet écrit de saint Vincent est un magnifique morceau de littérature et d'éloquence. Ses raccourcis puissants, sa verdeur d'expression, sa finesse font penser aux *Provinciales* de Pascal. Par-dessus tout, sa grande clarté convainc.

C'est que lui-même il étaye sa conviction sur ce qui lui semble un fait patent, impossible à mettre en doute : les récits où les cardinaux favorables au pape d'Avignon ont exposé les circonstances du conclave troublé de 1378. Vincent trouve pour décrire ces événements des pages toutes vibrantes de la passion qui l'anime.

Il convainquit donc, au moins à moitié, le roi d'Aragon Pierre le Cérémonieux, à qui le livre était dédié. Pierre le Cérémonieux, personnage très personnel et très volontaire, ne se laissait pas aisément conseiller et dans l'affaire du schisme il avait intérêt à rester neutre pour s'adjuger des revenus ecclésiastiques. On remarqua pourtant qu'à partir de la publication du traité de saint Vincent, il se rapprocha beaucoup du pape d'Avignon. Les arguments du maître vainquirent aussi les hésitations de beaucoup d'Aragonnais. Seuls les Catalans montrèrent en cette circonstance leur traditionnel esprit d'indépendance et prirent parti contre Clément VII. Les dominicains de Barcelone, par exemple, eurent leur provincial à eux et firent bande à part (1). Cependant, en 1387, un nouveau roi, Martin l'Humain, monta sur le trône. Vincent Ferrier était son ami. Le gouvernement aragonnais prit nettement parti pour les papes d'Avignon ; grâce aux efforts de maître Vincent, les

(1) *Chronique de* Pierre d'Areyns, p. 56, 57, 58.

derniers opposants disparaissaient de la Catalogne.

Le *Traité du schisme*, la renommée de son auteur se répandaient à travers toute la chrétienté. Vincent Ferrier contribuait ainsi à assurer à Clément VII l'obédience du royaume de Castille. Il entreprenait en Espagne des véritables tournées de propagande (1). De grand personnage dans son pays, il se muait en grand personnage de son époque. En des circonstances particulières que nous ignorons, il entrait en relation avec l'autre principal soutien de la cause avignonnaise, le Cardinal aragonnais Pierre de Lune (2). Sur ces entrefaites, en 1394, à la mort de Clément VII, ce cardinal Pierre de Lune fut élu pape d'Avignon et prit le nom de Benoît XIII.

Mais avant de suivre ces deux amis, le nouveau pape et Vincent Ferrier, dans le deuxième acte de ce drame, essayons de nous élever au-dessus du détail des scènes. Ce n'était point pour trouver une gloire humaine, pour faire parler de lui, que Vincent se jetait avec tant d'ardeur dans les disputes du schisme. Il défendait la cause de la civilisation et de l'Église et il ne faut point oublier qu'à cette période de son existence Vincent ne jugeait pas que les deux papes fussent également douteux. Pour lui il y avait un vrai pape et un faux pape : l'un vicaire du Christ, l'autre vicaire de Satan.

(1) C'est une tradition constante qui l'affirme. Elle semble corroborée par ce fait que les jurats de Valence lui votent 200 florins d'or « pour les affaires ardues dont il est chargé ». *Conseils et délibérations*, vol. XVIII, fol. 247.

(2) Zurita *Annales*, t. IV, p. 375.

On ne sait s'ils devinrent amis au cours d'une tournée de propagande faite en commun ou si la famille Ferrier connaissait déjà Pierre de Lune, ancien chanoine de Valence.

## II

Benoît XIII, ce pape que Vincent Ferrier tenait pour légitime et qui était d'ailleurs son ami, se présente devant l'historien comme un homme très intelligent et très instruit. Il écrira plus tard un *Traité sur le schisme* d'une haute valeur. C'était un administrateur hors de pair, un diplomate qui se joua de tous les autres diplomates, un pontife qui avait le goût du faste et des cérémonies, un chef qui savait s'entourer des meilleurs collaborateurs, un homme courageux et d'une grande élévation morale, tranchons le mot : un très grand pape. On a souvent stigmatisé son obstination, mais lors de son élection au Souverain Pontificat cette obstination ne s'était pas encore dévoilée. Les cardinaux avaient même choisi Benoît XIII en pensant que, le cas échéant, il ne ferait pas difficulté de se démettre de sa tiare, si l'intérêt de l'union de l'Église l'exigeait. Le nouvel élu l'avait promis formellement.

Les contemporains voyaient en Benoît un très important personnage, une individualité extrêmement puissante. Ses ennemis, comme Raymond de Capoue, le détestaient cordialement, tout en admirant ses grandes qualités. Ses amis n'avaient pour lui que des éloges. Ils rappelaient comment en 1378, au milieu des émeutes populaires de Rome, il avait gardé une fière prestance qui en imposa à la multitude et força le respect. Il avait été le plus brave des cardinaux et avait su être un chef pour ses collègues plus pusillanimes.

Maître Vincent Ferrier chérissait cet homme. Quelle joie il dut ressentir en apprenant son avènement. Quelles espérances durent remplir son cœur lorsqu'il sut que le pape l'appelait auprès de lui à Avignon et l'attachait à sa personne, à titre de confesseur et de conseiller (1). Devenir ainsi intermédiaire entre Dieu et son vicaire, c'était acquérir une possibilité d'action plus grande en faveur de l'union de l'Église, en faveur de la chrétienté. Effectivement « en » Avignon, Vincent Ferrier travailla beaucoup, mais sa pensée sur le schisme évolua aussi beaucoup. Mêlé, comme il l'était maintenant, à la complexité des affaires ecclésiastiques, il introduisait dans sa pensée, jadis si entière, des tempéraments. Il comprenait que, dans les deux chrétientés rivales d'Avignon et de Rome, il y avait des bonnes volontés sincères et des égoïsmes criants. Il ne cherchait plus à détruire l'adversaire et il ne souhaitait pas, comme beaucoup de courtisans d'Avignon, que les protecteurs français de Benoît XIII fissent une descente à main armée en Italie. Il rêvait d'un arrangement à l'amiable. Il aurait voulu que le Saint-Père donnât l'exemple magnifique du désintéressement, qu'il renonçât à la tiare. L'opinion publique obligerait alors sans doute le pape romain à se désister aussi. Ce serait l'union de l'Église, maître Vincent poussait son pénitent à cette renonciation volontaire jugée indispensable pour hâter la fin du schisme (2). Mais il se heurtait de la part du pontife à une résistance inavouée, sournoise, quoique de plus en plus vive. C'était

(1) Cf. chap. I, § 4.

(2) Toute la tradition postérieure ou contemporaine ; différents témoins du procès ; Ranzano, *Acta sanctorum*, avril, t. I, p. 490.

déjà le début de la célèbre obstination de Benoît XIII.

Malgré ce commencement de mésentente avec le pape, Vincent restait d'ailleurs son défenseur. Il suivait en cela la politique des dominicains de l'obédience avignonnaise, qui se montraient les partisans les plus actifs et les plus convaincus du Saint-Siège, contre les prétentions du gouvernement français et de l'Université de Paris. L'attitude des dominicains leur était dictée par leurs opinions doctrinales et par leur vocation même qui était d'être la milice du Siège apostolique. L'attitude du gouvernement français et de l'Université de Paris avait des motifs moins nobles. Le gouvernement se plaignait des impôts trop lourds levés par le pape et, si le roi devenait neutre dans le schisme, il s'adjurerait, comme jadis Pierre le Cérémonieux, des revenus ecclésiastiques (1). L'Université comptait dans son sein des théologiens occamistes ennemis des prérogatives pontificales, mais surtout les maîtres de Paris se prenaient pour la tête de la chrétienté et étaient trop heureux de jouer un rôle important que semblait justifier l'immense réputation de leur corps. Ils ne pouvaient pas supporter les dominicains thomistes, amis de la papauté, et ils venaient d'expulser Jean de Monzon (2). Si le roi de France se brouillait avec le pape, l'Université de Paris remplacerait pour ainsi dire la chaire de saint Pierre et légiférerait à son aise.

En 1395, au moment même où Vincent Ferrier s'installait en Avignon, la protestation dominicaine retentit avec éclat. C'est l'affaire de l'ambassade des trois ducs. Devant une ambassade composée de trois grands

(1) Cf. chap. I, § 4, p. 24.
(2) Salembier, 165.

princes français, les ducs d'Orléans, de Berry et de Bourgogne, un « faux et mauvais jacobin d'Angleterre appelé maître Jean Haçon », monta en chaire et expliqua que le Souverain-Pontife ne relevait que de sa conscience et de son confesseur, et que nul prince temporel ne pourrait agir pour obtenir sa démission. Ce fut un scandale. Le général des dominicains, le maître du Sacré Palais, les provinciaux, vinrent présenter des excuses. Mais ces excuses devaient être narquoises, l'incartade étant probablement voulue (1).

Maître Vincent Ferrier, le confesseur qui avait voix au chapitre, souhaitait bien que Benoît XIII renonçât à la tiare (2). Mais il voulait que ce fût de lui-même et il détestait qu'un prince séculier osât porter la main sur le trône apostolique. Lui-même il intervint activement dans le débat. Donc, un beau jour, Benoît fit commander, à son de trompe, au peuple d'Avignon de s'assembler dans la grande église des dominicains de la ville. Maître Vincent monta par son ordre en chaire et exposa un sermon en trois points (3) :

1° Il faut repousser la voie de démission des deux papes proposée par la France, parce qu'on ne voit pas pourquoi l'un des papes étant vrai, il aurait *a priori* à se démettre. (Vincent pensait sans doute aussi que l'Université de Paris cherchait par là son propre intérêt contraire à celui de l'Église.)

2° La voie à adopter est celle de la discussion, c'est à l'amiable qu'il faut s'entendre. Le pape Benoît pro-

(1) *Grande année dominicaine*, avril, p. 167-168.
(2) Fages, *Histoire*, t. I, p. 127-131 ; Ranzano, p. 489.
(3) Noël Valois, t. III, p. 192 ; Marterre et Durand, *Thesaurus anecdotum*, t. II, p. 1182.

mettait même de se démettre, le cas échéant, si après discussion, cela devenait nécessaire. (Vincent devait souhaiter que ces promesses fussent sincères.)

3° Enfin, le pape déclare qu'il n'acceptera jamais une démission forcée.

Mais à ce moment même, le roi de France retirait son obédience à Benoît XIII (1). C'était la guerre dans les rues d'Avignon, c'était le siège du palais qui commençait. Maître Vincent venait de défendre chaudement les intérêts de Benoît. Or il est très remarquable qu'il désapprouva formellement sa résistance à main armée. Il la jugeait incompatible avec la haute dignité du Saint-Siège. Il quitta le Palais, refusa de prêcher encore en faveur du pape (2) et, quand l'interdit fut jeté sur la ville d'Avignon, il célébra quand même la messe. On sait (3) quelle crise morale ces événements amenèrent dans l'âme de notre dominicain. Cette crise passée, il ne voulut pas rester auprès du pontife et Benoît dut le laisser aller prêcher à travers la chrétienté. Vincent jugeait la situation de l'Église de plus en plus inextricable. Il voulait commencer par changer les mentalités des hommes et attendre, pour tenter de nouveaux efforts en vue de la fin du schisme, des circonstances plus favorables.

Il restait pourtant soumis à Benoît XIII dont l'obstination n'effaçait pas aux yeux de Vincent le caractère sacré de successeur de saint Pierre. Il n'en reste pas

(1) On allégua le fait que Benoît XIII avait détruit les procès d'Eymmeric contre Vincent Ferrier. Cf. p. 28, *Archives vaticanes*, t. 23, 10, p. 71.

(2) Procès *passim* et notamment déposition de Jean Gegot et de Jean Placentis.

(3) Chap. I et IV, chap. II et IV et déposition de Jean Placentis.

moins vrai que Vincent entré en Avignon, en 1395 plein d'enthousiasme pour la cause du pape, quittait la ville en 1398 singulièrement refroidi dans ses sentiments à l'égard de son ancien ami.

## III

Désormais nous ne trouverons plus Vincent Ferrier que parcourant l'Europe : Italie, Suisse, Espagne, France, en cette extraordinaire épopée apostolique que l'on sait. Il prêche tous les jours et trois heures chaque fois, et dans ces prédications où une foule de sujets sont abordés, il n'est pour ainsi dire jamais question du schisme. Serait-ce que maître Vincent, légat *a latere Christi* pour le compte de Benoît XIII, se désintéresserait de la grande pitié de l'Église? Non, cela n'est pas possible. Seulement il sait que ce n'est point par des prédications populaires, même miraculeuses, qu'on résout d'aussi graves difficultés. C'est par la diplomatie auprès des puissances civiles et religieuses. Et dans ces courses évangéliques Vincent saisit toutes les occasions de se livrer à cette diplomatie.

Parti d'Avignon en 1399, il allait bientôt en effet reprendre un rôle actif et de tout premier plan dans les tentatives d'union de l'Église. Vers 1403 tout souriait à nouveau à Benoît XIII. La France restituait son obédience, à l'instigation du puissant duc Louis d'Orléans, ami personnel de Benoît. Les dominicains, favorables à sa cause (1), rentraient à l'Université de

(1) Mortier, *Maîtres généraux*, IV, *passim* et surtout 35. Sur

Paris, d'où ils avaient été chassés quinze ans plus tôt, lors de la querelle de l'Immaculée Conception. La puissante Université semblait tout acquise (1). Plus que jamais on parlait de la fin du schisme (2). Vincent pouvait déjà donner son avis, là où il passait : à la noblesse piémontaise, à la cour de Savoie, à Lyon, à Fribourg, à Genève, en Lombardie, dans toutes ces régions qui étaient aux confins des deux chrétientés rivales. En Italie du Nord, Benoît XIII trouvait des partisans de plus en plus nombreux. Le pape de Rome semblait plus conciliant et Benoît plein de bonne volonté.

Maître Vincent Ferrier agit-il de lui-même ou reçut-il une convocation du pape, toujours est-il qu'en 1405 il arrivait à Gênes où le pontife avait établi sa résidence. Il y avait là quantité de diplomates de toute espèce, gens du roi de France ou des républiques italiennes. La cour papale s'était reformée, brillante comme jadis. L'escadre des galères pontificales était en rade avec ses étendards au vent (3).

Gênes appartenait alors à la France. Le gouverneur français était le célèbre maréchal Boucicaut. Il recevait maître Vincent avec honneur et l'invitait à sa table (4). Notre dominicain ne changea rien, en apparence, à ses occupations. Il prêchait dans la ville et dans la région avoisinante (5). Seulement ces prédications avaient, parmi ce monde de courtisans et de diplomates, comme parmi les habitants, un succès très vif. Elles environ-

le général des dominicains, Jean de Puinoix, et Vincent : *Année dominicaine*, décembre 526.

(1) Mortier, t. II, p. 644.
(2) Touron, t. II, p. 716, *passim*.
(3) Noël Valois, t. III, p. 411.
(4) Procès, déposition de Hugues Negri à Toulouse.
(5) Cf. *Correspondance* de Nicolas de Clamenges, lettre 116e.

naient d'un prestige nouveau le pape avignonnais et sa cour, directement sans que Vincent lui-même ait recherché ce résultat. Si en 1405, 1406, 1407, il demeurait à Gênes ou tout au moins dans l'Italie du Nord. C'est qu'il se mêlait en même temps aux négociations pour la fin du schisme. Ces négociations semblaient, peut-être, traîner en longueur, puisqu'elles duraient des années sans résultats appréciables. Elles étaient pourtant fiévreuses ; mais il y avait à vaincre de grosses difficultés, notamment l'obstination sans cesse renaissante de Benoît XIII (1).

L'espoir d'aboutir à une solution augmentait pourtant. Le pape de Rome était mort et son successeur, Grégoire XII, semblait plein de zèle pour l'union de l'Église. Benoît lui-même promettait monts et merveilles. La France voulait à tout prix la fin du schisme. Il y avait déjà comme une fusion partielle des deux obédiences. On causait de l'une à l'autre. L'Italie était sillonnée par des diplomates ecclésiastiques ou laïques, ambassades plus ou moins officieuses qui établissaient leurs conférences dans diverses villes. Les religieux dominicains (2) se montraient particulièrement actifs. On en vit venir de Gênes jusqu'à Rome, et il ne serait peut-être pas absolument impossible que l'un d'eux fût Vincent lui-même.

Le maître aimait ces discussions parce qu'un arrangement à l'amiable lui paraissait le seul moyen de faire finir le schisme.

(1) Salembier, p. 206.

(2) Nous disent les registres du secret de Benoît XIII conservés à la Vaticane.

Sur l'ambassade du général des dominicains Jean de Puinoix, ami de maître Vincent, et du cardinal de Chalant à Livourne, cf. Échard, t. I, p. 708. *Année dominicaine*, décembre, p. 567.

Le pape Benoît (1) s'était avancé à la rencontre de son confrère romain. Un jour en 1408, ils furent tout proches l'un de l'autre, l'un à Porto Venere, à la pointe orientale de la Ligurie, l'autre sur le rivage toscan.

On touchait au but, mais cette fois encore les espérances de Vincent s'effondraient. Ni l'un ni l'autre des deux pontifes n'osa faire le pas décisif. Chacun s'éloigna de son côté. Ce fut une stupeur. Il semble bien que Vincent Ferrier fût, à Porto Venere, occupé (2) à réconcilier les deux obédiences rivales. Le tour inattendu que prenaient les événements le laissa inerte, désemparé. Tandis que Benoît, traqué par les Français, se réfugiait au plus vite vers le Roussillon, vers Perpignan, dans les terres de son compatriote le roi d'Aragon, Vincent, écœuré de tant d'égoïsme et de pusillanimité, l'abandonnait une fois encore, et restait en terre italienne. Il imitait en cela beaucoup de cardinaux avignonnais et peut-être même leur indiquait-il cette conduite.

Vincent voyagea donc en Italie, continuant ses pourparlers diplomatiques qui n'avaient maintenant plus guère de chance d'aboutir. A Padoue, il poursuivit des échanges de vues avec Pierre d'Ailly (3) qui avaient été commencés à Gênes. Mais il eut tôt fait de se rendre

(1) Sur une prédication de saint Vincent devant Benoît XIII à Gênes, à propos de l'union de l'église : *Chronique* de Georges STELLA, publiée par Muratori ; *Rerum Italicorum scriptores*, t. XVII, col. 1213 ; traduit par FAGES, *Histoire*, 1re éd., t. I, p. LXI, suppléments.

(2) RANZANO, AA. SS., avril, t. I, p. 493.

(3) Cf. le post-scriptum écrit par d'Ailly à la suite de la célèbre lettre de Gerson à Vincent Ferrier et pour la réalité historique de ces faits, cf. chap. III, par. 1, p. 74.

compte qu'avec ce théologien occamiste et gallican il ne pourrait jamais s'entendre. Le pauvre Vincent Ferrier était navré. Benoît XIII, son pape légitime, se révélait décidément comme un bien triste personnage, comme le grand ennemi de l'Église dont il était le chef. Les théologiens qui avaient quelque influence, comme Pierre d'Ailly, étaient de mauvais théologiens qui rêvaient de bouleverser l'Église dans ses fondements mêmes et de diminuer la papauté. Mais Vincent n'était pas homme à se laisser abattre. Il se décida à rejoindre Benoît XIII à Perpignan où le pontife dans un concile s'efforçait de reconstituer les débris de son obédience, réduite aux seuls pays espagnols et pyrénéens. Il gagna le concile à marche forcée.

Depuis l'élévation de Benoît au souverain pontificat, c'était la troisième fois que les deux anciens amis vivaient ensemble. La première fois avait été à Avignon, la deuxième fois à Gênes. En ces deux circonstances, Vincent Ferrier arrivait plein d'espoir de mettre fin aux maux de l'Église. Cette fois-ci, à Perpignan, il venait meurtri, déçu, pour empêcher qu'une situation déjà grave devînt pire encore. Le concile de Perpignan touchait à sa fin. A vrai dire, il n'avait pas si mal réussi qu'on le dit communément et il avait eu une bien plus grande ampleur que celle d'un simple conciliabule. Le midi de la France même restait en partie fidèle à Benoît avec les deux puissantes Universités de Toulouse et de Montpellier. Dans la France et l'Italie entière ce pontife au sort si extraordinaire gardait de chaudes sympathies. Mais il fallait éviter que par des anathèmes trop promptement lancés ou par des négociations trop tôt reprises, Benoît XIII s'attirât de nouvelles inimitiés. Maître Vincent était en cette

affaire l'homme de bon conseil. Il demandait qu'on temporisât et refroidissait le zèle trop bouillant du cardinal de Challant, le plus actif des cardinaux demeurés en cette obédience (1).

A Perpignan, Vincent Ferrier retrouvait son frère Boniface, devenu général des chartreux et grandement entré depuis cinq ou six ans dans l'amitié du pape Benoît. Boniface Ferrier gardait des intelligences parmi les cardinaux avignonnais hésitants qui étaient restés en Italie. L'un d'eux, le cardinal Brancaccio, lui écrivait une lettre lamentable : « Excusez-moi si je n'écris pas à Notre Seigneur Benoît XIII. Je sais qu'il reçoit mal mes paroles. Saluez de ma part votre frère Vincent, mon très cher ami. Plût au ciel que dans les circonstances présentes, je puisse avoir une entrevue avec vous deux. » Boniface et Vincent devaient conseiller à ces incertains (2) de se regrouper autour de Benoît qui restait pape légitime.

Mais Pierre d'Ailly déployait une grande activité. Il ralliait les cardinaux et les princes séculiers à l'idée d'un concile général qui se tiendrait en dehors des deux papes douteux et nommerait un pape véritable. Vincent Ferrier ne pouvait admettre qu'on traitât ainsi la papauté. Au fond, c'était l'éternelle dispute contre les gallicans, multitudinistes, occamistes, humanistes de l'Université de Paris d'une part et les thomistes d'autre part (3). Parmi les Parisiens, d'Ailly n'était pas

(1) Capeille, *le Concile de la Real*, p. 18-21, utilise la *Chronique* de Martin de Alpartils.
(2) Pastor, p. 188.
(3) Pastor, p. 166; Échard, t. I, p. 659; Petitot, *Sainte Jeanne d'Arc*, p. 382; Mourret, chap. iv, p. 137; Goyau, *Histoire religieuse de la France*, p. 302; Feret, t. IV, p. 277; Salem-

le plus hardi. Le patriarche Simon de Cramaud prônait des opinions bien plus aventureuses et était de ce fait l'ennemi violent de maître Vincent contre qui il eut dans les conciles des paroles amères. Mais d'Ailly n'était pas non plus le plus modéré. Tandis qu'avec Gerson ou Clemanges, Vincent Ferrier entretenait des rapports affectueux, avec d'Ailly il resta toujours très distant. Lorsque ce dernier lui envoya un questionnaire à remplir en faveur de la légitimité de son concile sans le pape, maître Vincent ne répondit pas. Le concile de Pierre d'Ailly eut pourtant lieu à Pise et il n'eut d'autres résultats que de créer un troisième pape avec une troisième obédience. Boniface Ferrier, qui n'avait pas la même connaissance des hommes que son frère Vincent, avait voulu aller à Pise pour y défendre les intérêts de Benoît XIII. Il s'était fait chasser. D'où aigres disputes entre Boniface Ferrier et Pierre d'Ailly. Maître Vincent, pris à partie, ne se donna même plus la peine d'intervenir (1).

Cette brouille avec Pierre d'Ailly ne semble pas avoir amélioré les relations personnelles entre Benoît XIII et Vincent Ferrier. Au plus fort de la dispute de Pise, le 17 septembre 1409, Benoît XIII mariait à Barcelone le roi d'Aragon. Bien entendu c'est maître Vincent qui célébrait la messe de bénédiction. Seulement, aussitôt la cérémonie finie, il partit en hâte pour aller prê-

bier, *Grand schisme*, p. 13-93 ; Salembier, *De Alliaco, passim;* Salembier, *Dictionn. de théologie catholique : D'Ailly, Gerson, Cramaud;* Salembier, *Dictionn. d'histoire ecclésiastique : D'Ailly.*

(1) Salembier, *De Alliaico*, p. 86-92. Auctore, dict. de théol. catholique : *Boniface Ferrier;* Morro, *Boniface Ferrier*, p. 79-80 ; Martène, *Thesaurus*, t. II, p. 1526. A propos des agissements du dominicain Étienne de la Combe, cf. *Année dominicaine*, avril 893-6.



cher (1). En 1413, aux discussions de Morella, Benoît XIII montra une fois de plus son obstination. Mais malgré cette situation qui semblait sans issue, malgré ses déboires d'Avignon et de Porto Venere, malgré ses inimitiés avec les théologiens de Paris, maître Vincent Ferrier gardait au fond de l'âme, vivace comme au premier jour, son zèle infatigable pour la restauration de l'Église et l'extermination du schisme (2).

## IV

Vincent Ferrier avait de bonnes raisons d'espérer. Dans l'obédience des deux autres pontifes : nord de la France, Italie, Allemagne, où le maître n'avait pas accès, on travaillait aussi à trouver une solution. Le dominicain Jean Dominici y était un autre Vincent Ferrier. L'empereur Sigismond l'appuyait. Ce personnage est souvent représenté à tort comme faible et maladroit. En fait, diplomate habile et souverain zélé, il travailla beaucoup et bien pour l'Église et pour l'Empire. Il obtint en 1414 la réunion définitive à Constance d'un grand concile prévu à Pise et inauguré à Rome. Benoît XIII s'abstenait d'y prendre part (3).

(1) *Chronique* de Pierre D'AREYNS, p. 83. La tour Bellesgart, où eut lieu, la cérémonie se dressait sur les crêtes qui dominent Barcelone. Un monument moderne la remplace.

(2) Il ne semble pourtant pas qu'il se soit trouvé dans la région de Gérone en 1411. Il n'a donc pu participer au Chapitre général dominicain tenu dans cette ville et où on lui fait parfois discuter sur la fin du schisme avec Jean de Puinoix, *Année dominicaine*, 5 avril.

(3) Quoi qu'en disent certains historiens du schisme. PASTOR, *Histoire des Papes*, traduction française, t. I, p. 200-210, a bien étudié cette question.



Mais les deux autres pontifes y adhéraient. L'un d'eux démissionna. L'autre s'enfuit honteusement après avoir échoué dans ses projets et fut déposé.

Restait Benoît XIII. Le vieux rusé se gardait bien de se démettre et l'on aurait tort de se le figurer comme une quantité négligeable. Malgré ses quatre-vingt et quelques années, il manifestait une incroyable volonté de rester pape. Son obédience restait formidable. Avec les grands centres intellectuels de Toulouse et de Montpellier, avec l'Écosse au loin et, faisant bloc, les grands royaumes de Castille et d'Aragon, les états pyrénéens : Navarre, Armagnac, Foix, avec des sympathies profondes dans tous les pays de Languedoc, le pape Benoît comptait encore par toute la chrétienté une foule de partisans chauds et de jour en jour plus nombreux (1). En Italie le royaume de Naples était bien près de se rattacher officiellement à lui. L'un des principaux cardinaux des obédiences disparues, le cardinal de Saint-Eustache, paraissait tout à fait gagné et dans la ville de Rome la propagande était faite avec habileté. Le pape Benoît, disait-on, rentrerait dans la Ville Éternelle et lui rendrait prestige et richesse par le luxe et l'éclat de sa cour. En France même, les Français, par deux fois à de longues reprises chaque fois, de 1395 à 1398 et de 1403 à 1408, avaient obéi à Benoît. Ils avaient pris l'habitude de le considérer comme légitime. Maintenant que les autres papes avaient disparu et que lui seul restait, ne convenait-il pas de lui restituer son obédience. Des bruits couraient, et le pontife en recevait l'écho, que les

(1) Dubarle, t. I, p. 195, *Histoire du Languedoc*, nov., éd. t. IX, p. 977 ; Saltet, *Bulletin de l'Université de Toulouse*, 1912, p. 31 ; Germain, *Montpellier*, t. III, p. 323.

seigneurs de France allaient faire des démarches en ce sens auprès du roi. A Paris, à l'Université même de Paris, jadis son ennemie la plus cruelle, Benoît avait ses partisans, ses protecteurs, ses propagandistes, ses correspondants (1).

Au sein même du concile, parmi les pères conciliaires, cette idée devait nécessairement se faire jour : pour ramener définitivement les Espagnols et les Languedociens à l'unité chrétienne, il n'y avait qu'à faire élire légitimement leur pape par toute la chrétienté. Mais ici la fameuse question de personnes intervenait. Simon de Cramaud et Pierre d'Ailly étaient les deux « brouille-tout » du concile. L'un et l'autre, anciennes créatures de Benoît XIII, lui devaient, du temps de sa prospérité, des évêchés et de riches prébendes et lors de son infortune ils l'avaient trahi. Ces gens avaient peur. D'autre part, ennemis profonds de la papauté, ils ne souhaitaient pas la voir restaurer dans toute sa magnificence par un grand pape comme Benoît. Et puis, il faut bien le reconnaître, ils avaient pu avoir la conviction sincère que ce pape douteux était en outre pape indigne. Ils avaient tant répété que de ce « Benoît de la Lune » il ne sortirait jamais rien de bon, qu'ils avaient fini par le croire. Donc s'il n'y avait qu'un seul pape, il y avait encore deux partis : le parti pour Benoît, le parti contre Benoît. La situation, quoique détendue par l'abolition des deux obédiences, pouvait s'envenimer à nouveau très vite.

Mais maître Vincent Ferrier et l'empereur Sigismond

(1) Salembier, p. 361, 363, 364, 365. Question admirablement documentée et étudiée et même très supérieure au reste du livre.



étaient de taille et d'habileté suffisantes à saisir la balle au bond. L'empereur était entré en rapports avec le roi Ferdinand d'Aragon. Ce dernier avait été élevé au trône par maître Vincent, il était conseillé par lui et partageait son zèle pour l'union de l'Église. On s'entendit en vue de réunir une grande assemblée européenne auprès de Benoît XIII afin d'obtenir sa renonciation. Le lieu de la conférence fut d'abord fixé à Nice, puis à Perpignan. Tous ces événements s'enchevêtraient et se produisaient coup sur coup. L'abdication solennelle du pape romain avait eu lieu le 4 juillet 1415. Le 5 août, l'empereur, suivi d'une foule de gens d'Église et de diplomates, quittait en grand apparat le concile de Constance pour rejoindre le roi Ferdinand et le pape Benoît. Maître Vincent Ferrier avait été plus pressé encore. Dès le 1er juillet il partait de Saragosse vers Perpignan, et depuis le 18 mai il était tenu au courant des premières négociations avec l'empereur par une lettre du roi d'Aragon ainsi libellée (1) : « Une entrevue aura lieu entre le souverain pontife, le roi des Romains (2), Sigismond et nous pour en finir par le moyen le plus court avec le schisme déjà si invétéré. Le souverain pontife a dû vous écrire, mais nous vous prions et nous vous mandons affectueusement dans le Seigneur de vous y rendre, en vue de l'heureux succès de cette affaire si importante, pour laquelle la médiation des pieux fidèles et surtout vos prières et vos avis sont si nécessaires. Nous espérons que Dieu dont la cause est en jeu nous fera tirer un bon

(1) Archives de la couronne d'Aragon à Barcelone, registre n° 2408, f. 5.

(2) Titre officiel de l'empereur lorsqu'il n'était pas encore intronisé par les divers couronnements solennels du Saint-Empire.

parti de vos conseils et qu'il aura égard à vos mérites. »

En août 1415, maître Vincent était reçu à Perpignan avec d'immenses honneurs. Il était l'arbitre de la situation. Tout de suite il eut fort à faire. L'empereur venant de Constance était si hostile à Benoît XIII qu'il s'était arrêté à Narbonne et refusait de prendre contact. Pour l'y décider il fallut à maître Vincent un mois de négociations pénibles. Dans le cloître gothique et dans la fine salle capitulaire de la cathédrale Saint-Just où avaient lieu, paraît-il, ses entrevues avec l'empereur, il s'épuisait en argumentations, en supplications, se sentant proche du port et se sentant aussi proche d'échouer. Son activité se faisait fébrile. « L'apôtre, nous dit un témoin (1), mit à cette affaire tout son zèle et toutes ses forces. Il allait et venait de Narbonne à Perpignan et de Perpignan à Narbonne. Je me trouvais dans cette dernière ville et j'ai entendu deux discours prononcés par lui. Il y avait là une foule d'archevêques, d'évêques, de maîtres en théologie et docteurs qui tous faisaient leur principale occupation d'assister à ces sermons. » Enfin, maître Vincent réussit. Sigismond vint à Perpignan le 19 septembre.

Avec la présence de l'empereur, les pourparlers de Perpignan prenaient l'importance d'un magnifique congrès européen. Outre les trois cours pontificale, impériale, et d'Aragon, outre la foule des princes, des chevaliers, des gens d'Église, il y avait là le tout-puissant comte d'Armagnac, les comtes de Foix, de Savoie, de Lorraine, de Provence. Le Concile de Constance avait envoyé une véritable armée de prélats, de légistes, de docteurs. La France, la Castille, l'Angleterre avaient

(1) Procès, déposition de G. Dalruiste, docteur ès lois.

des ambassades somptueuses. La Navarre comme la Hongrie étaient représentées. On vit même figurer aux sessions un roi maure captif. Au-dessus de toute cette foule chamarrée, Benoît XIII faisait superbe figure avec ses trois cents gendarmes d'escorte commandés par son neveu, avec ses six cardinaux assistants, ses archevêques, ses évêques, ses abbés, ses prieurs (1).

Perpignan, ce mot sonne quelquefois aux oreilles de personnes qui ne connaissent pas cette cité comme le nom d'une bourgade perdue. La ville n'est pourtant pas médiocre. En 1415 elle se souvient d'avoir été au siècle précédent la capitale du royaume de Majorque et elle reste l'un des très grands centres de la confédération aragonaise, en pleine civilisation catalane, en pleine prospérité. Elle est très monumentale. La vie y est active, plus qu'active, grouillante. Son Université travaille (2). L'importance des transactions navales est telle qu'on vient de construire les jolis bâtiments de la « Loge de mer », importante chambre de commerce maritime (3). Son castillet de briques roses, tout neuf lui aussi (4), en impose aux passants. Les églises sont vastes et nombreuses. Un beau palais et une forte citadelle dominent la masse pressée des maisons. Il n'y a pas, alors, en Europe de pays aussi brillant, même l'Angleterre, et la ville de Perpignan à ce moment précis de l'histoire est un chef-d'œuvre de ce pays et de cette civilisation.

Les édifices somptueux ne manquent point pour loger

(1) Fernand Perez de Guzman, chapitres 234 et 235, publié par Fages, *Histoire*, t. II, p. 108 ; Martin de Alpartils (publié) *passim;* Père Tomich (publié), p. 271.

(2) Fondée en 1349.

(3) Bâtie en 1387.

(4) Construit en 1368.

à l'aise toutes ces cours princières réunies à Perpignan à l'occasion des affaires du schisme. Le pape habite chez les carmes. l'empereur chez les franciscains, le roi d'Aragon chez les augustins, maître Vincent chez les dominicains, comme il convient. Un peu en dehors de la ville, le haut palais de Majorque sert aux délibérations. Le décor est vraiment digne des grands événements qui s'y déroulent. Le Concile de Perpignan marche presque de pair avec celui de Constance. En cet automne de 1415, il a même peut-être plus d'importance pour les destinées prochaines des hommes.

Le moment était critique. Benoît XIII trouvait que tout ce monde était admirablement désigné pour le confirmer dans sa charge avec toute la solennité désirable. Et il faut reconnaître qu'il présentait sa défense avec une force et une habileté surprenantes. Voici sa thèse (1) : « Vous me dites que je suis un pape douteux. Possible, mais avant d'être pape j'étais cardinal et cardinal sûr et certain de la Sainte Église de Dieu, c'était avant le schisme. Je suis même le seul survivant des cardinaux d'avant le schisme. Puisque depuis tous les papes sont douteux, les cardinaux qu'ils ont nommés sont douteux aussi. Or ce sont les cardinaux qui font les papes. Seul cardinal authentique, je suis le seul à pouvoir faire un pape authentique. Je suis d'ailleurs le seul à connaître les questions de légitimité dans le schisme, le seul qui fût présent au conclave contesté du début du schisme. La solution aux maux de l'Église, il n'y a que moi seul qui puisse légitimement l'apporter. La dignité de l'Église l'exige ainsi. Ma propre dignité

(1) *Chronique* de Martin de Alpartils, bien exploité dans Capeille, *Heures du grand schisme vécues à Perpignan*, t. I, p. 24 ; Capeille, *Concile de la Réal*, p. 26-29.

l'exige et à supposer que je ne sois pas un pape légitime, seul cardinal légitime je pourrai me renommer moi-même et en tout cas, je suis le seul à pouvoir nommer un autre pape et nul pape légitime ne pourra jamais être nommé sans moi. » L'homme qui disait cela, tiare en tête, assis sur son trône, pontifical, avait derrière lui la moitié de la chrétienté. S'il promenait ses yeux à droite ou à gauche, parmi des ennemis il distinguait des amis. Cet octogénaire inlassable parlait ainsi en faveur de sa thèse avec une conviction indicible des heures et des heures d'horloge durant.

Mais les ennemis de Benoît XIII n'auraient jamais voulu se réconcilier. Les haines étaient trop fortes. L'empereur Sigismond le comprenait. Maintenir à Perpignan la tiare sur la tête de Benoît, s'était s'aliéner le Concile de Constance entièrement dirigé par les ennemis décidés du pontife. C'était perpétuer le schisme. Sigismond exigea, et chaque jour avec plus de violence, une démission prompte, sincère et sans réserves. Le vieux pape s'obstina toujours. Il était au pied du mur. Sa vieille habileté ne lui servait plus de rien. Il n'y avait plus moyen de tergiverser. Son refus se fit catégorique. Les discussions devinrent de plus en plus orageuses. On se fâcha. Le roi d'Aragon malade, alité, ne pouvait servir de conciliateur entre le pape et l'empereur. Toute la responsabilité et tout le poids de ce rôle difficile retombait sur maître Vincent Ferrier. Maître Vincent fit des prodiges. Mais en vain fit-il entendre ses appels à l'union. En vain s'adressa-t-il tour à tour à Benoît son ancien ami, à Sigismond qui travaillait vaillamment comme lui à cette même cause de l'Église. Le 5 novembre 1415, l'empereur, furieux, quitta Perpignan avec toute sa suite. Il partait avec des menaces,

disant que puisqu'il n'avait pu réduire le schisme de Benoît par la persuasion, il le réduirait par la force. Il promettait de revenir à la tête de ses armées.

Cette menace n'avait aucune portée, le pauvre Sigismond étant plus riche de bonne volonté que d'écus et de soldats. Mais maître Vincent Ferrier restait atterré. Au moment de finir, le schisme odieux rebondissait, plus vivace, plus irréductible qu'auparavant. L'obédience de Benoît demeurait intacte. Mais la partie de la chrétienté qui ne connaissait pas Benoît n'était pas non plus ralliée, le pontife était incapable de s'y faire obéir. De son côté, l'empereur n'était pas en état d'imposer sa manière de voir.

Les pourparlers ayant échoué, les différentes ambassades s'apprêtaient à quitter Perpignan. C'était, pour notre dominicain, l'anéantissement de trente-sept années d'efforts. La douleur le brisa. Sa constitution sensible, usée par ses formidables voyages, par ses six mille sermons de trois heures chacun, par son âge (il avait soixante-cinq ans), sa constitution donc ne put résister à ce dernier chagrin. Comme en 1398 au moment critique du siège d'Avignon, il tomba malade dans sa cellule du couvent des Prêcheurs.

C'est alors qu'il se mit à jouer un rôle capital et tout à fait inattendu. La prostration où il était plongé ne se prolongea pas au delà de quelques jours. Il prophétisa à son médecin qu'il guérirait pour prêcher le jeudi suivant (1), probablement le 7 novembre 1415. Et à

(1) Procès-enquête de Toulouse. Déposition d'André de Fulcovisu.

Voici comment il conviendrait de reconstituer les dates :

L'empereur avait quitté Perpignan le mardi 5 novembre. Le pape quitta la ville le mardi 12 novembre.

La prédication de Vincent dont il va être question eut lieu

cette date il monta en chaire devant le pape, les princes, les cardinaux, les ambassadeurs, devant une foule de plusieurs milliers et peut-être de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Il commença son sermon par ce texte terrible :

« *Ossa arida, audite verbum Dei.* Ossements desséchés, écoutez la parole de Dieu. » Chacun se mit à trembler. Et alors sa voix s'éleva comme un tonnerre, flétrissant la conduite de Benoît XIII, remuant le fer dans la plaie. L'assistance était plongée dans la stupeur. La situation du schisme était une fois de plus retournée. Au moment où tout semblait perdu, l'espoir renaissait. Maintenant, à la place de l'empereur, celui qui se dressait contre Benoît, c'était son allié d'hier, celui qui avait été médiateur acharné et qui se révélait adversaire non moins acharné.

Le vieux pontife s'obstina toujours. Mais s'il avait pu résister à l'empereur, il ne put résister au saint. Le roi Ferdinand d'Aragon qui aimait Benoît, aimait encore plus Vincent. Il écouta ses avis. Benoît comprit que sa situation n'était plus sûre à Perpignan, que maintenant trop de personnes étaient irritées contre lui. Il s'enfuit, ou plutôt le gouvernement royal lui conseilla de s'enfuir. Il possédait, en toute propriété, un rocher sauvage de la Méditerranée, comme isolé entre le ciel d'un bleu laiteux et les flots glauques, sorte de Saint-Michel de la mer doublé d'un Gibraltar, sanctuaire et forteresse : Péniscola. Là, son corps au moins serait

devant le pape, l'empereur étant déjà parti. Donc le jeudi 7 novembre (?)

La maladie de Vincent aurait donc lieu le mardi 6, le mercredi 7 et peut-être les quelques jours précédents alors que l'empereur s'apprêtait seulement à partir.

en sécurité. Il s'embarqua donc à Collioure. Une dernière ambassade du roi d'Aragon vint le supplier, une dernière fois, de se démettre pour le bien de l'Église. Mais cet extraordinaire et invincible vieillard, que rien ne put jamais abattre, trouva à répondre cette phrase énergique et méchante : « Moi qui t'ai fait roi et tu m'as envoyé dans le désert », allusion à l'investiture donnée par lui au roi d'Aragon après son élection par maître Vincent (1).

Cela se passait au milieu de novembre. Pendant ce temps les ambassadeurs catalans rejoignaient Sigismond à Narbonne. D'actives négociations se renouaient dont maître Vincent prenait la tête et les responsabilités. Le mois de décembre se passa en mises au point. Enfin la nouvelle se propagea que pour l'Épiphanie, 6 janvier 1416, Vincent Ferrier lirait, du haut de la chaire, au nom de tous les princes, leur décision solennelle. Il avait été tellement pressé d'en finir qu'il n'avait même pas voulu attendre la date du 7 janvier précédemment fixée par entente avec le roi de Navarre et le comte de Foix. Il voulait abréger la durée du schisme de cette journée-là. Le roi Ferdinand dut écrire aux deux souverains pour s'excuser de cette avance de vingt-quatre heures sur l'horaire prévu (2).

Donc, le lundi 6 janvier 1416, jour de l'Épiphanie, maître Vincent Ferrier montait en chaire une dernière fois au milieu d'un immense concours du peuple. La

(1) Cf. chap. VII ; Lafuente, t. V, p. 335. Contrairement à Mariana, éd. de 1848, t. II, p. 370, Benoît n'eut pas de rôle direct dans l'élection de Caspé, le premier chroniqueur qui lui prête ce rôle, Garibay, est de deux siècles postérieurs.

(2) *Archives de Barcelone, Couronne d'Aragon*, publié par Puig y Puig : *Pedro de luna*, p. 303.

scène devait être grandiose. La silhouette du vieux dominicain se détachait devant la façade du château de Majorque. L'estrade était dressée contre la porte de la chapelle basse dont elle masquait la nudité et le plein-cintre harmonieux de la chapelle supérieure faisait, avec ses marbres rouges et blancs, comme une large auréole au futur saint.

Il commença par parler des trois rois mages. A leur exemple les trois rois d'Aragon, de Castille et de Navarre allaient faire un présent à Dieu et à la Sainte Église. Ce présent c'était leur soustraction d'obédience à Benoît XIII. Alors solennellement, dans le grand silence, Vincent entama la lecture de la sentence officielle. Elle portait la signature du fils aîné du roi, du « Primogenit », suivant l'expression en usage à la cour d'Aragon (1). Mais on pouvait y démêler le style enflammé du maître et un ton oratoire bien étrange pour un profane de la parole publique. Cette sentence débutait par ces mots : « Les royaumes de la terre peuvent être quelquefois utiles au royaume du Ciel en inspirant aux perturbateurs du repos de l'Église une crainte salutaire. » Ces termes peu flatteurs désignaient Benoît ou plutôt l'ancien pape Benoît. Et dans toute la suite du document le vieux pontife n'était guère mieux traité. Les derniers États restés fidèles à Benoît XIII, pays pyrénéens ou espagnols, déclaraient qu'ils ne connaissaient plus ce personnage, ou plus exactement le roi d'Aragon faisait pour son compte cette déclaration et assurait que tous les autres princes s'y associaient.

Que faut-il penser de ce changement d'attitude de

(1) Publiée *in extenso* par Fages, *Notes et documents*, p. 309-314.



maître Vincent et pourquoi lui qui jusqu'à présent n'avait jamais admis les suppressions d'obédience venait-il d'en faire une? Ici nous entrons dans le domaine de l'hypothèse. Il semble que depuis longtemps, Vincent Ferrier, vieilli, n'avait plus sur la légitimité de Benoît XIII son assurance de jeune homme. Si l'on trouve dans des recueils de sermons cette assertion (1) : « La vraie patrie du peuple catholique est celle des Espagnols sous Notre Seigneur Benoît, vicaire de Jésus-Christ », on trouve aussi cette phrase prêchée entre 1410 et 1415 : « Des trois papes on ne saurait dire quel est le véritable (2). » Que Benoît parut aux hommes un pape douteux, vingt ans d'histoire et tout récemment les événements de Perpignan le montraient d'une manière bien claire. Or, la véritable Église du Christ ne pouvait demeurer ainsi invisible. Certes il lui avait été dur d'abandonner, de « trahir » son ancien ami, de désapprouver toute sa conduite personnelle, tous les conseils donnés jusqu'alors au pape, aux rois, aux cardinaux, et il en était devenu malade. Mais enfin c'était l'intérêt de la chrétienté et l'exigence de sa conscience (3) :

(1) Éd. imprimé, éd. 1729, t. I, p. 26.

(2) *Manuscrits catalans*, t. IV, f° 87.

(3) Sans qu'il y eût à proclamer d'une manière catégorique que Benoît était un anti-pape. Il eût été malséant de couvrir de basses injures un homme si longtemps encensé et la veille encore couvert d'honneurs. C'est peut-être ce qui fit croire à une sectatrice acharnée de Benoît, la reine douairière Marguerite de Prades (*Archives d'Aragon*. Registre de la reine, 8 janvier 1416, n° 2355, f° 85), que Vincent Ferrier dans sa soustraction d'obédience admettait encore la légitimité de Benoît. Elle se trompait. Il y a en fait dans le texte de la soustraction d'obédience des doutes bien nets sur la légitimité du pape, tel celui-ci : « ... même si aucun doute n'était à faire au sujet de son droit ». Malgré les conseils de Vincent Ferrier, avec lequel elle était en relation (lettre affectueuse pour se recommander à ses prières,

il fallait une soustraction d'obédience. Il la fit (1-2).

Certes, pendant ce temps, à Péniscola, le vieux Benoît XIII continuait à se considérer comme pape légitime, mais ce n'était plus que prétention de vieillard. Agé de quatre-vingt-dix ans, il répétait encore qu'une voix lui criait sans cesse : « Va, crie et crie encore et enfle ta bouche comme la trompette. » Mais ces accents restaient sans écho. Il n'y eut que la Castille et l'Armagnac à avoir des velléités de le soutenir. Il ne comptait plus guère que des partisans isolés dans le royaume d'Aragon (3). Parmi eux était Pierre d'Areyns (4), qui après un récit lamentable des événements de Perpignan, de dégoût jette sa plume et en laisse là sa chronique. On peut encore citer l'historien de Saint-Jacques de Perpignan qui notera plus tard avec émotion la mort du « Sanctissime » Benoît (5).

le 20 janvier même registre 2355, f° 85), la reine Marguerite s'obstina. Elle fut disgraciée au point d'aller mourir dans un couvent.

(1) Ces événements de Perpignan et le rôle qu'y joua Vincent Ferrier ne sont examinés que d'une manière assez succincte et superficielle dans Salembier, p. 83, et Noël Valois, t. IV, p. 348.

(2) Echard, t. I, p. 768, montre que Jean de Puinoix, général des dominicains, tint précisément à Perpignan en 1415 le chapitre général de son ordre. On peut conjecturer que maître Vincent, l'un des principaux personnages de son obédience, participa à ces réunions où les questions de la fin du schisme devaient être débattues par d'habiles diplomates.

(3) Aux *Archives départementales de Perpignan*, liasse G II, deux pièces : du 14 mars 1416, signée du vieux roi Ferdinand et du 18 octobre, signée du nouveau roi Alphonse. Il s'agit de protéger Georges Ornos, archidiacre d'Elne, qui lutte contre les partisans acharnés de Pierre de Lune.

(4) *Chronique* de Pierre d'Areyns, p. 92.

(5) *Chronique* de San Jaime, t. I, f$^{os}$ 1 et 2, *Archives départementales de Perpignan*, G. 503.

Ces schismatiques invétérés en voulaient à maître Vincent. Sur un exemplaire de son *Traité du schisme*, en marge d'un passage qui condamne la soustraction d'obédience, une main a tracé cette glose (1) : « Contre toi-même, lorsque tu as conseillé la soustraction au roi Ferdinand. » Mais Vincent Ferrier, dans une courte mission entreprise par ordre du roi (2), ramena un grand nombre de ces attardés. Ce fut l'affaire de quelques semaines (3). En Castille, un autre dominicain, le bienheureux Alvarez de Cordoue, entreprenait une croisade analogue (4). Le schisme de Péniscola peu à peu se résorbait (5).

En fait, c'était la table rase de la chrétienté. On pouvait bâtir ensemble, dans une société chrétienne retrouvée, une solide papauté nouvelle. Les contemporains ont bien eu cette impression (6) : c'était la fin

(1) Noël Valois, t. I, p. 230, a cru à tort qu'il s'agissait de Ferdinand de Portugal (vers 1380). Il s'agit bien évidemment de Ferdinand d'Aragon. C'est à tort que Noël Valois a cru que la glose était contemporaine de l'apparition même du *Traité du schisme* et qu'il en a conclu que Vincent Ferrier avait eu dans les tout premiers temps du schisme un rôle dans la politique portugaise.

(2) *Archives d'Aragon*, registre 2355, f° 83-84, lettre du roi invitant tous ses fonctionnaires à favoriser par tous les moyens en leur pouvoir la mission officielle de maître Vincent.

(3) Alphonse V, qui succéda dès 1416 à son père Ferdinand sur le trône d'Aragon, fut d'abord très hostile à Benoît XIII, surtout en 1417 et 1418. C'est seulement plus tard qu'il se servit de l'existence de l'antipape comme moyen d'action diplomatique.

(4) *Année dominicaine*, 19 février, notice sur Alvarez.

(5) *Ibid.*, février, t. II, p. 758, expose le rôle du Père Jean de Casanova qui contribua à mettre fin aux derniers soubresauts du schisme en Aragon.

(6) Il suffit pour s'en convaincre de lire la lettre des Pères du Concile de Constance aux prélats de l'ancienne obédience de





du schisme. Et elle s'était faite en grande partie à Perpignan, grâce à saint Vincent Ferrier. Les rois et les cardinaux réclamaient la présence de maître Vincent à Constance. Dans une lettre enthousiaste, le grand personnage du concile, Gerson, le supplia de venir (1). Vincent s'y refusa (2). Le grand danger du schisme étant écarté, il ne restait plus qu'à « liquider » la situation de l'Église (3). Cette besogne était importante, mais Vincent n'y était plus indispensable. Il préférait évangéliser la France et tenter de mettre fin aux maux de la guerre de Cent ans, ou plutôt à ces longues luttes entre la France et l'Angleterre que nous appelons guerre de Cent ans et qui à cette époque, avec la bataille d'Azincourt, redevenaient très acerbes.

Vincent, de passage à Besançon, put causer avec la sainte qui comme lui, avait pris jadis le parti de Benoît XIII, la bienheureuse Colette de Corbie. Ils durent se réjouir de la situation améliorée de l'Église.

Le concile, d'ailleurs, eut à recourir aux lumières de maître Vincent (4). Il s'agissait d'un point de doctrine

Benoît, *Archives départementales de Perpignan*, liasse G. I : c'est le ton d'une liquidation.

(1) Gerson, *Correspondance* : lettre souvent citée sur les flagellants. *Opera*, t. II, p. 657 et suiv.

(2) La meilleure preuve que Vincent n'a pas été envoyé à Constance en ambassade par le roi d'Aragon, c'est que le laissez-passer officiel des délégués du roi à Constance ne porte pas le nom de Vincent (*Archives de Perpignan*, G. I, nº 4) : par contre l'ordre de mise en route de ces personnages porte qu'ils devront « prendre les instructions de maître Vincent » (Torras Barges, 3e éd., p. 301) ; aussi Noël Valois, t. IV, p. 350.

(3) L'assemblée de Constance alors seulement devenait Concile général représentant toute l'Église. Pastor l'a bien vu (t. I, p. 208).

(4) Jean de Puinoix, grand personnage du Concile de Constance où il avait acquis l'amitié de Gerson, y vantait beaucoup

que nous ignorons. Une ambassade solennelle fut députée à notre dominicain. Elle se composait du cardinal de Saint-Ange, de deux docteurs en théologie et de deux docteurs en l'un et l'autre droits. Ces envoyés rejoignirent le maître à Dijon. La réponse de Vincent étonna, paraît-il, par sa justesse et sa clarté (1). Une autre ambassade, présidée par un orateur de talent, Antoine Montanus, lui aurait été envoyée, pour lui notifier à Tours, ville de saint Martin, l'élection, le 11 novembre 1417, du pape légitime Martin V (2). Le schisme était tout à fait fini. Vincent Ferrier se rendait alors en Bretagne (3) où il allait mourir, sa grande tâche terminée.

Grande tâche en effet :

Par son initiative, l'obédience de Benoît XIII avait été réduite à néant. La paix et l'unité avaient été rendues à l'Église. Un jour de cette longue crise religieuse, dans un panégyrique de saint Bernard, Pierre d'Ailly

maître Vincent. C'est lui qui proposa de recourir à notre saint. MORTIER, t. IV, p. 107 ; *Année dominicaine*, décembre, p. 569.

(1) Il serait fait allusion à ces faits dans la correspondance entre Colette de Corbie et Julien Cesarini, cardinal de Saint-Ange. Cette intéressante correspondance, conservée à Besançon, est demeurée inédite.

Procès de canonisation. déposition de l'évêque de Télésia ; RANZANO, AA.SS., t. I, p. 496.

(2) Les études de dates et d'itinéraires montrent la possibilité du bien fondé de cette tradition invérifiable.

(3) Abbé BAYLE, *Saint Vincent Ferrier*, p. 308-311, cite une lettre élogieuse que Gerson aurait envoyée à Vincent en Bretagne. Cette lettre, qui ne se trouve pas dans les œuvres de Gerson, paraît apocryphe, car elle parle de la présence du saint au Concile. *Année dominicaine*, avril, p. 144, prétend qu'une lettre du pape Martin V rejoignit Vincent aux confins de la Bretagne et de la Normandie et lui confirmait son titre de légat. Ne cite pas de sources.

s'était écrié (1) : « Ah ! si dans notre malheureux temps s'élevait un autre saint Bernard pour faire cesser le schisme actuel, il nous ramènerait bien vite à une pacifique unité : Plaise à Dieu qu'il nous envoie un homme qui s'oppose comme un mur à la rage schismatique. Oh ! fureur, où cours-tu ? O ! erreur, jusqu'où t'avances-tu ? » Cet homme providentiel que Pierre d'Ailly demandait au ciel, saint Vincent Ferrier avait su l'être. Ce n'est pas une exagération de dire qu'après avoir joué un rôle important pendant toute la durée du grand schisme, il a beaucoup contribué à le faire finir (2). Catholique, il a bien mérité du catholicisme.

(1) Salembier, *De Alliaco*, p. 94.
(2) Cet hommage ne saurait diminuer en quoi que ce soit le mérite des autres grands hommes qui se révélèrent à propos du schisme : Jean Dominici, Nicolas de Clemanges, l'empereur Sigismond, Gerson.

# CHAPITRE VII

## LE PATRIOTE ET SA POLITIQUE EN ESPAGNE

**I. Comment saint Vincent Ferrier comprend l'Espagne. — II. Saint Vincent Ferrier et les races : chrétiens, juifs et Maures. — III. Saint Vincent Ferrier et les États : sa décision de Caspé (1412). — IV. Conséquences de la décision de saint Vincent Ferrier à Caspé : Unité espagnole. Question catalane.**

### I

Saint Vincent Ferrier était l'homme de la chrétienté. Il lui arriva de lutter contre les prétentions des nationalités alors toutes jeunes. Mais cela ne veut pas dire qu'il souhaitait une « uniformisation » de tous les hommes. Il était trop avisé pour ne pas saisir les différences de langues, de mœurs, de caractères comme de costumes qui séparaient les nations au sein de la chrétienté. Ces différences entre les hommes étaient encore plus grandes au moyen âge que de nos jours. Les provinces, les simples cantons avaient chacun leur originalité. Vincent Ferrier était trop intelligent pour prétendre tout niveler. Son âme si personnelle ne pouvait qu'être sympathique à tout ce qui s'individualisait légitimement. Son esprit large ne pouvait qu'admettre tant de distinctions. Les royaumes de la terre, c'est lui-même qui le dit à Perpignan en faisant finir le schisme, peuvent être quelquefois utiles au royaume du





ciel. Et, en ce bas monde, ces royaumes différents, grands et petits, sont tout à fait indispensables au mieux-être des peuples. Il les faut aimer. C'est ainsi précisément, parce qu'il est catholique, que saint Vincent Ferrier est patriote, qu'il aime les patries et en particulier la sienne. Seulement, bien entendu, patriote il restera catholique et s'il conçoit la chrétienté comme une vaste armée, il conçoit les villes, les cantons, les provinces, les petits royaumes, les grands états comme formations de cette armée, comme ses composants, si l'on peut dire, comme ses éléments constitutifs. La cité aussi bien que la patrie et aussi bien que la chrétienté entière est toute aux ordres de Jésus-Christ.

Vincent (1) vit à l'époque où l'idée de patrie commence seulement à se former. Il s'intercale dans l'histoire entre deux personnages : Froissard et Jeanne d'Arc, dont l'un est un sans patrie et dont l'autre est l'héroïne de tous les patriotes. Il faut donc demander à son patriotisme ce qu'il faut demander à un être jeune : de la grâce, de la souplesse, de la vie. D'ailleurs son idée de patrie, il ne l'avait pas apprise à l'école. Il l'avait lue plus tard tout seul, entre les lignes, en feuilletant le grand livre de la vie. Beaucoup d'hommes, et d'aussi bien placés que lui pour comprendre, compulsèrent alors ce grimoire énigmatique et ne soupçonnèrent point ce qu'avait entrevu Vincent. Il avait donc eu quelque mérite.

Cette genèse de l'idée de patrie dut s'élaborer chez le saint dès son enfance à Valence. La ville était capitale du royaume du même nom. Mais le roi de

(1) Chap. II, § 3. Naturellement nous ne prétendons pas que la notion de patrie naquit merveilleusement un beau jour entre 1390 et 1420, mais simplement que c'était une notion « jeune ».

Valence était surtout connu sous le nom de roi d'Aragon. Une politique de conquêtes, d'annexions, de mariages avait réuni sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Valence, de Catalogne, de Roussillon, de Majorque, c'est-à-dire des îles Baléares, de Sardaigne, déjà de Sicile, bientôt de Naples. Quel assemblage hétéroclite! Les différences entre tant de peuples étaient même plus grandes que nous pourrions l'imaginer *a priori*, par exemple à propos des contrées voisines situées au sud des Pyrénées. L'Aragon parlait castillan et se rapprochait plutôt de la Castille. Les Catalans avaient leur langue et leur civilisation propre. Les Valenciens s'associaient bien à cette culture catalane, mais leur tempérament joyeux, leur âme nationale différait notablement du caractère concentré et austère des habitants de la Catalogne. Entre ces États, il y avait parfois des conflits. Car il s'agissait bien d'États distincts, s'administrant chacun à sa façon. Et si l'on eût demandé à Vincent Ferrier enfant quelle était « sa patrie », à supposer qu'il ait compris une pareille question, il aurait répondu qu'il était Valencien et non pas qu'il était Aragonais.

A l'intérieur de chacune de ces nations, le calme ne régnait guère. Vincent dut, dès son plus jeune âge, être témoin de bien des tumultes. L'anarchie était entrée dans les mœurs et même dans la loi. La révolution et l'émeute étaient élevées à la hauteur d'une institution d'État. On ne peut même pas parler de république démocratique, ce qui serait tout à fait injurieux pour n'importe quel régime républicain. Il est vrai qu'en l'époque de la première jeunesse de Vincent Ferrier, le roi Pierre le Cérémonieux, fort autoritaire, avait lacéré à coups de dague, en plein parlement de

Barcelone, l'acte qui sanctionnait le droit légal à la révolte. Mais ce n'était qu'une accalmie (1).

Pendant ce temps, Vincent Ferrier, devenu religieux, poursuivait ses études dans des couvents de Catalogne, à Barcelone, à Lérida. Il voyait la Catalogne. Il vivait avec d'autres jeunes gens de la province dominicaine dite d'Aragon. Il percevait que parmi eux ceux qui étaient Catalans étaient plus proches de lui. Il ne se sentait pas dépaysé. L'horizon de sa patrie s'était élargi. Il comprenait mieux ce que c'était que les États du roi et à l'intérieur de ces États, il voyait un noyau de peuple de civilisation catalane auquel il se sentait adhérer. Il se formait en lui comme une gradation de patries : les États aragonnais qu'évangélisait sa province dominicaine, les pays catalans, Valence.

Lorsque Vincent Ferrier, devenu prêtre, revint à Valence, il eut bientôt l'occasion de se mêler à la vie publique de ses compatriotes, de leur rendre des services. A la mort du roi Pierre le Cérémonieux, deux frères, Jean puis Martin, régnèrent successivement de 1380 à 1410. L'anarchie sévissait. Frère Vincent Ferrier devint son adversaire en toutes circonstances, et comme il était déjà personnage des plus écoutés, comme il était une force, il fut vite associé au gouvernement même du royaume.

Il était grand aumônier du roi Jean et jouissait d'une notable influence à sa cour. A propos d'une affaire concernant les tombeaux de la famille royale à Ripoll, le roi confie la surveillance et l'exécution de ses ordres (2) « à notre religieux et cher conseiller et aumô-

(1) Desdevises du Dézert dans *Lavisse et Rambaud*, t. III, p. 491.

(2) *Archives de Ripoll*, n° 106.

nier, frère Vincent Ferrier, professeur de théologie, ou après sa mort, absence ou défaut à notre grand chapelain ». C'était en 1392. Vincent était confesseur et directeur de la reine Yolande, aussi volontaire que le roi était faible et mou. Elle gouvernait et Vincent devint son ministre. Pour être auprès de lui, la reine vécut plus d'un an à Valence vers 1394 (1). Yolande estimait beaucoup Vincent Ferrier, malheureusement elle n'était pas d'humeur agréable. Ses colères étaient terribles. Son confesseur Vincent parvint à la corriger quelque peu, mais il dut même souffrir de cette volonté de fer et il semble bien que la collaboration finit par cesser.

Vincent y avait appris les secrets de la politique extérieure. Il regardait maintenant en dehors des frontières de la confédération aragonaise. D'ailleurs depuis quinze ans déjà, à propos du schisme d'Occident, il connaissait les affaires des autres pays et avait voyagé en Castille. Il commençait sans doute à se rendre compte que par leur situation géographique comme par certaines affinités de races, les pays situés au sud des Pyrénées étaient fort proches cousins.

Mais à partir de 1395, maître Vincent ne séjournait plus à Valence. Il vivait à la cour du pape. Il voyait les choses de plus loin, de plus haut. La solidarité de la Castille et de l'Aragon dans la politique du schisme s'affirmait davantage, surtout après les malheurs de l'obédience de Benoît XIII. C'est alors que, dans un sermon, le maître parle de l'opinion des Espagnols à propos de l'union de l'Église (2). « Les Espagnols », c'est un vieux

(1) Procès-Naples, déposition de Gaspard Pellerin, médecin du roi d'Aragon.

(2) Éd. imprimée de 1729, *Sermons*, t. I, p. 26.

mot d'autrefois qui reprend vie en sa bouche et surtout en sa pensée. Il est en correspondance avec son ami le roi Martin d'Aragon. Dès 1399, il parcourt tant de pays divers où il y a tant de questions politiques intéressantes. Il saisit davantage en les visitant les différences et les rapports qu'il y a entre les peuples. Il est sympathique à toute cette dynamique de la vie internationale, à toutes ces alliances, à tous ces chocs .Il est politique dans l'âme.

Et voici que les événements qui l'avaient tenu éloigné de l'Espagne l'y ramènent en 1409, après le concile de Perpignan. Maintenant Vincent est à même de juger et de prendre tout à fait conscience de ce qu'est l'Espagne, de ses malheurs, de ses faiblesses, de ses richesses, de son passé, de son présent, de son âme, de sa vie. Des années durant il la parcourt dans tous les sens, en est le grand homme politique, l'esprit clair et qui voit loin.

Que voyait donc maître Vincent Ferrier lorsqu'il contemplait le tumulte confus de la vie en cette vaste péninsule ibérique? Un spectacle fort peu banal. Quelque chose de chaotique, de confus. D'abord il y avait cinq États, inégaux, formidablement inégaux. L'un, celui de Grenade, était exclusivement mauresque, un autre, celui de Navarre, était tout petit. Un autre, le Portugal, regardait vers l'Ouest, semblant vouloir demeurer tout à fait à part, et pourtant la Castille voulait l'absorber. Les deux autres États, Castille et Aragon, étaient encore plus complexes. La Castille, beau royaume sous le soleil, réunissait des pays, comme Murcie ou la Galice, fort éloignés les uns des autres et, entre eux, la nouvelle et la vieille Castille étaient quasi-désertiques. L'Aragon, on l'a déjà vu, manquait

foncièrement d'unité. C'était un assemblage d'États divers, mais où pourtant une civilisation puissante, la civilisation catalane, faisait présager une unification possible et un avenir des plus prospères. La Confédération aragonaise était la plus riche et la plus formidable entité politique de la péninsule, qu'elle débordait d'ailleurs par le Roussillon et les grandes îles de la Méditerranée.

Il y avait à l'intérieur de ces cinq États bien des petitesses, bien des politiques de clocher, bien des anarchies. Mais il y avait aussi de grands problèmes qui se posaient : trois races cohabitaient ensemble et chacune de ses races possédait sa religion (1). Dans les mêmes villes et dans les mêmes campagnes vivaient, plus ou moins pêle-mêle des Maures, des Juifs, des chrétiens. Et ces chrétiens eux-mêmes formaient des peuples bien différents souvent hostiles les uns aux autres : Gascons, Catalans, Castillans, Aragonais, Portugais, avaient chacun leur langue, leur passé, leurs mœurs et différaient presque autant que peuvent différer des Français, des Anglais, des Allemands et des Italiens.

Cependant ces chrétiens, si divisés entre eux, s'unissaient dans une haine commune de l'infidèle : maure ou juif. Le péril musulman avait été jusqu'au treizième siècle le grand danger de la péninsule, mais la guerre sainte avait refoulé l'Islam et il ne restait plus que le petit État de Grenade et des Mauresques qui, plusieurs siècles encore, vivront parmi les chrétiens. Sur les musulmans, les chrétiens ont décidément le dessus. Ils sont sûrs de vaincre (2).

(1) Desdevises du Dézert, *Lavisse et Rambaud*, § 3, p. 502.

(2) Ce qui n'empêchait pas les Maures de s'agiter beaucoup surtout dans le royaume de Valence. En plein pays chrétien,

Leur civilisation, surtout en Catalogne, est prospère. Ils sont organisés en provinces, en villes, en corps de métiers. Les banques, le commerce, l'industrie les enrichissent, et puis ils sont sûrs de leur foi, sûrs de la supériorité de leur religion. Les frères mineurs et les frères prêcheurs entretiennent par leurs prédications enflammées ce caractère conquérant du catholicisme.

Mais parallèlement à la puissance des chrétiens, une autre puissance s'est développée : celle des Juifs. De même qu'actuellement la Pologne est devenue la patrie d'emprunt des Juifs, les grandes juiveries se trouvaient alors en Espagne. Il y avait dans ces « ghettos », dans ces « juderias » bien des misères, mais il y avait aussi bien des fortunes, bien des intelligences. La race juive est admirable pour son labeur et son habileté. Ses qualités mêmes la distinguent, et, au moyen âge, étant donnée la mentalité habituelle des chrétiens, les Juifs étaient encore plus en marge qu'aujourd'hui de la vie des autres habitants. Ils s'enrichissaient plus encore que les catholiques aux œuvres de la paix. D'où un sentiment de jalousie chez ces derniers. Et puis surtout entre l'israélite et le chrétien, il y avait le sang du Christ. On pardonnait d'autant moins au juif qu'on avait intérêt à le piller, à lui prendre, en quelques heures d'émeute, ce qu'il avait gagné en des années d'habileté, de travail ou de ruse. Les gouvernements laissaient faire, souvent excitaient, ou aidaient aux pogroms contre l'ancien « peuple élu ». Ils ne pouvaient guère aimer ces États dans l'État, et la puissance juive

en 1386, ils détruisaient le couvent de « Jéronimos » à Denia, entre Valence et Alicante. Cf. APUNTACIONES, manuscrit 16 du couvent de Valence, *ad annum* 1385.



était telle qu'elle portait ombrage véritablement à la population chrétienne d'Espagne.

## II

Donc en ces années 1409-1410 où maître Vincent, capable de comprendre toute cette situation, reprenait contact avec sa patrie espagnole, la grande question y était la question juive. Le problème musulman était subsidiaire, les Maures ayant à peu près les mêmes qualités d'habileté et de travail qu'avaient les Juifs, mais semblant moins puissants en dehors de leur royaume de Grenade. Les esprits étaient très irrités contre les israélites dont l'ascendant était devenu tel qu'ils faisaient du prosélytisme et que des chrétiens adoptaient leurs mœurs (1). Maître Vincent partageait absolument les idées de ses compatriotes sur le danger. Il disait solennellement du haut de la chaire (2). « Nous n'avons pas de pires ennemis que les Juifs. »

Il s'occupa donc beaucoup de cette question, et comme elle intéressait tout le monde, comme les chrétiens de toutes les villes étaient hommes à égorger résolument tous les juifs et que la colère grondait partout, il résolut de dire autant de fois qu'il le faudrait ce qu'il pensait des israélites. Dans les recueils des sermons qui datent de ces années 1409, 1410, 1411, 1412, 1413, 1414 on est frappé du nombre considérable d'allusions faites aux Juifs et aux Maures. Par exemple lorsqu'il

(1) Touron, t. II, p. 638. *Hommes illustres, op. cit.*
(2) *Manuscrits catalans*, t. VI, p. 257.

se rendit à la cour de Castille, à Aylon, de quoi parla notre prêcheur? De la question juive.

Bien entendu si Vincent Ferrier pensait comme ses compatriotes sur le péril, il ne partageait pas leur opinion sur la manière brutale d'y mettre fin. Au temps de sa jeunesse, quand il habitait Valence, il paraît qu'il avait déjà déploré les pogroms qui ensanglantèrent cette ville. *A fortiori*, mûri par l'âge, de bouillant qu'il était, devenu miséricordieux, il ne pouvait pas ne pas avoir pour les Juifs honnis, méprisés, volés, pillés, tués un cri de pitié immense.

Vincent s'écriait en chaire, en des termes magnifiques (1), qu'il fallait plus de justice encore pour le Juif ou pour le Maure que pour son propre père ou sa propre mère. Au nom du christianisme même il reprenait souvent ce thème humanitaire (2) : « Les apôtres qui ont conquis le monde ne portaient ni lances ni couteaux. Les chrétiens ne doivent pas tuer les Juifs avec le couteau, mais avec des paroles et pour cela les émeutes qu'ils font contre les Juifs, ils les font contre Dieu même, car les Juifs doivent venir d'eux-mêmes au baptême. »

Baptiser les Juifs, c'est en effet tantôt le prétexte, tantôt la cause des pogroms. C'est aussi le plus vif désir de maître Vincent, mais les sacrements de l'Église ne s'imposent pas par la force. Ils se font désirer, lorsqu'on les connaît, lorsqu'on les comprend. Aussi, « les seigneurs temporels doivent convertir les infidèles

(1) Cf. Chap. v, p. 159 et aussi Samarian, *Revue des Etudes juives*, 1907, p. 242-243.

(2) Cf. Samarian, *Etudes juives*, p. 244. Cet article sur Vincent Ferrier et la question juive écrit par un israélite est d'une justesse d'appréciation qui touche à la perfection, les textes sont empruntés à *Sermons catalans*, t. VI, p. 257.

de leurs terres, mais sans violence injurieuse et sans violence juridique et celles qu'on a faites aux juifs depuis plusieurs années déplaisent fort à Dieu. Mais il faut de bonnes admonestations, commencer par réglementer les fêtes, leur interdire le négoce le dimanche, ne pas admettre les juifs comme familiers ou tractateurs de mariages. »

Comment donner la foi à ces juifs? En la leur exposant : c'est une nécessité de leur enseigner la vérité. Mais leur devoir à eux est de venir écouter ces paroles de la vie chrétienne. Maître Vincent se croit permis de les obliger à l'amende s'ils refusent d'assister à ses sermons. Néanmoins si ses prédications restaient inefficaces, tant pis, les juifs sont responsables de leur conscience et c'est à Dieu seul de leur donner la foi ou de la leur refuser, il faut les laisser libres.

Toutefois, s'ils veulent rester israélites, ils ne faut pas qu'ils se mêlent des affaires des chrétiens, qu'ils essayent de les dominer, de les exploiter ou d'entrer dans les amitiés pour les corrompre (1) ou de participer au gouvernement. Ils auront un statut dans l'État, comme les huguenots après l'Édit de Nantes. Ils mèneront une vie à part. Et même Vincent exige le quartier juif dans toutes les villes. Les Juifs convertis devront immédiatement quitter ce quartier pour se confondre absolument avec les chrétiens, mais pour les autres, pas d'exception (2). Vincent s'exprime ainsi : « De même que j'ai dit que les filles publiques doivent être à part, de même les juifs dans une certaine partie de la ville... De même que les chrétiens s'abs-

(1) Éd. FAGES, *Sermons*, t. II, p. 140 et *passim*.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 306, 440.

tiennent personnellement de communications ou de participations avec eux, en sorte qu'ils n'entrent pas dans la juiverie ni pour mettre le feu dans leurs maisons, ni pour nourrir les fils des juifs. De même que les juifs n'aient pas d'offices parmi les chrétiens, qu'ils ne soient ni médecins, ni apothicaires. »

A vrai dire, l'institution de la juiverie dans chaque ville est un pis-aller. Ce que Vincent souhaite, c'est le salut éternel de tous ces mécréants. Comme il est heureux lorsqu'il a à annoncer en chaire une bonne nouvelle à ce sujet (1). « Et vous savez que nous avons une bonne nouvelle, que tous les Juifs et pas mal de Maures se convertissent chaque jour à Valladolid. » Aussi, combien, contrairement à ses compatriotes, il aime ces nouveaux chrétiens ! Il faut avoir pour eux d'autant plus de sympathie que Jésus-Christ et la Sainte Vierge étaient de race juive (2).

Le zèle du prêcheur est infatigable. Partout dans ses sermons il argumente sur les trois lois : chrétienne, mosaïque et judaïque. Partout, tant en Castille qu'en Aragon (3), il confine les obstinés dans les ghettos et fait des adeptes en masses.

L'une de ses plus brillantes conversions était celle d'un savant rabbin dont le nom barbare fut mué en celui de Jérôme de Sainte-Foi. Il devint médecin du pape Benoît XIII. Et en 1414, le souverain pontife, le roi d'Aragon, saint Vincent Ferrier, Jérôme de Sainte-Foi, résolus à en finir décidément avec ces querelles religieuses, convoquèrent à Tortose un grand congrès contradictoire entre rabbins et théologiens. Il semble bien

(1) Éd. Fages, *Sermons*, t. II, p. 308.
(2) *Manuscrits catalans*, t. VI, f° 257.
(3) Samarian, p. 245.

que Vincent Ferrier, quoique peu amateur des longues disputes (1), ait eu le grand rôle dans les séances solennelles. Il participa à la rédaction d'un volumineux *Traité des Juifs*, publié en commun par des maîtres catholiques pour défendre le dogme de l'Incarnation. Le principal rédacteur en est le rabbin Jérôme. Mais Vincent semble bien avoir fourni le plan, magnifiquement vigoureux et bien supérieur à celui d'un autre ouvrage analogue publié antérieurement par Jérôme. La quatrième partie du Traité : « Le Messie qui est venu c'est le Christ Jésus » et une belle page sur l'Eucharistie sont aussi éloquentes que le reste est quelconque. On y sent le génie de maître Vincent.

Le congrès de Tortose baptisa beaucoup d'israélites. Il paraît que ce fut quelque peu par contrainte. Vincent n'était déjà plus là. Il dut déplorer cet excès, car les conversions qu'il opérait lui-même partout étaient sincères. Son compagnon, frère Jean Garcia, nous apprend, au procès de canonisation, quelle était l'ampleur de l'action évangélisatrice du maître. Tous les juifs de Daroca et d'Alcaniz, la plupart des juifs de Saragosse, de Calatayud, d'Huesca et d'autres villes devinrent chrétiens, et cela rien que dans la province d'Aragon en 1414-1415, au lendemain des discussions du Tortose. Et il continua l'année suivante en Roussillon. Laissant de côté les invraisemblables statistiques qui sont données parfois, le chiffre de vingt-cinq mille juifs convertis par Vincent Ferrier n'aurait rien d'exagéré.

Il faudrait y joindre la conversion de huit mille

(1) V. l'excellente étude sur le Congrès de Tortose en cours de publication dans la *Revue des Etudes juives*, 1922, par Ponaski, surtout p. 34. Se base sur manuscrit n° 4069, 82 v° de la Vaticane.





Maures que l'apôtre produisit grâce aux parallèles perpétuels qu'il établissait en chaire entre la loi de Mahomet et la loi du Christ (1). A ce propos il est curieux de constater qu'il prête foi aux plus grossières légendes (2). L'Islam serait une imposture de Mahomet et d'un moine noir, frère Sergius, aigri de n'avoir pu obtenir une dignité du pape.

Malgré le nombre imposant de ces baptêmes, il restait encore beaucoup de juifs et de Maures. Mais ils étaient davantage tenus à l'écart de la société chrétienne. Ils étaient moins nombreux et moins en état de nuire. D'autre part les chrétiens étaient moins agressifs, plus ménagers de la vie et des biens de leurs ennemis héréditaires. Après saint Vincent, il faudra encore des siècles pour que le problème israélite et le problème musulman soient résolus en Espagne. Mais, en une heure critique, maître Vincent Ferrier les a pour un temps apaisés et qui sait si la grande nation d'au delà des Pyrénées n'aurait pas gagné à maintenir toujours sur son sol, comme le conseillait notre prêcheur, ces deux races étrangères qui étaient peut-être pour elle un danger mais qui étaient aussi une force.

## III

Contre les Maures et contre les juifs, les chrétiens d'Espagne avaient fait front unique. Maintenant que, grâce à maître Vincent Ferrier, le péril judéo-musulman

(1) Éd. Fages, *Sermons*, t. I, p. 138.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 338.

s'écartait quelque peu, n'allaient-ils pas s'entre-dévorer à nouveau? Pour l'homme de la paix qu'était maître Vincent, cette lutte fratricide entre disciples du Christ était encore plus monstrueuse que les assassinats ou les vols de Juifs, lesquels avaient au moins quelque vague apparence de guerre sainte. Combien notre dominicain devait s'associer aux espérances déjà naissantes, ici ou là, de fusion possible entre les royaumes chrétiens d'Espagne ou au moins de bonne entente entre eux et à l'intérieur de chacun d'eux. Combien il eût souhaité de faire régner sur toute l'étendue de la péninsule l'unité de la paix chrétienne (1).

Hélas, on n'en était pas là. Et lorsque vers 1409, 1410, maître Vincent traversait de nouveau, après des années d'absence, sa patrie aragonaise, il retrouvait son vieil ami, le roi Martin, vieilli, peu écouté, sans héritier direct. On n'attendait même pas sa mort pour revendiquer sa couronne. Et comme le maître quittait le pays de Valence, le décès du monarque déclanchait une formidable guerre de succession. Le bâtard du roi, don Fadrique de Sicile, n'avait guère de chances de succès en dehors de son île. Le duc de Gandie et le comte de Prades étaient des prétendants plus sérieux. Deux candidats surtout étaient sur les rangs, un Catalan, le comte d'Urgell, prôné par beaucoup de Catalans, un Castillan, le régent don Ferdinand de Castille, patronné par la plupart des Aragonais. La France avait aussi son protégé, le duc Louis de Calabre, de la maison d'Anjou, dont la cour se transportait en Narbonnaise. Interdiction de se battre au service des

(1) Déjà en 1385 le roi Jean Ier de Castille avait prétendu au trône vacant de Portugal. Ce furent les Anglais qui empêchèrent l'union des deux pays.

autres prétendants était faite à la chevalerie languedocienne (1).

C'est qu'on se battait ferme, et maître Vincent, franchissant la frontière de Castille, partait le cœur gros des premiers bruits de cette guerre civile. Gênes, rivale et ennemie de Barcelone et de Perpignan, levait la tête. Le comte d'Urgell appelait les Maures de Grenade à la rescousse. L'Angleterre intervenait. Pierre d'Areyns nous raconte comment : « Le royaume était placé en grand péril. Car les Basques avaient déjà pris Castellancas et Rosannis et le royaume de Valence était plein de Castillans et de Basques, et tout le pays d'Urgell de Basques et tout Saragosse de Castillans (2) ». Les Basques se battaient contre les Castillans. L'archevêque de Saragosse fut assassiné.

C'était la lutte partout, non seulement entre chaque État de la Péninsule, mais entre chaque province de la Confédération aragonaise. Pendant ce temps en Castille où entrait maître Vincent la situation était, si possible, encore plus lamentable. Le roi était mineur ; la régente et le régent, mère et oncle du roi, s'entendaient si peu qu'il avait fallu couper le royaume en deux et donner la vieille Castille à la régente, et la nouvelle au régent Ferdinand. La noblesse féodale était dans l'anarchie. Il n'y avait pour ainsi dire plus d'État. Or à Noël 1411, maître Vincent fut témoin de toutes ces profondes misères à la cour même de Castille, à Aylon. Il en souffrait, mais du moins trouvait-il en ce dernier pays un homme capable de faire le bonheur de ses

(1) *Histoire du Languedoc*, nouv. éd., t. IX, p. 1010.

(2) Pierre d'Areyns, *Chronique*, éd. Reichert, p. 87, et voir aussi Lafuente, t. III, p. 270-280, et article sur Caspé de l'*Encyclopedia universal Europ-Améric.*

sujets, le régent Ferdinand, bon administrateur, homme vertueux, encore jeune, père d'une famille nombreuse et bien éduquée, respecté même de ses ennemis, d'une magnifique franchise et doué de qualités guerrières admirables. Précisément, il venait de détruire une armée maure de Grenade qui s'avançait trop hardiment sur les terres des chrétiens. Ç'avait été sa grande victoire d'Antequera. Il jouissait du prestige du vainqueur. On ne l'appelait plus que « celui d'Antequera » (1). Tout récemment, il s'était illustré à nouveau par un acte magnifique de justice. Les nobles de Castille lui avaient offert la couronne de leur pays et il l'avait refusée parce que son neveu, le petit roi mineur, était le monarque légitime. Il gouvernait donc en son nom.

Sans doute, en Castille, Ferdinand d'Antequera deviendrait de plus en plus le chef et remédierait à l'anarchie. Or, voici qu'au même moment ce même Ferdinand d'Antequera, régent de Castille, proche parent du feu roi Martin d'Aragon, posait sa candidature aux trônes vacants de la Confédération aragonaise. Il avait après tout autant de droits que le comte d'Urgell, d'autant plus qu'aucune règle de succession par les femmes n'était fixée pour les couronnes disputées. Maître Vincent devait souhaiter de toute son âme, de toutes ses forces ce bon roi à sa patrie (2). C'était le meilleur moyen de réconcilier Valence, Catalogne, Aragon dressés maintenant les uns contre les autres et puis aussi peut-être, de réunir les royaumes de Castille et d'Aragon. C'était grouper sous un même bon chef la plupart des chrétiens de la Péninsule. C'était faire

(1) Lafuente, t. III, p. 5.
(2) Sanchis Sivera, p. 325.

de ce faisceau de races aux qualités brillantes une magnifique nation.

Or, sur ces entrefaites, les parlements nationaux de Valence, de Catalogne, d'Aragon comprenaient toute l'horreur et l'inutilité de leurs guerres civiles. Ils comprenaient aussi que laisser le choix du roi à une élection par tout le peuple, c'était dresser pour toujours les factions l'une contre l'autre. Dans des pourparlers tenus à Alcaniz en février 1412, ils résolurent de s'en remettre à un tribunal de neuf arbitres, trois pour chaque royaume de Catalogne, d'Aragon et de Valence. Ils siégeraient dans une ville neutre au carrefour des trois États : Caspé, place forte appartenant en propre à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ils ne pourraient communiquer qu'avec quarante familiers. Un capitaine pour chaque royaume avec cinquante gendarmes écarteraient du château de Caspé toute bande armée. Pendant trente jours, on délibérerait et on entendrait les candidats ou leurs avocats. Puis aurait lieu le vote. Six voix étaient nécessaires sur les neuf pour qu'il y eût élection et il fallait que sur six voix il y en ait une au moins pour chaque royaume. C'était un véritable conclave. Bien entendu, maître Vincent Ferrier fut désigné par Valence pour siéger à ce tribunal suprême (1). Il traversa pour s'y rendre tout le pays de Castille et d'Aragon (2) et trouva au château de Caspé comme autres juges son frère Boniface, général des chartreux, un autre chartreux, l'archevêque de Taragone, l'évêque d'Huesca et quatre notables magistrats ou hommes de loi. Le 29 mars 1412, les arbitres entendirent une messe

(1) Entre autres, Pierre D'AREYNS, p. 88.
(2) Cf. chap. III, § 1, p. 76 et 77.

du Saint-Esprit, et dit-on, un sermon de maître Vincent. Le sermon aurait eu pour thème (1) « qu'il y ait un seul troupeau et un seul pasteur ».

Faut-il voir là une allusion au désir d'union entre la Castille et l'Aragon que maître Vincent pouvait ressentir. C'est possible, on ne sait. En tout cas, son choix devait être déjà fixé sur Ferdinand d'Antequera. Les longues discussions des avocats, des prétendants, de ses confrères les juges ne durent pas lui apprendre grand'chose. Mais tous n'étaient pas de son avis et il eût fallu les convaincre. C'était délicat. Il paraît que maître Vincent ne disait rien, attendait, laissait passer les jours.

Le terme fixé pour l'élection approchait. Autour de Caspé, c'était le silence. Voilà qui est vraiment grand et impressionnant ; ce petit groupe d'hommes disposant en toute responsabilité des destinées de leurs peuples. Et Caspé, Caspé la ville sauvage, rouge sur sa pente rouge, était bien faite pour un pareil acte. Les gendarmes montaient la garde. Les prétendants ou leurs ambassadeurs venaient et repartaient avec leur escorte. Le pont-levis s'abaissait pour eux, puis se relevait. Quelques lettres de recommandations parvenaient (2). L'anxiété au dehors était grande. Non seulement les États espagnols, mais toute l'Europe s'intéressait à cette extraordinaire entreprise.

L'instant solennel était arrivé. Le tribunal, prolongé sans doute, ne pouvait plus se faire prolonger encore. C'était le 25 juin. Il fallait en finir. Les représentants,

(1) Mariana, éd. de 1848, t. II, p. 370 donne un texte peut-être fantaisiste de ce sermon.

(2) Morro, *Bonifacio Ferrier*. Il existe un manuscrit de Bonifacio Ferrier contenant une lettre de recommandation reçue de l'évêque de Segorbe en faveur de l'infant Fadrique.

assis trois à trois, à trois tables formant trois côtés d'un carré, se regardaient sans mot dire. Nul n'osait prendre la parole. Alors maître Vincent Ferrier, qui était l'homme des grandes décisions, se leva résolument parmi ses pairs. Il proclama d'un ton solennel que devant Dieu et devant sa conscience la justice demandait que la couronne revînt à l'infant Ferdinand de Castille, celui d'Antequera (1) ; tel était son vote, tel était son choix.

Un à un les autres juges se prononcèrent. L'exemple de maître Vincent Ferrier dut en entraîner plusieurs parmi les cinq qui le suivirent dans sa détermination : à savoir les trois Aragonais, Boniface Ferrier, député de Valence, et un seul Catalan. Les deux autres Catalans votèrent pour Gandie et Urgell. Le neuvième arbitre, un Valencien venu pour suppléer un autre électeur qui se prétendait fou, resta neutre. Maître Vincent Ferrier avait donné la couronne à Ferdinand d'Antequera. Toute la responsabilité du choix repose entièrement sur notre dominicain (2).

C'est d'ailleurs lui-même qui termina ce qu'il avait commencé. C'est lui qui, sur le perron de l'église de Caspé, notifia au peuple, le 26 juin, l'avènement du régent de Castille au trône d'Aragon. Il prêcha avec entraînement sur ce thème : « Réjouissons-nous et réjouissons-nous et rendons grâce à Dieu (3). » Il lut l'acte

(1) Pour toute cette élection de Caspé, les véritables sources historiques sont réunies dans : *Documents inédits d'Aragon*, t. III, p. 300 et suiv. et surtout p. 346 pour le rôle précis de saint Vincent ; Lafuente, p. 331 ; Ranzano, AA. SS., avril, t. I, p. 496.

(2) Surtout *Documents inédits*, t. III, p. 346, 353.

(3) Zurita donne bien cette version liv. XI, ch. 87, traduction dans Fages, *Histoire*, t. II, p. 17, 1re éd.

d'élection et eut le suprême bonheur de pouvoir affirmer que les neuf juges sans exception s'étaient mis d'accord après leur vote.

## IV

Mais ce n'était pas tout pour maître Vincent Ferrier que d'avoir rallié sur le nom de don Ferdinand les suffrages des juges de Caspé. Il fallait concilier l'opinion populaire, très divisée, même après la notification publique de l'avènement du nouveau roi (1). Le comte d'Urgell, un moment soumis, reprit les armes et il fallut à Ferdinand une véritable guerre pour le réduire et le faire prisonnier. Les Catalans surtout étaient hostiles. Maître Vincent crut nécessaire de se justifier en chaire (2) et de vanter le monarque qu'il avait choisi. Il recourut à des arguments bibliques pour prouver que, comme le Christ, don Ferdinand était de race royale par sa mère ; mais surtout il fit ressortir ses vraies raisons : Ferdinand était le seul prétendant capable d'assurer la paix à ses peuples : « Vous savez, dit le maître, combien la situation était mauvaise. Au moment même où je prononçai la sentence de Caspé, tous les actes de banditisme cessèrent. Les Génois s'étaient armés pour occuper l'Aragon. Les Maures de Grenade frémissaient, mais nous autres nous avons un roi maintenant, un roi avec qui il ne ferait pas bon de plaisanter. »

Ainsi, dès cette époque, les Catalans reprochaient à maître Vincent Ferrier ce qu'ils lui reprochent aujour-

(1) Pierre d'Areyns, *Chronique*, p. 88 et 89.
(2) *Manuscrits catalans*, t. IV, f° 248.

d'hui (1). Il a amené pour la première fois un prince castillan sur le trône aragonais. Il a ouvert la question catalane, et comme le disait un des chefs du mouvement catalan contemporain, « la guerre qu'il a attisée contre le comte d'Urgell et Ferdinand de Castille n'est pas encore terminée ».

Dans cette opinion si peu favorable, il y a à prendre et à laisser. Il est exact que maître Vincent Ferrier est un des grands fondateurs, ou tout au moins l'un des grands « ancêtres » de l'unité espagnole. Cette unité ne se parachèvera que plus d'un siècle plus tard, après les règnes de Ferdinand et Isabelle, les souverains catholiques. Mais à partir de la décision de Caspé, deux monarques proches parents règnent sur les deux grands royaumes de la Péninsule. Les circonstances ont même voulu que, les rois de Castille étant faibles et leur pays en proie à l'anarchie, la seule influence bienfaisante qui s'exerçât en Castille au quinzième siècle fût celle du roi d'Aragon. Et l'unité espagnole que Vincent Ferrier instaurait, plus ou moins consciemment, était bien autre chose que l'unité espagnole actuelle. Son centre n'était pas Madrid au milieu de la plaine désertique de Castille, c'était Barcelone, la ville active tournée vers la mer et cette unité englobait la Sardaigne, la Sicile et Naples. C'était l'empire de Charles-Quint.

Comme certains Catalans sont donc injustes pour leur grand saint national lorsqu'ils l'accusent d'être un traître qui livra son pays à un étranger castillan. En fait, jamais la civilisation catalane ne fut aussi prospère que sous le règne de Ferdinand. Ce prince était com-

(1) Par ex. : Antonio Bofarull, *Histoire catalane*, p. 190-209 et surtout p. 207.

plètement conseillé par le Catalan Vincent Ferrier et dans les quelque vingt lettres assez énigmatiques (1) du roi au saint encore conservées aux archives d'Aragon, un mot revient souvent : celui de Catalogne. Comme on sent l'amour de ce roi pour ses laborieux et intelligents sujets. Loin de les « castillaniser », c'est lui qui s'est fait Catalan, qui a écrit en cette langue les principaux documents de son règne (2). Sans doute Ferdinand s'est montré dur pour la noblesse catalane frondeuse. Mais n'était-ce pas son devoir? Sans doute il a restreint certaines libertés locales, mais n'étaient-elles pas excessives? Ne pourrait-on pas dire que, si Jaime le Conquistador est le Charlemagne des Catalans, Ferdinand est leur Henri IV, un très grand roi national, le restaurateur de la patrie au lendemain des guerres civiles (3).

Comment maître Vincent Ferrier eût-il pu prévoir que des événements ultérieurs amèneraient les Castillans à dominer la Catalogne? D'ailleurs il ne devait pas le moins du monde les détester. Il se bornait à se moquer de leur goût pour les titres pompeux. Quelle vétille ! Il n'était pas homme à méconnaître les splendides qualités de leur race. Il croyait sans doute qu'en une sorte de fédéralisme, Catalans, Castillans, Basques ou Valenciens feraient bon ménage. Dans l'état de la Péninsule, à l'époque où il vivait, il lui était matériellement impossible de devenir l'absolutisme et la centralisation à outrance de l'Espagne moderne. Cette nation revient

(1) Gorce, *les Bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier*, p. 33-34.

(2) Torras-Barges, 3e éd., p. 303 et surtout 305.

(3) Vincent Ferrier n'a pas eu à s'occuper de la politique du successeur de Ferdinand, Alphonse V (à partir de 1416), ainsi qu'en 1417 contre le pape Martin V, parce qu'à cette date notre prêcheur était en Bretagne où il allait mourir bientôt (1419).

d'ailleurs de ses excès et commence à le sentir : elle ne doit se priver d'aucune des forces que lui apportent ses peuples divers, grands, nobles. Serait-ce téméraire de l'affirmer : si maître Vincent revenait en ce monde, il appuierait probablement leurs revendications dans ce qu'elles peuvent avoir de légitime.

C'est que son œuvre en Espagne apparaît essentiellement comme une œuvre d'apaisement et de justice.

# CHAPITRE VIII

## LE PACIFICATEUR DANS LA FRANCE DE LA GUERRE DE CENT ANS (1416-1419)

**I. Saint Vincent Ferrier à travers la France après Azincourt. — II. Saint Vincent Ferrier et le roi d'Angleterre. — III. Mort de saint Vincent Ferrier à Vannes.**

### I

C'est à tous points de vue que l'œuvre de saint Vincent Ferrier apparaît comme une œuvre de paix chrétienne.

En Italie, vers 1405, saint Vincent Ferrier avait réconcilié, dit-on, les Guelfes et les Gibelins (1). En Espagne, vers 1412, il avait posé les fondements de l'unité nationale, assuré l'avenir de la civilisation catalane, préparé l'empire de Charles-Quint. Puis, vers 1415, il s'était consacré plus exclusivement à mettre fin au schisme. Il y était arrivé par sa décision de Perpignan, le 6 janvier 1416. Maintenant qu'il avait guéri les grandes dé-

(1) A propos du rôle pacificateur de saint Vincent Ferrier dans les démêlés politiques en Europe. Voir *Archives du Vatican*, registre 332, f° 59 cité par Noël Valois, t. IV, p. 158, une lettre où Benoît XIII émet le désir que Vincent, sans abandonner ses prédications, arrive à rétablir la paix entre le comte de Foix et le comte d'Armagnac.

tresses de l'Espagne et de l'Église, il se tournait vers une autre grande détresse, celle de la France, de la France en pleine guerre civile et en pleine guerre de Cent ans.

Maître Vincent Ferrier connaissait la France de longue date. A plusieurs reprises, dans son existence si remplie, il y avait fait des séjours importants. Dans les affaires du schisme, c'est surtout avec les politiciens français qu'il avait discuté et combattu. Rien de ce qui se passait en notre pays n'échappait à notre dominicain. Il avait pu suivre les progrès croissants de l'anarchie. Tout récemment encore, lorsqu'il allait et venait, entre Narbonne et Perpignan, comme négociateur du schisme, Vincent avait pu être frappé du contraste entre les deux villes : Perpignan pleine d'églises et de forteresses neuves, de belles maisons, de foule grouillante, de richesses ; Narbonne, le grand archevêché, la ville historique, sommeillant chétive à l'ombre de son palais archiépiscopal, ville morte incapable de se relever, même après soixante ans, des épidémies de la peste et des razzias du prince Noir.

C'était alors en septembre 1415. Immédiatement après, la situation de la France avait considérablement empiré, à la suite du désastre d'Azincourt, le 25 octobre. Le prétendant anglais au trône se mettait à conquérir le pays, province par province, canton par canton. La dynastie nationale était comme paralysée et sans défense. Les grands princes français étaient insubordonnés, souvent hostiles à leur suzerain. C'était, par-dessus tout, la grande lutte des deux factions : les Armagnacs et les Bourguignons, la guerre civile par-dessus la guerre étrangère. La révolution grondait partout. Et dans le Languedoc, pourtant si loin des opérations militaires, les coups de main des partisans et les brigandages avaient

reparu aussi nombreux qu'autrefois. Le midi de la France pas plus que le nord n'échappait aux dévastations (1).

En ces derniers mois de 1415, maître Vincent était trop occupé des affaires du schisme pour se donner tout entier aux affaires de France. Mais dès le 6 janvier 1416 ses négociations de Perpignan avaient abouti à un succès éclatant. Il était libre, et quoiqu'il fût déjà âgé de plus de soixante-cinq ans, son activité généreuse ne demandait qu'à se dépenser. Grand civilisateur et prêcheur de paix, il ne pouvait pas ne pas consacrer les dernières forces qui lui restaient à essayer de remédier à l'anarchie de France. Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il mit quelque hâte à s'acquitter de la mission officielle que le roi d'Aragon lui demandait, en janvier 1416, d'accomplir en Catalogne (2). Libéré de cette charge, Vincent Ferrier passe bien vite la frontière française. Et, pour le carême de 1416, il se rend à Toulouse, la capitale du Midi.

A Toulouse, Vincent trouve un accueil enthousiaste. Il a toujours été l'ami des jacobins chez qui il avait séjourné comme étudiant. Dans l'affaire du schisme, l'Université et Vincent Ferrier ont toujours eu la même ligne de conduite. L'évêque, Dominique de Florence, a bien été, à un moment donné, d'un autre parti que Vincent dans les querelles de l'Église. Mais justement, en quittant Benoît XIII, notre dominicain vient de se réconcilier avec ce prélat, qui, d'ailleurs, est lui-même un frère prêcheur. Dominique de Florence reçoit le maître à bras ouverts. Le peuple de Toulouse lui fait pendant ces semaines de carême, une perpétuelle ovation. Vincent

(1) *Histoire du Languedoc*, nouv. éd., t. IX, p. 1031.

(2) *Archives de la couronne d'Aragon*, registre 2355, f[os] 83-84. Cf. chap. VI, p. 225.

est en effet le triomphateur du jour, celui qui a mis fin aux troubles religieux et a réconcilié les hommes (1).

Et pourtant maître Vincent ne se laisse pas aller à la joie dans un milieu aussi sympathique. Il ne pense pas à se glorifier de son succès dans l'affaire du schisme. Il a les yeux tournés vers le présent et l'avenir de la France. On sent qu'il voudrait faire comprendre à ses amis la gravité de la situation de leur patrie. C'est à eux qu'il adresse ses accents terribles sur le jugement dernier. C'est eux qu'il jettera face contre terre. Il réclame d'eux la pénitence. Il les pousse aux disciplines publiques. Jamais autour de saint Vincent Ferrier on ne se flagellera autant qu'à Toulouse. C'est que le maître désire que ces hommes, tombés dans l'anarchie et la guerre civile, méritent le retour à l'ordre, travaillant durement et sérieusement à rétablir l'ordre, d'abord en eux-mêmes, ensuite dans la société. Il n'incrimine pas d'ailleurs plus spécialement les Toulousains. C'est plutôt les gens du nord de la France qui lui sembleraient les plus dignes de reproches. C'est ainsi qu'un franciscain de Toulouse l'interrogeait au sortir d'un sermon sur la fin du monde. Il lui demandait ce qu'était cette Babylone que la Sainte Écriture déclare devoir être détruite avant l'arrivée de l'Antéchrist : « Oh ! père, répondit le maître, le mot de Babylone veut dire confusion du péché, et cette cité pécheresse-là sera abattue avant l'arrivée de l'Antéchrist comme vous verrez par exemple Paris et Rouen (2). » Le mot parut étrange, Rouen et Paris semblaient fort à l'abri des bouleversements annoncés. Les péripéties de la guerre

(1) Pour tout ceci voir au procès : *Toute l'enquête de Toulouse* et *Grande année dominicaine*, décembre, t. II, p. 382.

(2) Procès (éd. Fages, p. 341), déposition de Gailhard Dahusti.

allaient pourtant les leur faire sentir bientôt. Mais c'était après Azincourt et il se peut fort bien que maître Vincent ait eu sur la faiblesse intime de la France des moyens de renseignements que ne possédait pas le commun du peuple de Toulouse. A remarquer en passant quel mépris, quelle hostilité Vincent Ferrier semble montrer pour les deux villes royales françaises de Paris et de Rouen. Soit hasard de circonstances, soit calcul, soit nécessité politique, par la suite il n'y viendra jamais.

Pourtant maître Vincent ne fuit pas le théâtre de la guerre, les provinces les plus éprouvées. En quittant Toulouse, il ne fait qu'un court détour dans le comté de Foix (1), puis il va évangéliser, avec un succès qu'il n'avait jamais rencontré aussi vif, les campagnes du cœur de la France. On dirait qu'il se dirige vers le nord, mais en prenant le chemin des écoliers (2). Il s'attarde en Rouergue et en Albigeois, escalade les montagnes de Mende à Saint-Flour, de Saint-Flour au Puy par Mauriac et Massiac. Il arrive le 30 novembre 1416 à Clermont et Montferrand (3).

Les prédications y durèrent cinq jours. Il gelait à pierre fendre. Et notre vieil espagnol avait bien froid pour célébrer sa messe en plein air. Il ne se découragea pas et fit seulement installer un brasero. Le froid ne

(1) Et encore c'est probablement pour régler les affaires politiques. Le comte de Foix et son conseiller l'évêque dominicain d'Oloron, Sanche Mulier, ayant constamment la même ligne de conduite que Vincent Ferrier (Échard, t. I, p. 758). Vincent se rendit à Pamiers par Muret et Montesquieu. Cf. affaire d'un « prêcheur qui avait prêché à Pamiers avec maître Vincent », de Lahondès, *Annales de Pamiers*, 1882, t. I, p. 230, n. 1.

(2) Pour tout ceci voir les innombrables documents qui constituent toute la fin de Fages, *Notes et documents*... Ces documents sont surtout les comptes de dépenses des municipalités.

(3) Fages, *Histoire*, 1re éd., p. 179, n. 2.





fit même pas interrompre les disciplines, et comme les flagellants au dos nu auraient pu contracter de fatales congestions, on leur procura des fagots pour se chauffer. Vincent Ferrier passe ensuite par Riom, Aigueperse, Moulins où il est en février 1417 (1). On semble retrouver sa trace dans la région de Cusset-Vichy. En mars, il arrive à Lyon.

En cette année 1416 qui venait de s'écouler, l'activité de maître Vincent en France avait été moins celle d'un diplomate au service d'un roi ou d'un pape que celle d'un prédicateur allant de province en province, exhorter un pardon des injures, à la vie tranquille et laborieuse. Pour faire œuvre plus efficace, il lui fallait prendre du prestige parmi les populations, et il acquérait en effet par sa dure vie évangélique une formidable renommée. D'ailleurs, en prêchant aux bourgeois des villes et aux manants des campagnes, n'accomplissait-il pas précisément cette tâche même qu'il était venu remplir en France : la restauration de la paix chrétienne.

La popularité que gagnait maître Vincent lui servait encore à entrer en relation avec de très puissants personnages, avec les deux plus grandes personnalités de la France d'alors : le duc de Bretagne, Jean le Sage, et le duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Depuis l'automne de 1416, il est en effet en correspondance avec le duc de Bretagne à propos d'un futur voyage dans ses États (2).

(1) Fages, *Archives de Moulins*, nº 255. Arrivant à Moulins, maître Vincent venait de « la Chieze ». S'agit-il de la Chaise-Dieu, célèbre abbaye? Il ne fallait pourtant que deux jours pour un voyage aller et retour de la Chieze à Moulins. Il s'agit plutôt de la Chaise, château situé à Monetay-sur-Allier entre Clermont et Moulins. Cf. Père Fages, *Histoire*, t. II, p. 178-179.

(2) Procès, déposition de Jean Bernier qui, à titre de courrier

Sans doute le désir d'entendre un prédicateur renommé pour ses talents et ses vertus est assez compréhensible chez ce prince de dix-huit ans, également accessible aux appétits de la piété et aux sollicitations de la curiosité. Cependant n'y aurait-il pas sous cette correspondance quelque chose de plus?, on aimerait à le savoir.

Mais avant de se rendre chez le duc de Bretagne, maître Vincent se rend chez son allié le duc de Bourgogne, un acteur de tout premier plan dans le drame de la guerre de Cent ans, le chef d'une des deux factions de la guerre civile. En juin 1417, Vincent cause des affaires du schisme et des affaires de France avec sainte Colette de Corbie qui est du parti bourguignon. En août il est dans la capitale du duc, à Dijon. Il prêche devant la duchesse et est reçu avec d'immenses honneurs. Mais pourquoi de si sévères mesures d'ordre, pourquoi les portes de la ville sont-elles fermées, sauf trois, pendant son séjour? Pourquoi les corps de garde et les sentinelles sont-ils renforcés? Pourquoi l'accès de la ville est-il interdit à tout homme armé pendant que le prédicateur est là (1)? Serait-ce que quelqu'un en voudrait spécialement à sa vie?

A vrai dire le parti armagnac ne doit guère être satisfait de Vincent Ferrier. A un degré qu'il serait difficile de préciser, le dominicain semble, en effet, se rallier à la cause du duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Ce personnage a bien des défauts, mais de tous les princes

du duc, assurait cette liaison entre le duc de Bretagne et saint Vincent Ferrier.

(1) Registre du secret de la ville de Dijon, 1416-1417, nº B 149, fº 62. Il se pourrait d'ailleurs qu'il s'agisse simplement de la sûreté générale de la ville et de la cour. Le contexte autorise l'une et l'autre hypothèses.

rançais c'est le seul qui paraisse à la fois suffisamment décidé et suffisamment puissant pour rétablir l'ordre et la paix. Au même moment, à propos de l'affaire du schisme, le chef du parti adverse, Bernard d'Armagnac, quitte le camp de saint Vincent Ferrier et se range parmi les partisans attardés de Benoît XIII auquel il veut rendre la tiare.

Il ne faudrait, peut-être, pas trop peser sur cette hypothèse d'un rôle diplomatique de maître Vincent à la cour de Bourgogne. Pourtant il ne quitte la Bourgogne que pour se rendre directement à la cour de Bretagne, à la demande réitérée du duc. Or les deux princes, Jean le Sage de Bretagne et Jean sans Peur de Bourgogne, sont étroitement alliés dans la même politique extérieure : neutralité malveillante pour la France et bienveillante pour l'Angleterre (1). Bien qu'adolescent encore, le duc de Bretagne ne se laissait peut-être pas aller autant qu'on l'a dit à de puériles incertitudes. Aussi intéressé que Jean sans Peur de Bourgogne, il voulait surtout éviter de jeter ses États dans une guerre ruineuse. Il devait redouter que l'un ou l'autre des belligérants sortît trop victorieux de la lutte. Il pratiquait donc une politique de bascule et de réconciliation à l'amiable et, en ménageant beaucoup la puissante Angleterre, travaillait à réconcilier son allié bourguignon avec le dauphin de France. Tandis que Vincent Ferrier était à Dijon, le jeune duc avait à Angers une entrevue avec le dauphin (2). Ses actes ne paraissent pas incohérents mais mesurés par une prudence diplomatique. Quoi d'étonnant à ce que saint Vincent, alors en Bour-

(1) Raizon du Cleuziou, *Histoire de Bretagne*, p. 360-387.
(2) De Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. I, p. 77.

gogne, ait souhaité voir ce prince et conseiller dans la voie où il s'était engagée sa jeune inexpérience. Quoi d'impossible à ce que le gouvernement bourguignon lui ait, par surcroît, confié quelque commission de confiance?

Mais Vincent, dans sa marche « politique » vers la Bretagne, faillit bien être obligé de rebrousser chemin. L'archevêque de Bourges, Guillaume de Bois-Ratier, était mal disposé à son égard. Cela s'expliquerait de la part d'un ancien chancelier du duc de Berry, d'un politicien particulièrement acquis au parti français armagnac, et par ailleurs fort intéressé aux affaires diplomatiques : ainsi ce prélat était un grand organisateur de mariages princiers (1). Il résidait dans un château en dehors de son diocèse (2), mais lorsqu'il apprit que le dominicain se dirigeait sur Bourges, il y retourna bien vite, décidé à lui créer des embarras ; Vincent sut habilement le faire revenir de ses préventions.

Le maître réussit donc à poursuivre sa route sans encombre par Angers, Nantes, Vannes, où se trouve la cour de Bretagne. Il est magnifiquement reçu par le duc et la duchesse Jeanne de France. Coïncidence curieuse, à ce moment précis, le duc Jean le Sage envoie une ambassade à Troyes pour amener un accord entre le dauphin et le duc de Bourgogne. C'est le carême de 1418, mais notre prêcheur ne demeure pas longtemps dans la région de Vannes. A peine se permet-il quelques petites courses apostoliques (3) dans les environs. Bien-

(1) *Gallia christiana nova*, t. I, p. 86.

(2) Procès Naples, déposition de Jean Soler depuis évêque de Barcelone, dans éd. Fages, p. 429.

(3) D'après le procès-enquête de Vannes, Vincent Ferrier est entré à Vannes le 18 mars, samedi avant le dimanche de *Lætare* (Déposition d'Yves Le Gluidec.)



tôt il part vers Rennes et vers la Normandie où il va se rencontrer avec le roi d'Angleterre.

Ici le problème du rôle de Vincent Ferrier dans la guerre de Cent ans se complique.

## II

D'après diverses traditions, ce serait à la requête du roi d'Angleterre que maître Vincent aurait effectué son voyage en Normandie (1). Ces traditions invérifiables ne peuvent contenir qu'une partie de la vérité. En effet un témoin bien informé (2) rapporte que c'est à la demande du duc Jean de Bretagne que saint Vincent Ferrier se rendait chez les Anglais et il faisait route en compagnie du duc lui-même.

Décidément, il semble que frère Vincent s'avère de plus en plus comme un négociateur politique, comme un diplomate. Tandis que le duc de Bretagne, désireux de gagner Paris occupé par les Armagnacs, va jusqu'en Touraine (3), le maître se dirige vers Caen, cité tombée aux mains des Anglais et où réside leur souverain Henri V. Cette visite d'un religieux chez un roi, en pleine guerre, sur le théâtre même des opérations, dans un camp, devant une ville récemment prise d'assaut, pendant que la bataille se poursuit toute proche, voilà qui en dit long sur le caractère peu banal

(1) Par ex. : FAGES, *Histoire populaire de saint Vincent*, p. 143.

(2) Procès Vannes, déposition de maître Prigent Plouvigner, homme de loi, (éd. FAGES, p. 9), judicieux dans tout ce qu'il affirme par ailleurs dans cette déposition.

(3) DE BEAUCOURT, *Histoire de Charles VII*, t. I, p. 77.

de ce religieux mêlé à d'aussi guerrières aventures.

Le pérégrinant commence par entreprendre une visite détaillée (1) des divers diocèses de la presqu'île du Cotentin et de toute la Basse-Normandie. Les évêques en étaient fugitifs, réfugiés à Paris. Bien des villes étaient brûlées. Le Cotentin conquis quelques jours, ou au plus quelques semaines, auparavant, fumait encore d'incendies. Saint Vincent ne dut pas s'arrêter au mont Saint-Michel, parce que ce mont Saint-Michel, place forte française, résistait victorieusement.

C'est en mai 1418 que Vincent Ferrier et le roi anglais se rencontrèrent près de Caen (2). Il y avait là le duc de Clarence, frère du roi, toute une cour, toute une armée. Il y avait aussi les habitants de la ville, quoique vingt-cinq mille d'entre eux, paraît-il, se fussent expatriés pour ne pas subir le joug anglais. Il y avait encore la foule que Vincent Ferrier entraînait partout à sa suite et surtout une multitude de campagnards et d'habitants de toutes les bourgades de Normandie que le maître avait engagés à venir à Caen avec lui, leur promettant même des miracles ; auditoire vaste et disparate qui réunissait les vainqueurs et les vaincus : « auditoire », car ce que Vincent venait faire, c'était prêcher.

Il y a lieu de réfléchir sur ces données historiques positives. La première pensée qui viendra à l'esprit sera, à coup sûr, celle-ci : « En prêchant en de pareilles condi-

(1) Procès, déposition d'Eudes David, de Morelli, de Gilles Lescarne.

(2) Cette date donnée par les hagiographes de Vincent Ferrier coïncide avec celle que donne l'étude de l'itinéraire du roi anglais. Cf de Caumont, « Journal de l'exécution d'Henri V, roi d'Angleterre en Normandie (1417-1418) », *Bull. Monum*, 1840, t. VI, p. 217-226. Renseigne bien sur l'état de la Normandie au moment précis de la guerre.

tions, maître Vincent Ferrier faisait surtout de la politique en faveur du roi d'Angleterre, c'est-à-dire d'un usurpateur, d'un étranger qui voulait conquérir la France. »

Mais il ne faut pas croire trop vite que le dominicain, par ses actes, ne rendait pas justice à la cause française. La cause française, à cette époque, la plupart des Français éminents se demandaient où elle était. Les diplomates dominicains, comme les Martin Porée, les Laurent Pignon sont plutôt favorables à l'Angleterre (1). De grands amis de Vincent, comme Nicolas de Clemanges, se rallient au parti bourguignon (2). L'empereur Sigismond, qui veut surtout la paix de l'Europe, semble aussi mettre sa confiance dans le roi anglais. Les adversaires des Anglo-Bourguignons sont : l'Université de Paris, vieille ennemie de Vincent Ferrier, Bernard d'Armagnac, peu favorable au nouveau pape Martin V, prôné par le maître (3). Le gouvernement royal français est en froid avec Martin V, tandis que le roi anglais fait des avances à ce pontife. Vraiment on ne serait pas étonné que notre politicien de la chrétienté ait embrassé sans réticence le parti de Sa Majesté Henri d'Angleterre. D'autant plus que c'est une majesté très catholique, très pieuse, très mystique. Henri songe à une croisade contre les Turcs. C'est d'ailleurs un maître homme, un méthodique, un administrateur. Il a écrasé en Angleterre l'hérésie des Lollards et rétabli l'ordre. A côté de cela, le royaume de France est aux mains d'une femme, Isabeau de Bavière, qui a la réputation d'être incapable et dis-

(1) *Année dominicaine*, septembre, t. I, p. 209.
(2) Feret, *Fac. de Théol. de Paris*, t. IV, p. 287.
(3) Dubarle, t. I, *Université de Paris*, p. 236, 238, 239, 241.

solue (1). Avec son principe de gouvernement : ce sont les bons rois qui font les bons pays, comment Vincent Ferrier n'aurait-il pas l'idée de donner le royaume de France à l'Angleterre comme il avait donné le royaume d'Aragon à un prince castillan? La chrétienté, pour se reconstituer, n'aurait-elle pas à prendre la forme de grands États-Unis d'Europe?...

Ce qui est sûr, c'est que Vincent Ferrier a tenu à faire venir devant le roi ces misérables Normands qui ont opposé une résistance acharnée à la conquête. Et, chose curieuse, ce sont leurs malades qu'il guérit. Il ne fait pas un seul miracle en faveur de ces éclopés que l'armée anglaise devait traîner avec elle comme le font toutes les armées. Or, voyez l'effet produit par ces merveilles en faveur des Normands persécutés (2). La foule est à genoux ; Vincent prie, les bras au ciel, pour qu'un jeune malade soit délivré de ses maux. Il le guérit. « Le roi et le peuple, dit le témoin, sont pleins d'admiration et rendent grâce à Dieu, disant que c'est un miracle obtenu par maître Vincent, qui est un homme juste, saint et généreux. » Quel acte le thaumaturge a-t-il accompli? Il a fait prier ensemble les vainqueurs et les vaincus et il les a unis dans la même action de grâce rendue à Dieu.

Rien ne dit qu'à Caen les sermons aient changé de thème. C'est toujours la même voix civilisatrice, la même voix pacificatrice qui se fait entendre. Tout cela donne à penser que le maître, s'il est jusqu'à un certain point malaisément déterminable, bienveillant vis-à-vis du roi d'Angleterre, se montre d'une manière

(1) Petitot, *Sainte Jeanne d'Arc*, p. 56.
(2) Procès, édit. Fages, p. 247.

catégorique compatissant aux misères françaises. Il peut souhaiter une paix favorable au parti anglais, mais certainement il désire une paix juste pour les Français et par-dessus tout il veut une paix. Il est théologien, et d'après lui la guerre est un péché inouï pour celui qui en est responsable. Il ne badine pas sur ce point et jadis il s'était écrié en chaire (1) : « Que de grandes œuvres sont viciées par les mauvaises intentions de leurs ouvriers ; beaucoup de soldats, même dans une guerre juste, quand ils devraient combattre pour la défense de la justice, combattent pour grandir en honneur et en dignité périssables. Et ils osent dire en allant à la bataille : c'est l'amour de Notre Seigneur qui nous pousse au combat. S'ils demeuraient dans ces dispositions hypocrites, ils seraient damnés. »

La guerre du roi d'Angleterre contre la France est peut-être, en un sens, originairement, une guerre juste, bienfaisante. Le roi se donne, en effet, moins comme un conquérant que comme un pacificateur. Mais maintenant si cette guerre se poursuivait, elle ne ferait qu'augmenter les maux du pays, elle n'aurait pour but que d'accroître égoïstement le patrimoine du monarque au prix du sang et de la souffrance. Maintenant c'est aux diplomates, aux gens d'Église d'intervenir. C'est saint Vincent Ferrier qui vient.

Qui sait si le pape Martin V nouvellement élu n'aurait pas confié une mission diplomatique précise à Vincent auprès du roi d'Angleterre (2)? Au moment de la

(1) Éd. Fages, *Sermons*, t. I, p. 142.

(2) La vraisemblance de cette conjecture serait augmentée si, comme le croit Bayle (*Saint Vincent Ferrier*, p. 319) et l'*Année dominicaine* (anonyme, 1865, p. 144), Antoine Montañus avait rejoint Vincent Ferrier à son départ de Bretagne avec un

prédication à Caen, des conférences entre Armagnacs et Bourguignons avaient lieu à Bray et à Montereau. Deux légats du pape y assistaient. Et c'est seulement la prise de Paris par les Bourguignons le 28 mai qui remit tout en question (1). Il y eut donc un effort de l'Église pour pacifier la France. Dans quelle mesure le dominicain y contribua-t-il? On aimerait à le savoir. Faute de documents positifs, il faut cependant avouer une ignorance absolue.

Les historiens ont bien deviné un caractère pacificateur en maître Vincent et ils ont parfois voulu donner au prêcheur espagnol le rôle principal (2) dans les négociations d'où allait sortir plus tard le traité de Troyes de 1421. En réalité, il n'y eut pas de part directe. Les premiers pourparlers diplomatiques ne prennent consistance que dans le premier trimestre de 1419, après la chute de Rouen (3). Vincent est alors au fond de la Bretagne et il meurt à Vannes, au début d'avril, au moment même où à Meulan s'ouvrent les négociations sérieuses.

Mais pour n'avoir pas été mêlé à ces liquidations ultimes de la guerre, notre dominicain n'en n'a pas moins fait, à coup sûr, une impression considérable sur Henri V, personnage éminemment religieux. Au cours de cette suprême campagne apostolique, il apparaît toujours le grand ami de l'humanité et de la paix. S'il n'est pas intervenu aussi matériellement dans la guerre

bref du pape le confirmant dans sa charge de légat et lui donnant des pouvoirs étendus. (Cf. chap. VI, § 4.)

(1) De Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. I, p. 78.

(2) C. Fages, *Histoire de saint Vincent*, 1re éd., t. II, p. 234. *Histoire populaire de l'apôtre des Bretons*, p. 144. Remarquer qu'il y a pénurie de documents tant du côté français que du côté anglais dans toute cette affaire.

(3) Coville, *Histoire Lavisse*, t. IV, p. 383.

de Cent ans que dans le schisme ou dans la politique espagnole, il n'en a pas moins été dans une France toute dissolue, toute meurtrie, toute écroulée, une grande influence pacificatrice, ne serait-ce que par sa saine et bienfaisante prédication.

Saint Vincent Ferrier a ainsi été, dans la crise peut-être la plus terrible de l'histoire de France, l'un des personnages providentiels qui ont le plus efficacement contribué à protéger l'existence nationale. Ce titre que possède saint Vincent Ferrier à la reconnaissance de la France et du monde est tellement net qu'on ne peut manquer de faire un rapprochement entre le dominicain valencien et la Jeanne d'Arc française. L'un et l'autre se ressemblent par l'éclat de leurs vertus. Tous deux sont des saints canonisés par l'Église. A quelques années d'intervalle, tous deux ont beaucoup fait pour la France.

En effet (1), Vincent Ferrier avait beaucoup fait pour la France. Il avait été jusqu'à lui donner sa vie. Et par là encore il se rapproche de Jeanne d'Arc. Sans doute ce n'est point dans sa jeunesse qu'il mourut pour la France et ce n'est pas sur un bûcher, mais son martyre, pour être moins éclatant, n'en est pas moins méritoire. Il était presque septuagénaire et les travaux formidables de toute sa vie l'avaient rendu plus vieux que son âge. Représentez-vous ce qu'étaient pour un vieillard ces marches quotidiennes, ces trois heures de prédication chaque jour, en plein vent, même l'hiver dans les courants d'air glacés des monts d'Auvergne, et tout cela au milieu des inimitiés, des contradictions, avec

(1) Les contemporains eurent cette impression. Procès-enquête de Bretagne, *passim*. Après la mort de Vincent Ferrier, les marins bretons l'invoquaient pour échapper aux corsaires anglais.

pour spectacles des villages brûlés, un peuple en apparente décomposition, une multitude de souffrances vues, ressenties et si difficiles à guérir.

## III

La pacification de la France allait donc être la dernière œuvre de maître Vincent Ferrier, celle dont on peut dire qu'il « en mourut ».

Deux ans auparavant, comme il causait à Besançon avec sainte Colette, la clarisse lui fit, paraît-il, l'annonce de sa mort prochaine. « Quand? interrogea Vincent. — Dans moins de deux années. — Où? En Espagne? — En France, repartit la sainte. » Il paraît que ce jour-là, notre prêcheur partit tout triste (1). Cette tristesse de se sentir mourir si loin de sa Valence ensoleillée, on la retrouverait peut-être après la prédication à Caen. Vincent, de retour en Bretagne, avait évangélisé Saint-Malo, le département actuel des Côtes-du-Nord, le centre montagneux de la Bretagne et peut-être la Bretagne entière. Mais il se sentait défaillir. Les gens de son pays qui l'accompagnaient prirent peur. Ils lui persuadèrent de retourner parmi les siens, de revoir sa ville natale, sa patrie avant de quitter ce monde. Le vieillard, dont la volonté était affaiblie, se laissa faire. C'était un soir. Malgré l'étape du jour pour regagner plus vite les pays catalans, on se remit en route dans la nuit. Mais on s'égara et il se trouva qu'à l'aube on était revenu au point de départ. « Signe évident,

(1) Fages, *Histoire*, 1re éd., t. II, p. 185.

s'écria le maître, que Dieu ne me fera jamais quitter la Bretagne et que ce sera mon tombeau (1). »

Il n'en pouvait plus, soit manque de soins, soit vieillesse, soit contagion de tous les malades qui venaient implorer leur guérison, il avait contracté une plaie à la jambe Il en était devenu impotent, incapable de marcher à pied. Et cette plaie s'envenimait. On croit aussi qu'il souffrait de la maladie de la pierre. En un mot, il était complètement usé, à soixante-dix ans, par son existence effrayante.

On le ramena à Vannes. La bonne duchesse Jeanne chercha pour lui une maison où il fût bien. Elle lui en trouva une en face du château ducal. Cette bâtisse, quoique très mutilée, existe encore. On y montre la chambre de saint Vincent transformée en chapelle (2). C'est là que le grand prêcheur agonisa pendant dix jours. Ses compagnons, les dominicains de Vannes, la duchesse de Bretagne, les dames de la cour l'assistaient dans ses souffrances. Enfin il passa de vie à trépas le 5 avril 1419, le mercredi de la Passion, à l'heure des vêpres.

Les bonnes gens au dehors se massaient pour savoir des nouvelles. Les meilleurs amis étaient dans la chambre. Ces dernières minutes furent pénibles. Très lucide, le saint semblait torturé moralement et physiquement. Puis un dernier sentiment de joie se peignit sur ses traits mobiles, joie sans doute d'avoir su faire

(1) C'est du moins ce que raconte un contemporain : Prigent Pluviger. Procès, éd. Fages, p. 11.

(2) M. de la Martinière, archiviste du Morbihan, a montré en deux brochures (1913 et 1920) l'authenticité probable de cette maison mortuaire. Gorce, *Les bases de l'étude historique de saint Vincent Ferrier*, p. 38.

son métier d'homme et de retourner à son Dieu pour lequel il avait tant peiné, tant voyagé, tant remué, tant souffert, tant prêché et tant réussi.

La duchesse voulut lui laver elle-même les pieds. Des papillons blancs venus par la fenêtre voltigeaient dans la pièce (1). On y vit un signe merveilleux. On entendait bien aussi les cris d'une discussion : c'étaient les franciscains, les dominicains et les séculiers qui se disputaient l'honneur d'enterrer le saint et de garder son tombeau.

Ce fut l'évêque qui obtint la dépouille mortelle et la conserva dans sa cathédrale. Tout de suite les peuples vinrent y prier. Et dans toute la chrétienté la renommée de cette mort se répandit. A Avignon, le compilateur maître Alain avait composé un dictionnaire. Un lecteur y a noté, à l'intérieur de la reliure, comme très digne de souvenir la mort « de louable mémoire maître Vincent Ferrier en la cité de Vannes, en Bretagne » (2).

Louable mémoire en effet que celle de cet homme qui est mort à Vannes en Bretagne, loin de sa patrie, pour avoir voulu consacrer ses dernières forces à mettre fin aux maux de la France, de la France alors désolée par la guerre de Cent ans, au lendemain du désastre national d'Azincourt.

(1) Procès-enquête de Vannes, *passim*.
(2) Avignon. Bibliothèque municipale, manuscrit n° 1032.

# CONCLUSIONS

## L'ŒUVRE, L'HOMME, LE SAINT

### *L'œuvre.*

Les historiens ont rarement su voir l'aspect fondamental de la physionomie de saint Vincent Ferrier. Thaumaturge, prophète, nomade, Vincent n'est pas uniquement cela. Il n'est pas seulement, comme saint François d'Assise, un produit sublime et inimitable de la fécondité catholique. Il est encore plus que le politicien et le diplomate, il est encore plus que l'homme de cœur, il est encore plus que l'artiste vibrant qui parcourut la terre, amoureux passionné de Dieu et des hommes. Il est un penseur puissant, l'homme des idées et surtout l'homme d'une Idée. Et aux horizons des plaines caillouteuses de Castille ou par delà les crêtes des Pyrénées et les coteaux de la Garonne, par delà les paysages ravagés de l'Auvergne, jusqu'aux pacages de la Basse-Normandie, partout il fait retentir les mêmes accents, le même appel à la chrétienté.

L'œuvre de saint Vincent Ferrier, c'est essentiellement l'œuvre de la chrétienté : On y peut distinguer comme trois stades qui correspondent aux trois livres de cette étude : un Idéal, un Enseignement, une Défense. Mais ces trois stades ne sont qu'une commodité d'exposition. En fait l'œuvre de saint Vincent est








absolument une : il a enseigné et défendu son idéal de chrétienté.

Son idéal de chrétienté, il se l'est créé surtout par la puissance de la pensée, par la confiance qu'il avait en la pensée, par la confiance que l'intelligence peut atteindre Dieu et connaître le régime de vie qui est le plus digne. Chemin faisant, il produisit une œuvre philosophique considérable, la meilleure que sa génération ait produite. Mais surtout, chrétien et théologien, il se fit un idéal complet de vie sociale. Sans doute cet idéal il ne l'invente pas absolument. Il puise dans les divers milieux où il a vécu. Famille, famille religieuse, patrie, cour pontificale d'Avignon lui ont transmis confusément le patrimoine traditionnel du moyen âge. Ainsi avant d'être un enseignement, Vincent avait été un enseigné, un enseigné par la méthode positive thomiste qui avait été incorporée à son esprit, un enseigné par les événements de la vie et par l'exemple de ses contemporains, un enseigné par l'exemple surtout du chef de file de la grande compagnie religieuse où il vivait, par l'exemple de saint Dominique. Il avait hérité du patriarche des prêcheurs la mentalité intellectuelle, l'âme apostolique et, on le verra bientôt, l'héroïsme moral.

Il est vrai que son milieu lui léguait bien des causes de faiblesse, des mesquineries, des incompréhensions, toutes choses humaines. Maître Vincent Ferrier avait du mal à secouer ce joug. Il y arriva pourtant et il sut, à travers les petitesses, voir grand. Et l'enseignement qu'il allait donner au monde dépasse notablement l'enseignement qu'il en avait reçu. Il a su magnifier, idéaliser, mais idéaliser en la laissant viable, une civilisation qui lui avait été transmise sous des modalités

parfois peu engageantes. Dans cet appoint de vie qui grandissait en lui et qu'il allait apporter à ses contemporains, maître Vincent Ferrier avait donc une importante part créatrice. Il s'en rendait parfaitement compte. Il comprenait de quelle taille était sa tâche dans l'économie de l'univers. Il a pu, en quelques cas, ne pas mesurer les ultimes conséquences de certains de ses actes, par exemple dans sa politique espagnole. Mais, pour ce qui est de sa grande œuvre, il se mettait lui-même de plain-pied avec Noé et Moïse parmi les grands conducteurs providentiels des peuples (1). Cela ne l'empêchait pas de rester l'humble moine mendiant.

Non, il n'est point un traditionaliste retardataire. Il veut que les hommes vivent et progressent. Il est l'homme de tous les progrès, y compris les plus matériels. Il est au courant du mouvement des idées de son temps, et c'est pour les dépasser et faire plus encore. Il a connu le doute intellectuel, mais le doute ne l'a pas paralysé. Il a pris parti et il a choisi l'ordre chrétien.

D'autant plus persuadé qu'autour de lui on doute et on hésite davantage, notre philosophe théologien, ému des malheurs de son siècle, a voulu réformer son siècle. Il y a plusieurs papes. Il y a de mauvais cardinaux, il y a des évêques simoniaques, il y a des prélats indignes, il y a des curés concubinaires, il y a beaucoup de malaise social, beaucoup de désaffection pour les choses de l'Église, beaucoup de laisser-aller dans les mœurs. Il y a un recul dans la vie sociale des peuples. Vincent parcourt donc les pays d'ancienne civilisation

(1) Lettre au pape Benoît sur la fin du monde.



chrétienne. Son œuvre est de replanter le christianisme étouffé par l'ivraie. Sa tâche est de planter la chrétienté, motte de terre par motte de terre, comme un bon cultivateur qui lentement, patiemment, durement penché sur la glèbe basse, prélude à la gloire future des moissons. Ce qui l'intéresse, en effet, c'est bien moins le passé que l'avenir. Ce qu'il craint, c'est que la fin du monde ne trouve en friche le champ de la chrétienté. C'est pour cela que, lui, il se fait, âgé de cinquante ans, l'ouvrier du Seigneur, c'est pour cela qu'il se fait pauvre de Jésus-Christ, pèlerin de l'Évangile. C'est pour cela qu'il prêche à toute l'humanité chrétienne, aux rois et aux laboureurs, revenant sans cesse à la charge, entreprenant avec confiance, avec succès la plus lourde des tâches ici-bas : celle qui consiste à changer, à retourner les mentalités des hommes.

Il est l'homme de l'esprit : son rôle est de renouveler la face de la terre. Le catholicisme paraît en régression, il lui prête sa voix de grand prédicateur dans l'espoir de lui prêter sa vie et, effectivement, là où lentement, patiemment, il passe, repasse, prêche, reprêche, les peuples s'améliorent. Il leur enseigne les vertus sociales, la justice et la paix. Il rend à la chrétienté, au lieu d'abus, de vice, de routines, une religion rajeunie, revivifiée, une religion dont lui-même contribue à expliciter les dogmes. Car enfin, c'est accroître le patrimoine dogmatique que d'écrire sur la théologie de l'Église un traité didactique comme celui qu'il composa parmi les passions du schisme, au moment même où au sujet de la nature de la papauté, le monde avait le plus besoin de la lumière et de la vérité. Si bien que le catholicisme n'étonnerait personne le jour où il vénérerait saint Vincent Ferrier comme un grand docteur

de l'Église. Mais dès maintenant et surtout dès son époque, l'intrépide dominicain a suréminemment mérité le titre de gloire que le pape Honorius III décernait aux frères prêcheurs : il a été et il continue d'être « une lumière du monde » parce qu'il a enseigné le monde, non pas d'une doctrine abstruse mais d'une civilisation et d'une vie.

Lumière du monde, Vincent Ferrier a également mérité, autant et plus qu'aucun autre homme sous la voûte des cieux, l'autre titre qu'Honorius III décernait aux dominicains. Il a été le « champion de la foi ». Le schisme, la bête hideuse du schisme, menaçait cette chrétienté affaiblie que Vincent voulait faire revivre. C'était pour la chrétienté comme pour le schisme une question de vie ou de mort. Ou bien il y aurait une seule Église, ou bien il y aurait autant d'Églises que de nations et peut-être que d'individus. Vincent contre le schisme engagea une lutte comme corps à corps. Plusieurs fois, le courageux champion de la chrétienté parut battu, maintes fois le schisme eut le dessus, s'installa en maître. Mais saint Vincent Ferrier a eu la victoire finale et l'Église dont il a contribué à restaurer l'unité continue à vivre de nos jours.

Occupé à réunir les débris de la société chrétienne, Vincent réussit à venir à bout des coalitions de tous les égoïsmes et rend à la civilisation une religion qui dépasse les frontières. Ainsi en tant que patriote, il ne fige pas son patriotisme en un concept étroit. Il le fonde en une harmonie de régionalismes. Il prépare l'unité espagnole sur la base d'une fédération d'États viable et l'Espagne moderne a souffert de ne pas avoir maintenu cette fédération. Pour l'amour des hommes et

pour la gloire du nom chrétien, nomade de la chrétienté, maître Vincent s'en vient finir en France sa grande épopée apostolique et civilisatrice, en usant ses dernières forces à pacifier les misères de la guerre de Cent ans. C'est que les différends entre peuples ou les guerres intestines au sein d'un même peuple sapent la chrétienté par en bas, c'est que la lésion d'un organe nuit à tout l'être vivant. Vincent pourchasse, en tout lieu et de toutes ses forces, la discorde et la guerre. Il est l'homme de la paix. On l'a dit l'ange du jugement, c'est l'ange de la pacification qu'il faudrait dire puisque ce champion de la foi est surtout le champion de la concorde. Ce n'est point l'ange accusateur, c'est l'ange civilisateur.

Sans doute, cette valeur et ce rayonnement humain qui font resplendir le grand prêcheur ne doivent pas rendre injuste pour ses contemporains dont quelques-uns aussi honorent vivement leur siècle. Et s'il n'y a pas lieu ici de mettre en lumière les rôles du vaillant empereur Sigismond, du clairvoyant cardinal Jean Dominici, du très français Gerson, il n'y a pas non plus à les rabaisser. Pour être grand, Vincent n'a pas besoin qu'on rapetisse les autres autour de lui.

Pendant cinquante années, ce n'est rien que la genèse de sa grande unité de pensée ; puis, pendant les vingt ans qui lui restent jusqu'à sa mort, c'est la grande œuvre humaine, à peine ébauchée jusqu'alors, qui se produit à plein jet, comme une belle coulée de lave. L'œuvre fut immense de celui qui a modifié la carte de l'Europe et surtout la carte des âmes, celle qui ne se voit pas, l'œuvre de celui qui a brisé les papes douteux et les schismes et les anarchies, et les préventions et les ignorances. A vrai dire, on ne peut s'empêcher

de penser qu'il doit y avoir une part d'exagération dans le rôle considérable prêté à Vincent Ferrier. Quand on veut en rendre l'importance, on est obligé d'employer de grands mots trop sonores. C'est que cette œuvre d'une essence trop relevée échappe à nos intelligences trop matérielles. Et puis, autour de nous, nous ne constatons plus immédiatement l'influence de maître Vincent. Cette influence en effet s'est assez vite dépersonnalisée. Elle s'exerça sur une génération humaine. En s'atténuant, elle s'est peut-être maintenue trente ans, soixante ans, de plus en plus combinée, composée avec d'autres forces pour la plupart antagonistes dans le dynamisme changeant de notre univers. Mais à l'heure même où elle se produisit, l'action de saint Vincent Ferrier a donné à la civilisation européenne une vigoureuse impulsion en un sens donné, impulsion qui a influencé d'une façon capitale les destinées immédiates de la chrétienté. Et lorsque, après les profonds troubles religieux de la Réforme, le calme se rétablit au dix-septième siècle, on remarque que les pays où le catholicisme antique survit, sont surtout ceux où Vincent a exercé sur les âmes des peuples l'influence directe et prolongée de sa prédication : France, Espagne, Italie. De toutes les villes que maître Vincent Ferrier a parcourues, une seule, Genève, est restée aujourd'hui à moitié protestante.

Ainsi, si sur cette œuvre bien des siècles ont passé, bien des influences heureuses ou malheureuses se sont superposées, il en reste peut-être encore quelque chose. « S'il reste quelque chose de l'œuvre de saint Vincent Ferrier? » Ah! certes, il en reste au moins une chose magnifique et qui défiera les siècles : son exemple, l'exemple de l'homme et l'exemple du saint.

### *L'homme.*

A l'œuvre on connaît l'ouvrier. L'œuvre de saint Vincent Ferrier rend saint Vincent Ferrier sympathique. Mais lorsque l'on examine de plus près le personnage, lorsqu'on fait connaissance avec le saint Vincent en chair et en os, lorsqu'on vit concrètement avec lui, le charme de cette sympathie ne fait que s'accroître.

Au physique, Vincent est un sensible, un émotif, un passionné, un tempérament actif et soutenu en partie dans l'action par ses nerfs. Aussi quand la pensée doute ou quand l'âme souffre, les nerfs tombent ou s'exaspèrent : c'est l'abattement ou la crise violente. Nous en connaissons deux exemples : à Avignon en 1398, à Perpignan en 1415.

Par contre, il doit beaucoup à cette richesse de sensibilité expansive. Elle est un des secrets de ses succès de prédication. C'est elle qui communique à sa voix les accents irrésistibles.

Seulement, dans cet émotif, il y a une volonté immense qui maintient les écarts de la sensibilité et des passions. Si bien que dans la vie courante, maître Vincent semble calme, doux et il ne révèle son impétuosité naturelle que dans les grandes crises ou dans les orages de ses sermons.

Quant à l'intelligence, elle est aussi riche que la sensibilité et aussi puissante que la volonté. Il suffit de s'en souvenir : saint Vincent Ferrier a surtout accompli dans le monde une grande œuvre intellectuelle.

Volonté, intelligence, passion se synthétisent en saint Vincent et forment chez lui une caractéristique

unique : l'ascendant. L'ascendant comme tel est peu étudié et pourtant il a les plus grandes conséquences. L'ascendant seul fait les chefs et l'ascendant de maître Vincent fait de lui un grand chef de l'humanité. Fait curieux, cet ascendant est aussi « universel » qu'il est intense. Il s'exerce sur les papes, sur les rois, sur les cardinaux, sur les nobles, sur les conseillers municipaux, sur les notaires, sur les bonnes femmes, sur les étudiants, sur les marins, sur les laboureurs, sur les artisans, sur tous sans exception. Maintes fois, au procès de canonisation, il est question de personnages haut placés, de prélats ou de théologiens, qui vinrent au sermon du maître décidés à tout reprendre et à tout trouver de travers. Et chaque fois ils ont été subjugués, retournés, conquis. Certes Vincent Ferrier eut bien des ennemis. Sa forte personnalité ne pouvait pas ne pas lui en attirer. Mais ces ennemis aussi subissaient son charme, même sur ceux qui étaient les plus grands dignitaires, tels d'Ailly ou Gerson.

Cet ascendant de saint Vincent Ferrier n'est pas commandé par une attitude rigide. Il est encore plus à base de savoir-faire, de tact, de gentillesse qu'à base de volonté dominatrice. La volonté dominatrice existe sans doute chez lui, mais le bon sourire, la miséricorde, l'esprit de compassion la dépassent et la masquent. Aux yeux de ces braves Bretons qui viennent témoigner de l'enquête de Vannes, Vincent Ferrier n'est pas apparu environné des foudres de la justice, le visage fermé, personnage apocalyptique se promenant par le monde comme un reproche vivant. Non, quelquefois il disait des choses dures, mais même alors on le sentait amical et paternel. Le plus souvent, ce qui sortait de sa bouche, c'était de bonnes paroles bienveillantes

ou quelque anecdote dont toute la causticité se tournait contre les vices et contre les ennemis du pauvre peuple. Décidément, il aimait mieux user de la raillerie que de se laisser aller à la colère. Vincent avait d'ordinaire l'âme en joie. Une bonne gaieté inondait sa face ou au moins ses traits s'adoucissaient en un sourire avenant. Cet homme qui s'était voué tout entier à la société était le plus sociable des hommes, cet homme qui s'était donné aux hommes était le plus homme des hommes. C'était l'homme à la main tendue, l'homme expansif, l'homme dont l'abord était facile, chaleureux même. On aurait dit que ses propos, que ses gestes, que le ton de sa voix sortaient des entrailles mêmes de l'humanité. L'ascendant sur les hommes est peut-être une des caractéristiques de saint Vincent Ferrier, mais cet ascendant est d'autant plus grand que lui-même il est plus homme ; la caractéristique de saint Vincent homme c'est d'être humain, intensément humain.

Il est très humain, très gai, très sociable, très intelligent ; homme de progrès, il vit à l'époque de crise qui raccorde les temps modernes au moyen âge ; son origine monastique s'est muée en existence voyageuse. Or ces caractéristiques conviendraient aussi parfaitement à un gai et malin luron, à quelqu'un qui vécut un peu plus tard les mêmes siècles de troubles, à maître François Rabelais. Mais comment se fait-il donc que cette assimilation de saint Vincent et de Rabelais choque affreusement? C'est que s'ils ont quelques traits communs ils ont aussi des dissemblances foncières. Rabelais n'est pas apôtre du tout, Rabelais est très peu théologien, Rabelais pratiquement croit à peine au péché originel. Et toute la vie de saint Vincent Ferrier est fondée sur la

théologie, sur la croyance au péché originel, sur le désir apostolique. Entre le chantre de Gargantua et l'apôtre de Jésus-Christ, il y a le même abîme qu'entre le grossier Gargantua et le Christ lui-même, dans toute sa pureté et dans toute sa vérité. Rabelais n'est pas un saint. Vincent Ferrier est un saint.

Et le saint en Vincent Ferrier achève de révéler l'homme. De la sensibilité, de la volonté, de l'intelligence, de l'ascendant nous percevons que cela est comme mort, que cela n'explique pas maître Vincent. Quand on essaye de le voir évoluer, causer, rire avec sa face plissée de vieux prédicateur et de vieux politicien, on peut avoir un instant l'illusion de la vie, mais c'est d'une vie toute factice, toute superficielle, toute extérieure. Les descriptions les plus réalistes et les plus réussies ne mèneraient pas loin. Il manque quelque chose à ce saint Vincent Ferrier d'occasion. On le sent comme affublé d'un habit d'arlequin dont chaque pièce serait taillée dans une étoffe médiocre. Il y manque le saint.

C'est que le saint en Vincent Ferrier ne se sépare pas de l'homme. Dans un personnage aussi élevé au-dessus de lui-même, l'homme sans le saint reste comme une machine animale, comme un corps sans âme, comme un automate vide et sans vie. N'oublions pas l'idéal des sagesses que se proposait Vincent Ferrier dans le panégyrique de saint Vincent martyr son patron. Il y était question de cinq sagesses : philosophique, théologique, apostolique, angélique, héroïque. Les trois premières ont servi à expliquer beaucoup de choses dans la vie du maître. Il en reste deux : les sagesses héroïque et angélique. Pourtant ces sagesses-là notre pérégrinant ne les a certainement pas oubliées sur les grands che-

mins de l'Europe. Il faut les retrouver. Elles aideront peut-être à comprendre mieux ce prêcheur d'autrefois, à l'admirer davantage, à lui accorder encore plus de sympathie.

*Le saint.*

Aux yeux de ses contemporains comme aux yeux de la postérité, maître Vincent a été surtout et avant tout un homme d'une moralité éminente. Il a bien eu la sagesse angélique qui est la pureté de corps et d'âme. Il a bien eu la sagesse héroïque qui est la force dans la vertu. Vivant mêlé à un monde de noirceurs qu'il sait éclairer et dissiper par sa parole, lui-même il réussit à cheminer au-dessus des misères humaines. Le miniaturiste du manuscrit de Toulouse a exprimé cette idée magnifiquement. Au bas de la première page de son œuvre, il a superposé à un nuage sombre et sale, un ciel d'un azur serein. Le nuage sombre et sale, c'est le monde humain. Le ciel bleu et serein, c'est le monde divin. Une comète d'or sillonne ce ciel bleu, à l'aise dans cette atmosphère divine où son feu éblouissant trouve aliment et vie. Cette comète, c'est Vincent Ferrier. Des rayons s'en échappent et, sous le sillage de cet astre de lumière, les ténèbres du sombre nuage humain reculent, s'évaporent, s'évanouissent. Le secret de l'ascendant de maître Vincent sur les hommes, le secret de sa richesse d'humanité sont ici. Les autres hommes, au contact de celui-là, étaient obligés d'admirer une vie plus consciente, une vie plus morale, une vie plus humaine et ils étaient obligés de lui céder.

Ce ne serait pas une mince affaire que d'inventorier le trésor moral de maître Vincent Ferrier. A analyser tant

de vertus diverses, on perdrait aisément de vue ce qui fait l'unité même de la sainteté de saint Vincent. D'ailleurs, il y a connexion entre les vertus, et être saint cela consiste, en un sens, à réaliser leur union dans leur maximum.

Ce ne sont pourtant pas les traits originaux qui manquent pour dépeindre cette haute personnalité. D'abord il était « moine » ou plus exactement religieux mendiant et il avait éminemment les qualités propres à sa vocation. Il faudrait parler de cette chasteté farouche qui ne se démentit jamais. Il faudrait dire comment il méritait cette virginité par toutes sortes de précautions, précautions de modestie, précautions alimentaires, châtiments corporels, dures disciplines qu'il se donnait la nuit avec sa ceinture de cuir. Jamais il ne buvait de vin pur. Il ne faisait qu'un repas dans la journée, le repas de midi de tout le monde et encore ne mangeait-il guère que du premier plat. Il faudrait parler de sa pauvreté et, là encore, les témoins sont prolixes. Ils nous racontent ses habits usés, son dégoût de l'argent, la pauvreté des harnais de son âne. Il faudrait encore dire son obéissance religieuse, rappeler comment il obéissait à son général plus jeune que lui et homme de bien moins d'envergure, comment il resté des années durant soumis à ce pape Benoît dont il connaissait les tarès morales, à ce pape qui lui répugnait, mais qu'il considérait comme légitime et auquel il croyait devoir se soumettre.

C'est qu'il avait conscience de ses limites. Son humilité stupéfia Pierre d'Ailly. Les contemporains restaient étonnés devant sa piété tout autant que devant la virilité, l'énergie, le bon sens auxquels cette humilité et cette piété n'ont jamais nui. Bien au

contraire elles lui donnaient une juste vue des choses parce qu'elles étaient sincères, vivantes et non pas hypocrites et déformées. Cette humilité de saint Vincent Ferrier a son mérite. Il était à craindre en effet que devant ses succès éclatants le maître ne perdît la tête et ne se laissât aller à toutes les formes de l'orgueil. Mais son humilité était là. Un jour, paraît-il, un évêque franciscain de ses amis se trouvait à ses côtés dans une de ces processions triomphales où se marquait la vénération du peuple pour le grand saint civilisateur. Devant les bravos, devant même des signes insolites d'adoration, il lui dit : « Frère Vincent que fait la vanité? » — « Elle va et vient, voltige tout autour, mais, par la grâce de Dieu, n'entre pas. » Telle fut la réponse. L'ambition était encore plus à redouter que la vanité pour cet homme intelligent. Mais il était précisément à la fois trop saint, trop simple et trop intelligent pour être ambitieux d'une petite chose humaine. Sa situation dans le monde lui enlevait tout désir d'ambition, même pour le succès de son œuvre apostolique. Que pouvait-il souhaiter de plus que ce qu'il faisait? convertir plus de gens? mais c'est Dieu seul qui convertit. Gagner un chapeau de cardinal? en quoi cela l'aurait-il rendu plus puissant pour son œuvre de chrétienté?

Maître Vincent en sa longue et si active existence avait été mêlé à trop d'événements, à trop d'efforts sans résultats, à trop de récriminations inutiles pour ne pas se rendre compte pratiquement que c'est Dieu qui dirige le monde et qu'il n'y a pas lieu de cheminer ou contre sa Providence, ou en dehors de sa Providence, ou plus vite qu'Elle. Vincent Ferrier détruisit le schisme, mais il y mit quarante ans et y échoua bien des fois. C'était une insigne leçon de patience. Oh ! cette vertu n'était pas

chez lui un don de la nature. Il était surtout passionné, bouillant, pressé d'en finir avec toutes les tâches. Mais il combattit ces tendances inopportunes. Il dut même livrer sur ce terrain les plus durs combats de sa vie intime. On peut dire qu'il remporta la victoire complète. Sauf les cas où son corps trop faible pour sa volonté céda et où il tomba alors malade, il sut toujours montrer extérieurement une joie, une jovialité, une bonhomie extérieure, une liberté d'accueil, une égalité d'humeur qui le rendaient fort aimable. Sans doute la plupart du temps son naturel expansif facilitait beaucoup ces dehors avenants. Mais pourtant il y avait des cas où il devait prendre sur lui. Tout n'était pas agréable dans cette vie publique de tous les instants qu'étaient ses péregrinations, tout n'était pas agréable dans cette lutte contre les esprits étroits ou égoïstes pour obtenir la chrétienté. Mais l'activité du maître était si puissante qu'elle commençait par un contrôle perpétuel de soi-même, par un gouvernement actif non seulement de la vie des autres mais de sa propre vie.

Ce saint Vincent Ferrier est vivant, et ses qualités sont celles du vivant. Il n'est pas un saint triste, un saint fade. Il a été le maître homme au bon sourire, vivant au paroxysme, malgré ses pratiques d'ascétisme et même d'autant plus que les habitudes austères conservaient mieux sa santé physique et morale. C'est un soldat de Dieu aguerri par une dure hygiène et un soldat de Dieu qui remporte des batailles pour Dieu.

N'oublions donc pas Dieu dans cette sainteté de maître Vincent. Dieu est le grand artisan de cette grandeur morale dont Vincent Ferrier n'est que l'ouvrier empressé et fidèle. Ouvrier fidèle de Dieu, il l'est par sa

foi, par son espérance, par sa charité, qui ne sont ni une foi banale, ni une espérance banale, ni une charité banale. On n'ose toucher à ces grandes réalités. Il faudrait être de niveau avec saint Vincent pour les comprendre. Mais en tous cas, de la foi il en a non seulement pour lui, mais pour la chrétienté tout entière. Il en a tellement qu'elle accomplit des miracles, qu'elle déborde son âme, qu'elle devient contagieuse, si l'on ose dire. Quant à son espérance, elle est magnifique. Jusqu'à son dernier jour, malgré les malheurs des temps, les retards, les contradictions, la perversité humaine, il a toujours espéré en Dieu, en les hommes, en la civilisation. C'est l'espérance qui le soutient dans ses durs combats contre le schisme de l'Église et contre les vices de la société. C'est elle qui fait fuser en lui cette charité inouïe plus communicative encore si possible que sa foi, cette charité qui autour de lui fond les haines des factions et les intrigues des politiciens, comme le soleil fond la glace, cette charité qui offre à Dieu et met au seul service de Dieu toutes les richesses et toutes les activités et toutes les jouissances et toutes les peines de son existence mouvementée.

Foi, Espérance, Charité, Vincent sait ce qu'elles valent. Écoutez quels accents il trouve pour les demander (1) : « Prions. Seigneur Jésus, qui sauvez tout le monde et ne voulez faire périr personne, aucune supplique ne vous est adressée sans espoir de miséricorde, car vous avez dit de votre bouche sainte et bénie :

(1) Prière contre la peste attribuée à Vincent Ferrier par une tradition d'origine invérifiable. On y retrouverait peut-être des traces de la grande dévotion dominicaine au « saint nom de Jésus ».

« Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon « nom, il vous le fera. » Je vous prie en votre saint nom, afin qu'à l'heure de ma mort vous me donniez l'intégrité de mes sens avec la parole, une véhémente contrition de mes péchés, une foi vraie, une espérance bien ordonnée, une charité parfaite pour que je puisse vous dire d'un cœur pur : C'est en vos mains que je remets mon esprit, Seigneur, qui êtes béni et glorieux dans les siècles des siècles, ainsi soit-il. »

A son serviteur Vincent qui parle, le divin Maître doit répondre. On souhaiterait entrer plus avant dans les particularités de ce dialogue perpétuel que Vincent engageait avec son Dieu. On souhaiterait savoir ce qu'il lui disait tandis qu'il célébrait sa messe avec grande abondance de larmes, ce qu'il lui disait dans ses nuits de prières, dans ces heures de plénitude auxquelles lui-même fait allusion dans la *Vie spirituelle* et dont les témoins nous ont rapporté les manifestations extérieures. On peut seulement répéter que Vincent Ferrier se classe parmi les mystiques intellectuels. Il connaissait, il apprenait à connaître, dans le dialogue avec Dieu ou dans le monologue intérieur. Il s'apprenait lui-même ; il apprenait Dieu ; il apprenait les relations entre Dieu et les hommes, le Christ, l'Église, l'ordre chrétien, la chrétienté, en les ressentant. Il synthétisait tout cela. Il le vivait. Alors il était capable de détailler, de résumer, d'adapter, de simplifier, de mettre à la portée de ses auditeurs. La vie intérieure de saint Vincent, c'est ainsi la vie d'un homme qui pense à Dieu.

Mais ce n'est pas un homme qui pense à Dieu pour lui tout seul. Il pense à Dieu pour les autres. Il est « enseigné » pour enseigner les autres, pour ensei-





gner la chrétienté à la chrétienté. Vincent lui-même déclare expressément qu'il remplit sur terre une mission très importante que le Christ et les patriarches Dominique et François lui ont confiée de la part de Dieu. Il apparaît ainsi comme un inspiré, comme un prophète au sens large du mot. Il est bien évident qu'il nous faut examiner la véracité de cet homme lorsqu'il prétend à un rôle aussi considérable.

Une première circonstance en sa faveur, c'est sa sainteté même, une autre pourrait être le succès bon, moral, bienfaisant de sa prédication. On serait peut-être tenté d'objecter qu'il a prêché une fin du monde qui n'est point arrivée, mais ce serait présenter les faits d'une façon partielle et inexacte. La vraie prédication et la vraie mission de maître Vincent ont un autre caractère : elles sont « sociales », « civilisatrices ». Une autre présomption en faveur de l'authenticité de leur inspiration, c'est la valeur intellectuelle incontestable de cet enseignement, la justesse de ses idées. Un fou qui se croirait envoyé de Dieu finirait, tôt ou tard, en vingt ans de vie publique continuelle, par démasquer son déséquilibre mental. Rien de cela chez notre dominicain. Enfin une dernière circonstance et peut-être la plus remarquable de son apostolat, c'est l'existence et la nature des miracles dont il s'accompagnait.

La fructitude des légendes postérieures étant écartée, il demeure, on l'a vu, à l'actif du maître une quantité de faits merveilleux individuellement possibles et dans leur ensemble très probables. Vincent apparaît comme doué d'une faculté de thaumaturge peu commune. Or ces miracles se donnent expressément comme des preuves en faveur de sa mission. Il resterait à déter-

miner que ces faits sont bien merveilleux, qu'on a affaire à du surnaturel authentique.

Les docteurs Corre et Laurent (1) ont essayé de trouver une origine purement naturelle à ces miracles. Mais, il est curieux de le constater, ils n'ont pas eu l'idée de « mettre en avant » une auto-suggestion de saint Vincent à propos de la fin du monde dont il se serait cru l'ange apocalyptique. Ils se contentent de parler vaguement d'hystérie et d'hypnotisme. Et surtout ces deux auteurs n'étayent leur thèse que sur les faits les plus fabuleux, ceux qui n'ont rien d'historique, ceux qui ont été inventés beaucoup plus tard. Entre autres exemples, citons la naissance merveilleuse du nourrisson, l'enfance merveilleuse, les résurrections de femmes mortes, une conversion miraculeuse de juifs dans une synagogue, l'histoire des deux criminels de Zamora brûlés vifs comme des torches tant fut violent leur repentir. Par un suprême manque de critique, les deux médecins n'hésitent pas à transformer, pour les besoins de la cause, des traditions déjà erronées elles-mêmes. Ainsi, dans la fable du nouveau-né porté en procession, le fait que le bébé, qui ne savait pas du tout parler, se mit à faire un petit discours les gênait considérablement. Ils simplifièrent : « une procession ayant passé pour demander la pluie, celle-ci se mit à tomber dès que l'enfant porté par sa mère, apparut derrière les prêtres. » Simple coïncidence évidemment. Il n'y a qu'un double malheur, c'est que la légende de Corre et Laurent ne coïncide pas avec la légende ordinaire, laquelle ne coïncide pas non plus avec l'histoire. Ceux qui croient aux miracles peuvent

(1) *Revue scientifique* (Revue Rose), 6 septembre 1893.



conserver une parfaite quiétude si on ne trouve jamais à leur opposer que l'explication de Corre et Laurent.

Véridique, saint, couronné de succès, thaumaturge, Vincent apparaît parmi les plus grands des hommes providentiels. Il y est absolument original, mais s'il fallait faire une comparaison, son caractère monastique, sa vie intérieure, intellectuelle muée en vie apostolique, l'ampleur du champ d'apostolat, les miracles, la simplicité d'allure, l'intrépidité contre les hétérodoxes, la crainte de la fin du monde tout cela évoque, à mille ans d'intervalle, la figure de celui qui fut pour la première fois l'âpôtre des Gaules, notre saint national : Martin de Tours. Vincent Ferrier est un second saint national, mais national il l'est à la fois pour l'Espagne et pour la France, au moins pour l'Espagne, la Bretagne et le midi de la France (1).

*
* *

L'éclat héroïque de ces vertus et la vie tout entière publique où elles s'étaient manifestées, tout contribuait à frapper davantage les contemporains et à leur faire souhaiter pour le grand prêcheur une canonisation offi-

(1) L'Église catholique enseigne que le Saint-Esprit vient aider encore aux qualités et vertus de chaque homme, même aux plus hautes comme la Foi, l'Espérance et la Charité. Cette action bienfaisante se fait surtout sentir chez les grands saints. Elle les assouplit par des dons spéciaux. Les dons que le Saint-Esprit dut donner à saint Vincent Ferrier, ce doit être plus spécialement les dons réservés aux apôtres, le don de crainte et le don de science, le don de faire craindre Dieu et le don de le faire comprendre. Cette puissance de communiquer Dieu aux hommes, Vincent Ferrier l'avait suréminemment. Cf. GARDEIL, *les Dons du Saint-Esprit chez les saints dominicains.*

cielle. Il semble historiquement prouvé que du vivant même du saint, cette question était agitée. Au procès, le chartreux Jean Placentis, compagnon de maître Vincent, explique ses efforts en ce sens. D'ailleurs, au tombeau de Vannes, où l'évêque de la cité bretonne gardait le saint corps, les phénomènes miraculeux se produisaient avec une extrême abondance. Les miracles posthumes de saint Vincent Ferrier constituent même la grande majorité des faits extraordinaires relatés au procès de canonisation par l'enquête de Vannes.

A en croire ces braves Bretons, il y avait vraiment de quoi être étonné (1) ; les résurrections succédèrent aux résurrections. Ici, c'est une mère dont l'enfant est ressuscité au tombeau du saint après qu'il fut mort de maladie. Là, c'est une autre mère dont l'enfant est également ressuscité après une chute mortelle dans un escalier ; ici c'est un marin qui s'était tué en tombant d'une fenêtre. Voici encore une mère dont Vincent a ressuscité la petite fille ; là un jeune homme ancien noyé. Deux maris, grâce à l'intercession du saint, ont recouvré leurs défuntes épouses. Puis : histoire d'une petite fille tuée en tombant d'un échafaudage, histoire d'un homme assommé dans une querelle de cabaret, affaire d'un bébé trouvé mort dans son berceau, autre petite fille ressuscitée. Voici encore l'abbé cistercien de Lanaulx et ses moines qui expliquent la résurrection du neveu de l'abbé tombé d'un arbre. Et nous passons

(1) Procès, *passim* et particulièrement dans l'éd. Fages aux pages : 110, 116, 153, 162, 80, 153, 155, 196, 197, 259, 223, 222 et 52 à 58.

Nous donnons ici des chiffres de pagination de l'édition Fages mais c'est par commodité. Faire attention et se reporter à des copies exactes des manuscrits ou aux manuscrits eux-mêmes.

sous silence les menus miracles, parfois touchants, parfois amusants. Peut-être y a-t-il dans tout cela à prendre et à laisser. Mais même en admettant une grosse part d'exagération, ces faits prouvent assez quelle atmosphère de merveilleux enveloppait maître Vincent. Bien entendu ce don de faire des miracles ne se confond pas du tout avec la sainteté, mais il est considéré comme un signe extérieur de sainteté. Et c'est pourquoi les enquêtes du procès de canonisation feront leur possible pour accumuler surtout des miracles, grâce auxquels le pape pourrait prononcer la canonisation du saint.

Cette canonisation, on la voulait de tous les côtés. On la voulait chez les dominicains pour avoir un surcroît d'influence apostolique, on la voulait à Valence toute fière de ce grand homme, on la voulait à la cour du roi d'Aragon qui aurait ainsi au point de départ de sa dynastie un saint canonisé, on la voulait chez les ducs de Bretagne où Vincent Ferrier avait fréquenté et conseillé, on la voulait chez le peuple breton comme chez tous les braves gens des campagnes espagnoles et françaises, on la voulait dans l'Église officielle qui démontrerait ainsi que, dans ses moments de plus grandes ténèbres, elle avait quand même des saints immenses et lumineux.

Une canonisation trop immédiate eût peut-être rencontré des obstacles. Vincent avait rempli un rôle trop actif, il avait eu trop de démêlés avec des gens vivants encore. Mais, grâce à un recul d'une ou deux générations, ces inconvénients disparaissaient. Le pape Callixte III, après avoir fait faire les enquêtes officielles, dont nous avons maintes fois parlé, déclara Vincent « Bienheureux » le 3 juin 1455. Mais Callixte III mourut en

août 1458 au moment où il se disposait à publier la bulle de canonisation. Cette bulle ne fut signée que par son successeur Pie II le 12 octobre 1458.

A Vannes, le culte de saint Vincent Ferrier devenait officiel. Son corps resta dans la cathédrale. Il est vrai qu'à maintes reprises, il fallut, pour satisfaire les exigences pieuses de divers grands personnages, en distraire tel ou tel fragment. La précieuse dépouille faillit bien, lors des guerres de religion en 1593, être enlevée par des soldats valenciens qui voulaient la ramener dans leur patrie, mais elle resta. Et telle était la piété des Bretons pour Vincent Ferrier dont ils avaient fait leur grand saint que la Révolution même n'osa toucher à ses cendres. Elles sont donc encore aujourd'hui environnées d'un culte chaleureux. Le cinquième centenaire de la mort de saint Vincent, en 1919, a été fêté à Vannes d'une manière qui prouve assez l'attachement populaire. Les érudits de Bretagne ont publié sur le saint des plaquettes et des brochures qui ne manquent ni de critique historique, ni d'intérêt. Les fidèles ont coutume de prier au saint tombeau ou bien dans la chapelle qui, de temps immémorial, remplace la chambre mortuaire. Le fait social de ce culte de Vannes en plein vingtième siècle est un fait appréciable et que l'histoire ne peut négliger.

Elle ne peut négliger aussi le souvenir reconnaissant que la ville natale de Valence garde à saint Vincent Ferrier. Cette cité confond souvent dans la même gloire ses deux saints Vincent : Vincent martyr et Vincent Ferrier. Valence n'a pas le tombeau, mais elle a la maison natale qu'elle a transformée en une chapelle très fréquentée. Et elle possède le couvent dominicain du grand prêcheur. Le thaumaturge semble avoir béni

ce cloître, qu'il a longtemps habité, puisque de là sont sortis un saint, austère et apôtre : Louis Bertrand et plusieurs bienheureux. Aussi tout récemment, en 1920, s'achevait à Valence, à côté d'un nouveau couvent dominicain, une riche, vaste, magnifique basilique dédiée à saint Vincent Ferrier.

Ils sont nombreux les pays, les villes, les bourgs où Vincent Ferrier est encore honoré. En Italie, c'est surtout Naples, où il n'a pas prêché mais où on a enquêté pour sa canonisation, qui a conservé son culte.

Il n'y a pas à s'appesantir davantage sur les manifestations de dévotion envers saint Vincent, bien petites après tout à côté de ce qu'elles devraient être dans la chrétienté entière. On aimerait cependant à parler de ce culte que les artistes rendent à tous les grands hommes et en particulier aux saints : l'iconographie. Mais hélas ! malgré son extrême abondance, l'iconographie de saint Vincent Ferrier paraît une chose lamentable. Fra Angelico qui, dans le couvent de Saint-Marc de Florence, au moment même de la canonisation, peignait le « remarquable prédicateur », fra Angelico lui-même a tracé un saint Vincent Ferrier qui n'est pas flatté, avec un nez démesurément long et une espèce de coiffe bleue en guise de bonnet doctoral. C'est à peine si, pour illustrer ce livre, on a pu exhumer un dessin de Tiépolo, choquant, un peu sauvage, mais dont la vie rend bien l'animation qui devait se dégager de cette physionomie puissante.

Il reste à dire qu'il faudrait aimer cet homme qui a tant aimé les hommes et qui a tant voulu faire pour eux. Les catholiques surtout devraient comprendre Vincent Ferrier qui fut si catholique, mais c'est prin-

cipalement à ceux qui sont jeunes, à ceux qui ont une âme de vingt ans, à ceux qui sentent au fond d'eux-mêmes la même ardeur apostolique, que le grand frère prêcheur d'autrefois montre l'exemple de ce qu'il faut faire.

Dans une de ses œuvres, un maître du roman moderne concluait qu'il faut toujours vivre comme on pense sous peine de finir par penser comme on a vécu. Maître Vincent Ferrier a toujours fait marcher de pair son Idéal et sa Conduite. Il n'a pas mené une vie en partie double. Cette bonne foi sans défaillance lui fut dure sans doute. Mais il en fut amplement récompensé. En effet, au service de Dieu et des hommes, son énergie formidable, son sain optimisme, sa claire vue des besoins humains, sa chaude sympathie pour les affligés, sa passion pour le progrès, sa haine des guerres et des discordes ont remporté d'éclatantes victoires.

On peut dire de cet homme-là qu'à ses contemporains comme à lui-même il a apporté l'unité de la paix du Christ.

FIN

# TABLES

## TABLEAU CHRONOLOGIQUE

| | |
|---|---|
| **1350-1367** | *Enfance à Valence.* |
| 1348 à 1356 ........ date incertaine. | Naissance. |
| **1367-1378** | *Formation intellectuelle dominicaine.* |
| 1372................ | Traités *des Suppositions* et *de l'Universel.* |
| 1377................ | Séjour à l'Université de Toulouse. |
| **1378-1395** | *Prédications à Valence.* |
| 1380................ | *Traité du schisme,* début du rôle dans le schisme. |
| 1383-1389.......... | Cours public de théologie sur saint Paul à la cathédrale. |
| vers 1369.......... | Maîtrise en théologie. |
| 1393-1394.......... | Conseiller du roi Jean et de la reine Yolande. |
| **1395-1399** | *Séjour à Avignon.* |
| 1395-1398. ......... | Confesseur et conseiller du pape Benoît XIII. |
| 1398 ............... | Siège d'Avignon : Vincent quitte le Palais. |
| 3 octobre 1398...... | Vision du Christ et des saints Dominique et François. |
| 22 novembre 1399... | Départ pour l'apostolat de la chrétienté. |





| | |
|---|---|
| **1399-1405** | *Apostolat des pays alpestres.* |
| 1400................ | Dauphiné. |
| 1401-1402-1403..... | Piémont, vallées vaudoises. |
| Décembre 1403..... | Genève. |
| Mars 1404.......... | Fribourg. |
| Septembre 1404..... | Lyon. |
| **1405-1408** | *Séjour en Italie.* |
| 1405-1407.......... | Région de Gênes, Affaires du schisme. |
| 1408................ | Affaire de Porto Venere. Passage à Padoue. |
| **1409-1415** | *Apostolat en Espagne.* |
| Fin 1408........... | Passage par Provence et Languedoc. Concile à Perpignan. |
| 1409................ | Catalogne. |
| 1410................ | Valence. |
| 1411................ | Castille. |
| Noël 1411.......... | A la cour de Castille, à Aylon. |
| Printemps 1412..... | Pourparlers de Caspé. Vincent Ferrier nomme le roi d'Aragon. |
| 1413................ | Majorque. |
| 1414................ | Pourparlers avec les Juifs à Tortose. *Traité des Juifs.* |
| 1415................ | Aragon. |
| Fin 1415........... | Négociations à Perpignan pour la fin du schisme. |
| 6 janvier 1416...... | Soustraction solennelle d'obédience prononcée par Vincent. |
| **1416-1419** | *Apostolat en France.* |
| 1416................ | Centre de la France. |
| 1417................ | Bourgogne. |
| 1418................ | Bretagne. |
| Mai 1418........... | A la cour du roi d'Angleterre, à Caen. |
| 5 avril 1419........ | Mort à Vannes. |

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

## LIVRE II

### L'ENSEIGNEMENT DE LA CHRÉTIENTÉ
### (1399-1419)

### CHAPITRE III

#### LE PÉRÉGRINANT ET SON ÉPOPÉE APOSTOLIQUE



### CHAPITRE IV

#### LE PRÉDICATEUR



### CHAPITRE V

#### LE CIVILISATEUR



## LIVRE III

### LA DÉFENSE DE LA CHRÉTIENTÉ

### CHAPITRE VI

#### LE CATHOLIQUE CONTRE LE GRAND SCHISME (1378-1419)

## CHAPITRE VII

### LE PATRIOTE ET SA POLITIQUE EN ESPAGNE



## CHAPITRE VIII

### LE PACIFICATEUR DANS LA FRANCE DE LA GUERRE DE CENT ANS (1416-1419)



## CONCLUSIONS



## TABLES



PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29953.

## A LA MÊME LIBRAIRIE :



---

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29953.

